

L'onanisme : ou dissertation physique sur les maladies produites par la masturbation / [by S.A.D. Tissot].

Contributors

Tissot, S. A. D. (Samuel Auguste David), 1728-1797

Publication/Creation

Lausanne : De l'Imprimerie d'Antoine Chapuis, 1760.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/w4rnxpmt>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

THE UNIVERSITY OF

CHICAGO

LIBRARY

OF THE

CHICAGO

UNIVERSITY

OF THE

CHICAGO

UNIVERSITY

OF THE

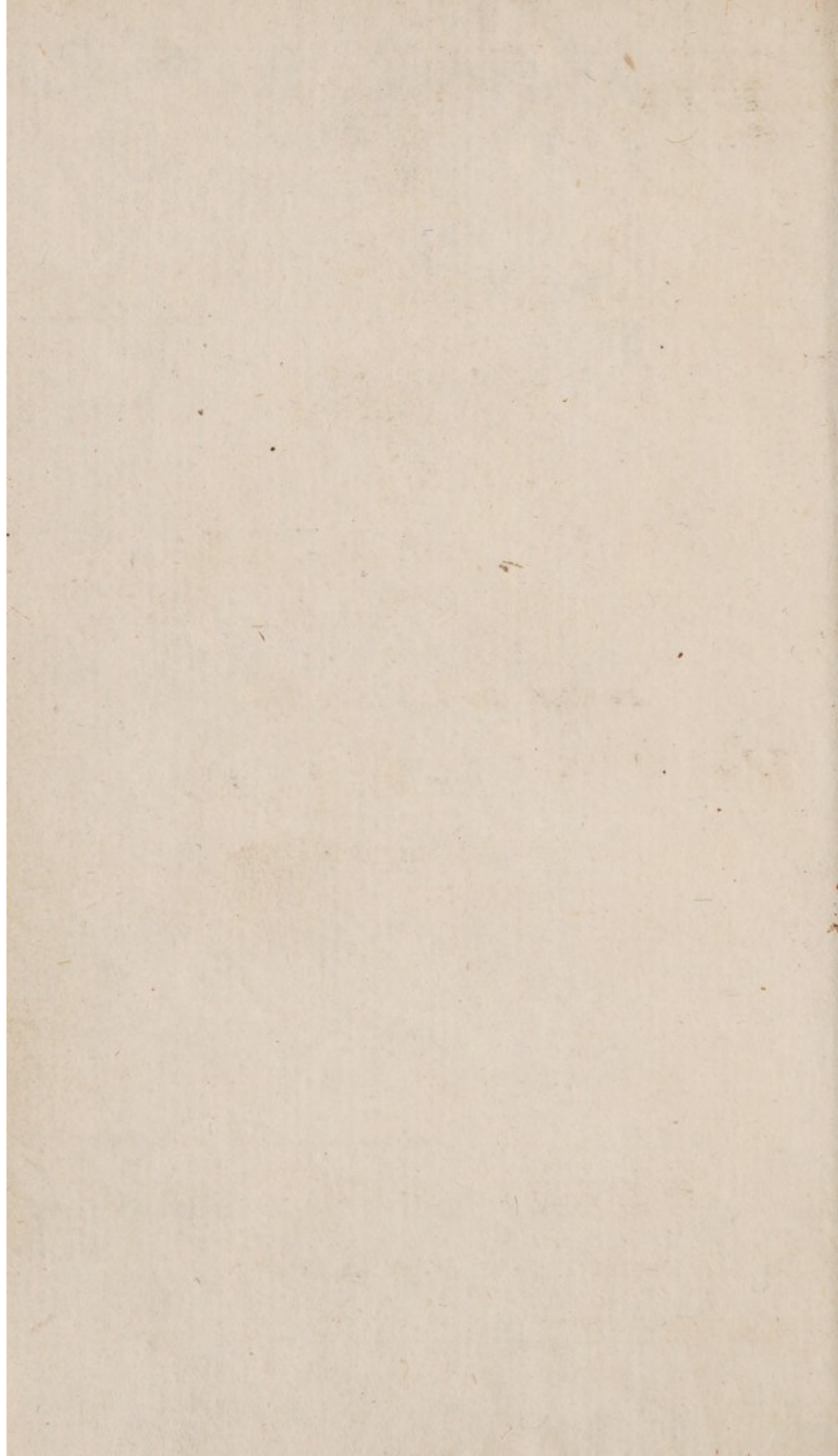
CHICAGO

UNIVERSITY

OF THE

CHICAGO

UNIVERSITY



L'ONANISME;

O U

DISSERTATION

PHYSIQUE,

S U R

LES MALADIES

produites par la Masturbation.

Traduit du Latin de

MR. TISSOT, D. M.

*Et considérablement augmenté par
l'Auteur.*




A LAUSANNE,

De l'Imprimerie d'ANTOINE CHAPUIS.

M D C C L X.



P R E F A C E.


 E sentis les défauts de l'original latin de ce petit ouvrage en le composant; j'en fis mes excuses, & j'indiquai mes raisons de justification dans la Préface. Ces défauts me fraperent encore plus vivement après l'impression; & je les ai trouvé intolérables, en examinant la traduction françoise, qu'on desiroit que je revisse.

Outre beaucoup d'observations nouvelles à ajouter, il falloit remédier à des fautes d'ordre considérables, & donner une juste étendue à des articles qui n'étoient que des premiers linéamens, presque incapables de faire saisir ce que j'avois voulu dire.

Tant de corrections rendoient l'ouvrage à peu près neuf, & beaucoup plus long. La difficulté d'exécuter cette entreprise en langue vivante,

vante, & tous les desagrémens qu'elle entraînoit ne m'échaperent pas. Il n'y avoit qu'un motif aussi puissant que celui de l'utilité dont cette entreprise, bien exécutée, (c'est sans doute dire mieux que je ne l'ai fait,) pouvoit être à l'humanité, qui pût me décider ; & c'est en effet le seul qui m'ait décidé. Il est triste de s'occuper des crimes de ses semblables ; leur considération afflige & humilie : il est doux d'espérer qu'on contribuera à diminuer leur fréquence & à adoucir les miseres qui en sont les suites.

Ce qui a rendu ce travail beaucoup plus pénible qu'il ne l'eut été si j'eusse écrit en latin, c'est l'embarras d'exprimer des images dont les termes & les expressions sont déclarées indécentes par l'usage. Il m'en auroit infiniment couté s'il eut fallu me dispenser de cette attention ; & cette disposition, dont j'ose me glorifier, m'a rendu le travail moins coûteux qu'il ne l'auroit été, si malheureu-

reu-

reusement elle m'eut manqué ; cependant je l'ai encore trouvé hérissé de difficultés. J'ose assurer que je n'ai négligé aucune précaution pour donner à cet ouvrage toute la bienveillance dans les termes dont il étoit susceptible. Il y a des écueils inséparables de la matière ; comment les éviter ? Falloit-il se taire sur des objets aussi importants ? Non sans doute. Les Auteurs sacrés , les Peres de l'Eglise , qui presque tous écrivoient en langues vivantes ; les Auteurs Ecclésiastiques , n'ont pas cru devoir garder le silence sur les crimes obscènes , parce qu'on ne pouvoit pas les désigner sans mots. J'ai cru devoir suivre leur exemple ; & j'oserai dire avec St. AUGUSTIN , *Si ce que j'ai écrit scandalise quelque personne impudique , qu'elle accuse plutôt sa turpitude , que les paroles dont j'ai été obligé de me servir , pour expliquer ma pensée sur la génération des hommes.* J'espere que le lecteur pudique

Et sage me pardonnera aisément les expressions que j'ai été obligé d'employer. J'ajouterai à ce que dit ce saint homme , que j'espere mériter la reconnaissance & l'approbation des gens vertueux & éclairés , qui connoissent la turpitude de l'univers , & qui loueront , sinon mes succès , au moins mon entreprise.

Je n'ai pas touché , non plus que dans la première édition , la partie morale ; & cela par la raison d'HORACE ,

— — *Quod medicorum est
Promittunt Medici.*

Je me suis proposé d'écrire des maladies produites par la masturbation , & non point du crime de la masturbation ; n'est-ce pas d'ailleurs assez en prouver le crime , que de démontrer qu'elle est un acte de suicide. Quand on connoit les hommes , on se persuade aisément , qu'il est plus aisé de les détourner du vice , par la

la crainte d'un mal présent , que par des raisonnemens fondés sur des principes dont on n'a pas assez de soin de leur inculquer toute la vérité. Je me suis appliqué ce qu'un homme, dont notre siècle se glorifiera chez la postérité la plus reculée, fait dire à un religieux. *On nous fait entreprendre de prouver l'utilité de la prière à un homme qui ne croit pas en Dieu ; la nécessité du jeûne à un autre qui a nié toute sa vie l'immortalité de l'ame : l'entreprise est laborieuse & les vœux ne sont pas pour nous (a).* Marphurius doutoit de tout, Scanarelle lui donna des coups de bâton, & il crut.

Ces Zoïles de la Société & de la littérature, qui ne font rien & qui blâment tout ce qu'on fait, oseront dire que cet ouvrage est plus propre à répandre le vice qu'à l'arrêter, & qu'il le fera connoître à ceux qui l'ignorent. Je ne leur répondrai point ; on s'avilit en leur répondant ; mais il

*

3

est

(a) *Lettres Persan.* 49.

est des ames foibles quoique vertueuses , sur lesquelles ces discours pourroient faire impression ; je leur dois cette réflexion générale ; c'est que mon livre est à cet égard là dans le cas de tous les livres de morale ; il faut les interdire tous si c'est multiplier un vice que d'en montrer les dangers. Les Livres Saints , ceux des Peres , ceux des Casuïstes doivent tous être prohibés avant le mien. Quelle est d'ailleurs la jeune personne qui s'avisera de lire un ouvrage sur une matiere de Médecine dont elle ignore le nom ? Il est à souhaiter qu'il devienne familier aux personnes apellées à diriger l'éducation ; il leur servira à démêler de bonne heure cette détestable habitude , & les mettra à même de prendre les précautions qu'elles jugeront nécessaires pour en prévenir les suites.

Ceux qui n'entendent pas le latin trouveront peut-être qu'il y a trop de vers en cette langue ; je leur ré-

pon-

pondrai qu'il n'y en a point qui ne soit lié à la matiere , puisqu'il n'y en a aucun qui ne m'ait été rappellé par la chaine des idées. J'ai cependant fait en sorte , partout , qu'on put les sauter sans interrompre le fil du discours. Ceux qui les entendent m'en sauront gré; le voyageur , au milieu des bruyeres , est réjouï par la vuë de quelque gazon. Enfin si c'est un tort il est leger , & dans un ouvrage aussi ingrat l'on peut permettre ce délassement à l'Auteur. S'il n'y en a pas de françois , ce qui auroit été plus naturel , c'est peut-être la faute des Poëtes plutôt que la mienne.

Cet ouvrage au reste n'a rien de commun avec l'Onania Anglois que le sujet ; & , à deux pages & demi près que j'en ai tiré , cette rapsodie ne m'a fourni aucun secours. Ceux qui liront les deux ouvrages sentiront j'espere la difference totale qu'il y a de l'un à l'autre : ceux qui ne liront que celui-ci auroient pu être trompés par le rapport des titres,

& portés à supposer quelque ressemblance entre les deux livres; heureusement il n'y en a aucune.

En écrivant sur l'Inoculation je me suis proposé de propager la méthode la plus propre à arrêter les ravages d'une maladie meurtrière, & j'ai la satisfaction d'avoir opéré au moins quelque bien : en composant cet ouvrage, j'ai espéré d'arrêter les progrès d'une corruption plus ravagante peut-être que la petite verole; & d'autant plus à craindre, que travaillant dans les ombres du mystère, elle mine sourdement, sans même que ceux qui sont ses victimes se doutent de sa malignité; il étoit important de la faire connoître. Veuille CELUI QUI PEUT TOUT répandre sur mes vœux cette bénédiction, sans laquelle nos foibles travaux ne peuvent rien. PAUL plante, APOLLOS arrose, c'est DIEU qui donne l'accroissement.



ESSAY

SUR

LES MALADIES

Produites par la Masturbation.

NOS corps perdent continuellement ; & si nous ne pouvions pas reparer nos pertes , nous tomberions bientôt dans une foiblesse mortelle. Cette reparation se fait par les alimens , mais ces alimens doivent subir dans nos corps différentes préparations , qu'on comprend sous le nom de nutrition. Dès qu'elle ne se fait pas , ou qu'elle se fait mal , tous ces alimens deviennent inutiles , & n'empêchent pas qu'on ne tombe dans tous les maux , que l'épuisement entraîne. De toutes les

A

les causes qui peuvent empêcher la nutrition, il n'y en a peut être point de plus commune, que les évacuations trop abondantes. Telle est la fabrique de notre machine, & en général des machines animales, que, pour que les alimens acquierent ce degré de préparation, nécessaire pour reparer le corps, il faut qu'il reste une certaine quantité d'humeurs déjà travaillées, naturalisées, si l'on veut me permettre ce terme. Si cette condition manque, la digestion & la coction des alimens reste imparfaite, & d'autant plus imparfaite, que l'humeur qui manque est plus travaillée, & d'une plus grande importance. Une nourrice robuste, qu'on tueroit en lui tirant quelques livres de sang dans vingt-quatre heures, peut fournir la même quantité de lait à son enfant, quatre ou cinq cent jours de suite, sans en être sensiblement incommodée, parceque le lait est de toutes les humeurs la moins travaillée, une humeur qui est presque encore étrangère, au lieu que le sang est une humeur essentielle. Il en est une autre, la liqueur génitale, qui influe si fort sur les forces du corps, & sur la perfection

fection des digestions qui les reparent , que les Medecins de tous les siecles ont cru unanimement , que la perte d'un once de cette humeur affoiblissoit plus , que celle de quarante onces de sang. Quels maux ne doit pas entrainer la profusion d'une humeur si précieuse ? Sa destination détermine le seul moyen légitime de l'évacuer. Les maladies en procurent quelquefois l'écoulement. Elle peut se perdre involontairement dans des songes lascifs. L'auteur de la Genese nous a laissé l'histoire du crime d'*Onan* , sans doute pour nous transmettre celle de son chatiment ; & nous apprenons par GALIEN , que DIOGENE se souilla de la même souillure.

Si les dangereuses suites de la perte trop abondante de cette humeur , ne dépendoient que de la quantité , ou étoient les mêmes à quantité égale , il importeroit peu , relativement au physique , que cette évacuation se fit de l'une ou de l'autre des facons , que je viens d'indiquer. Mais la forme fait ici autant que le fond , qu'on me permette encore cette expression , mon sujet autorise des licences de cette espece. Une quantité trop considerable de se-

mence perdue dans les voyes de la nature, jette dans des maux très fâcheux ; mais qui le font bien d'avantage, quand la même quantité a été dissipée par des moyens contre nature. Les accidens que ceux qui s'épuisent dans un commerce naturel éprouvent sont terribles, ceux que la masturbation entraîne le font bien plus. Ce sont ces derniers qui sont proprement l'objet de cet ouvrage, mais la liaison intime qu'ils ont avec les premiers, empêche d'en séparer le tableau. C'est ce tableau commun qui formera mon premier article, il sera suivi de l'explication des causes, second article dans lequel j'exposerai celles, qui rendent les suites de la masturbation plus dangereuses ; les moyens de guérison, & des remarques sur quelques maladies analogues, finiront l'ouvrage. Je joindrai partout les observations des meilleurs auteurs à celles que j'ai fait moi-même.

SECTION I.

Les Symptomes.

HIPPOCRATE, le plus ancien & le plus exact des observateurs, a déjà décrit les maux produits par l'abus des plaisirs de l'amour, sous le nom de *consomption dorsale* (a). " Cette
 „ maladie naît, dit-il, de la moëlle
 „ de l'épine du dos. Elle attaque les
 „ jeunes mariés ou les libidineux. Ils
 „ n'ont pas de fièvre, & quoiqu'ils
 „ mangent bien, ils maigrissent & se
 „ consomment. Ils croient sentir des
 „ fourmis, qui descendent de la tête
 „ le long de l'épine. Toutes les fois
 „ qu'ils vont sur selle, ou qu'ils uri-
 „ nent, ils perdent abondamment une
 „ liqueur féminale très liquide. Ils sont
 „ inhabiles à la génération, & ils en
 „ sont souvent occupés dans leurs son-
 „ ges. Les promenades, surtout dans
 „ les routes pénibles, les épuisent, les
 „ affoiblissent, leur procurent des pe-
 „ A 3 „ fanteurs

(a) De morbis Lib. II. Cap. XLIX. Fœs.
 472.

„ fanteurs de tête , & des bruits d'oreil-
 „ le ; enfin une fièvre aiguë (Lypiria)
 „ termine leurs jours ”. Quelques Me-
 decins ont attribué à la même cause ,
 & ont appelé *seconde consommation dor-*
sale d'HIPPOCRATE , une maladie
 qu'il décrit ailleurs , (*b*) & qui a
 quelque rapport avec cette première.
 Mais la conservation des forces , qu'il
 spécifie particulièrement , me paroît une
 preuve convaincante , que cette ma-
 ladie ne dépend point de la même cause
 que la première. Elle paroît plutôt être
 une affection rhumatismale. “ Ces plai-
 „ sirs , dit CELSE , dans son excel-
 „ lent livre sur la conservation de la
 „ santé , nuisent toujours aux person-
 „ nes foibles , & leur fréquent usage
 „ affoiblit les forts ” (*c*). L'on ne
 peut rien voir de plus effrayant , que
 le tableau qu'ARETE'E nous a laissé
 des maux , produits par une évacua-
 tion trop abondante. „ Les jeunes gens,
 „ dit il , prennent & l'air & les infir-
 „ mités des vieillards ; ils deviennent
 „ pales , efféminés , engourdis , pares-
 „ seux , laches , stupides , & même
 „ imbe-

(*b*) De glandulis Fœs. p. 273.

(*c*) De re medica Lib. I. Cap. IX. & I.

29 imbeciles ; leurs corps se courbent ,
 30 leurs jambes ne peuvent plus les
 31 porter , ils ont un dégoût général ,
 32 ils sont inhabiles à tout ; plusieurs
 33 tombent dans la paralysie " (d). G A-
 L I E N a vû la même cause occasion-
 ner des maladies du cerveau & des
 nerfs , & détruire les forces (e) " L'esto-
 34 mac se déränge , dit Æ T I U S , tout
 35 le corps s'affoiblit , l'on tombe dans
 36 la paleur , la maigreur , le dessèche-
 37 ment , les yeux se cavent " (f). Ces
 témoignages des anciens les plus respec-
 tables , sont confirmés par ceux d'une
 foule de modernes. S A N C T O R I U S
 qui a examiné avec le plus grand soin
 toutes les causes qui agissent sur nos
 corps , a observé que celle ci affoiblif-
 soit l'estomac , ruinoit les digestions ,
 empêchoit l'insensible transpiration dont
 les dérangemens ont des suites si facheu-
 ses , produisoit des chaleurs de foye &
 de reins , dispoisoit au calcul , dimi-
 nuoit la chaleur naturelle , & entraî-
 noit ordinairement la perte ou l'affoi-
 A 4 blisse-

(d) *De signis & causis diut. morb. L. II. C. V.*

(e) *Comm. tert. in Lib. III. H Y P. de morb. vulg. oper. omn. T. III. p. 583.*

(f) *Tetrab. III. Sermon. III. C. XXXIV.*

blissement de la vue (g). LOMMIUS dans ses beaux commentaires sur les passages de CELSE que j'ai cité, appuie le témoignage de son auteur, par ses propres observations. „ Les émissions fréquentes de semence, relâchent, dessèchent, affoiblissent, énervent, & produisent une foule de maux; des apoplexies, des léthargies, des épilepsies, des assoupissemens, des pertes de vue, des tremblemens, des paralysies, des spasmes, & toutes les especes de goutte les plus douloureuses ” (h). L'on ne lit point sans horreur la description que nous a laissé TULPIUS ce célèbre Bourgmaitre & Medecin d'Amsterdam; “ non seulement, dit-il, la moëlle de l'épine maigrit, mais tout le corps & l'esprit languissent également, l'homme perit misérablement. Samuel VERSPRETIUS fut attaqué d'une fluxion d'une humeur excessivement acre, qui se jeta d'abord sur le derriere de la tête & la nuque; elle passa de là sur l'épine, les lombes

(g) Medicin. static. sect. 6. aph. 15. 19. 21. 23. & 24.

(h) Commentar. de sanit. tuend. p. m. 37.

bes, les flancs, & l'articulation de
la cuisse, & fit souffrir à ce malheu-
reux des douleurs si vives, qu'il
devint tout à fait défiguré, & tom-
ba dans une petite fièvre, qui le
consumoit, mais pas assez vite à son
gré, & son état étoit tel, qu'il in-
voqua plus d'une fois la mort, avant
qu'elle vint l'arracher à ses maux" (i).
Rien, dit un célèbre Medecin de *Lou-
vain*, n'affoiblit autant & n'abrege au-
tant la vie (k). *BLANCARD* a vû
des gonorrhées simples, des consomp-
tions, des hydropisies qui dépendoient
de cette cause (l); & *MUYS* a vû
un homme encore d'un bon âge atta-
qué d'une gangrene spontanée du pied,
qu'il attribua à des excès véneriens (m).
Les Mémoires des Curieux de la Na-
ture parlent d'une perte de vue, l'ob-
servation mérite d'être rapportée en en-
tier. L'on ignore, dit l'auteur, quelle
sympathie les testicules ont avec tout
le corps, mais surtout avec les yeux.

A 5

S A L.

(i) *Obs. Medic.* L. III. C. XXIV.(k) *ZIPAEUS fundam. medic.* Part. II.
art. 6.(l) *Instit. medit.* Part. II. Ch. XXVIII.(m) *Praxis chirurgica* Decur. I. obs. 4.

SALMUTH a vû un savant hypocondriaque , devenir fou , & un autre homme se dessecher si prodigieusement le cerveau , qu'on l'entendoit vaciller dans le crane ; l'un & l'autre pour s'être livrés à des excès du même genre. J'ai vû moi même un homme de 59 ans , qui trois semaines après avoir épousé une jeune femme , tomba tout à coup dans l'aveuglement , & mourut au bout de quatre mois (n). La trop grande dissipation des esprits animaux , affoiblit l'estomac , ôte l'appetit , & la nutrition n'ayant plus lieu , le mouvement du cœur s'affoiblit , toutes les parties languissent , & l'on tombe même dans l'épilesie (o). Nous ignorons il est vrai si les esprits animaux & la liqueur génitale font la même chose ; mais l'observation nous a appris , comme on le verra plus bas , que ces deux fluides ont une très grande analogie , & que la perte de l'un ou de l'autre produit les mêmes maux. M. HOFMAN a vû les plus fâcheux accidens suivre la dissipation de la semence.

(n) Decur. II. ann. 5. Append. obs. 88. p. 56.

(o) SCHELAMMER *ars medendi universa* Lib. II. sect. II. Ch. IV. §. 23.

mence. “ Après de longues pollutions
 „ nocturnes , dit-il , non seulement les
 „ forces tombent , le corps maigrit ,
 „ le visage palit ; mais de plus la mé-
 „ moire s'affoiblit ; une sensation conti-
 „ nuelle de froid saisit tous les membres ,
 „ la vue s'obscurcit , la voix devient
 „ rauque (*p*). Tout le corps se détruit
 „ peu à peu ; le sommeil troublé par
 „ des rêves inquiétans ne repare point ,
 „ & l'on éprouve des douleurs sembla-
 „ bles à celles qu'on ressent , après qu'on
 „ a été meurtri par des coups ” (*q*).
 Dans sa consulte pour un jeune hom-
 me qui , entr'autres maux , s'étoit atti-
 ré par la masturbation , une foiblesse
 totale des yeux , „ il dit qu'il a vû
 „ plusieurs exemples de gens qui , mê-
 „ me dans l'âge fait , c'est-à-dire ,
 „ quand le corps jouit de toutes ses
 „ forces , s'étoient attirés non seule-
 „ ment des rougeurs & des douleurs
 „ extrêmement vives dans les yeux ,
 „ mais encore une si grande foiblesse
 „ de vue , qu'ils ne pouvoient lire ni
 „ écrire quoi que ce soit ; j'ai même
 A 6 „ vû

(*p*) *Consult.* Cent. 2. & 3. Cas. 102. T. III.
 p. 293.

(*q*) Même endroit Cas. 103.

„ vû, ajoute-t-il, deux gouttes fereines
 „ produites par cette cause (r); ” l'on
 verra avec plaisir l'histoire même de la
 maladie qui donna lieu à cette consulte.
 „ Un jeune homme s'étant livré à la
 „ masturbation à l'âge de quinze ans,
 „ & l'ayant exercée très fréquemment
 „ jusques à vingt & trois, tomba pen-
 „ dant cette période dans une si gran-
 „ de foiblesse de tête & des yeux, que
 „ souvent ces derniers étoient saisis de
 „ violens spasmes dans le tems de l'émiss-
 „ sion de la semence; dès qu'il vouloit
 „ lire quelque chose, il éprouvoit un
 „ étourdissement semblable à celui de
 „ l'ivresse, la pupille se dilata extraor-
 „ dinairement; il souffroit dans l'œil
 „ des douleurs excessives, les paupie-
 „ res étoient très pesantes, elles se
 „ coloient toutes les nuits, ses yeux
 „ étoient toujours baignés de larmes,
 „ & il s'amaïssoit dans les deux coins,
 „ qui étoient très douloureux, beau-
 „ coup d'une matiere blanchâtre. Quoi-
 „ qu'il mangea avec plaisir, il étoit
 „ réduit à une extrême maigreur, &
 „ dès qu'il avoit mangé, il tomboit
 „ dans une espece d'ivresse.” M. B O E R-

H A A V E

(r) Même endroit Cas. 104.

H A A V E peint les maladies avec cette force & cette précision qui caractérisent tous ses tableaux. “ La trop grande, de perte de semence produit la lassitude, la débilité, l’immobilité, des convulsions, la maigreur, le dessèchement, des douleurs dans les membranes du cerveau, émouffe les sens & surtout la vue, donne lieu à la consommation dorsale, à l’indolence & à diverses maladies, qui ont de la liaison avec celles là” (s). Les observations que ce grand homme communiquoit à ses auditeurs en leur expliquant cet aphorisme, & qui portent sur les differens moyens d’évacuations, ne doivent pas être omises. “ J’ai vu un malade, dont la maladie commença par une lassitude & une faiblesse dans tout le corps, surtout vers les lombes; elle fut accompagnée du jeu des tendons, de spasmes périodiques & de la maigreur, de manière à détruire tout le corps: il sentoit aussi de la douleur dans les membranes même du cerveau, douleur que les malades nomment ardeur sèche, qui brule continuellement en dedans

(s) *Institut*. §. 776. de la trad. de M. D. L. M.

„ dedans les parties les plus nobles ”.
„ J'ai vû auffi un jeune homme atta-
„ qué de la conſomption dorfale. Il étoit
„ d'une fort jolie figure , & malgré
„ qu'on l'eut ſouvent averti de ne ſe
„ point trop livrer au plaifir , il ſ'y li-
„ vra néanmoins , & il devint ſi diffor-
„ me avant ſa mort , que cette groſſeur
„ charnue , qui paroît au deſſus des
„ apophiſes épineuſes des lombes , s'étoit
„ entierement affaiſſée. Le cerveau mê-
„ me dans ce cas paroît être conſumé ;
„ en effet les malades deviennent ſtupi-
„ des. Ils deviennent ſi roides , que
„ je n'ai point vû une auffi grande
„ immobilité du corps produite par
„ une autre cauſe. Les yeux même
„ ſont ſi hébétés , qu'ils n'ont plus la
„ facilité de voir ” (†). M. de SENAC
peignoit , dans la première édition de
ſes eſſays , les dangers de la maſtur-
bation , & annonçoit aux victimes de
cette infamie toutes les infirmités de
la vieilleſſe la plus languiffante , à la
ſueur de leur âge ; l'on peut voir dans
les éditions ſuivantes les raiſons de la
ſuppreſſion de ce morceau & de quel-
ques

(†) Comment. ſur le même endroit T. VII.
p. 214.

ques autres. M. LUDWIG en décrivant les maux qui surviennent aux évacuations trop abondantes , n'oublie pas la spermatique. “ Les jeunes gens
 „ de l'un & de l'autre sexe qui se livrent
 „ à la lasciveté ruinent leur santé, en
 „ dissipant des forces , qui étoient desti-
 „ nées à amener leur corps à son point
 „ de plus grande vigueur , & enfin ils
 „ tombent dans la consommation ” (u).
 M. de GORTER donne un détail des accidens les plus tristes dépendans de cette cause , mais il seroit trop long de le copier ; je renvoye à son ouvrage même tous ceux qui entendent la langue dont il s'est servi (x). Après avoir rapporté la description de la consommation dorsale d'HIPPOCRATE , telle qu'on l'a lue plus haut , M. van SWIETEN ajoute. “ J'ai vû tous ces accidens
 „ & plusieurs autres dans les malheu-
 „ reux , qui s'étoient livrés à des hon-
 „ teuses pollutions. J'ai employé inuti-
 „ lement pendant trois ans tous les se-
 „ cours de la medecine , pour un jeune
 „ homme , qui s'étoit attiré par cette
 „ infame manœuvre des douleurs va-
 „ gues ,

(u) *Institut. physiol.* §. 870. 872.

(x) *De insensibil. perspir.* chap. dern.

„gues, étonnantes & générales, avec
 „une sensation tantôt de chaleur, tan-
 „tôt d'un froid très incommode par
 „tout le corps, mais surtout aux lom-
 „bes. Dans la suite ces douleurs ayant
 „un peu diminué, il sentoît un si grand
 „froid dans les cuisses & dans les jam-
 „bes, quoiqu'au tact ces parties pa-
 „russent conserver leur chaleur natu-
 „relle, qu'il se chauffoit continuelle-
 „ment auprès du feu, même pendant
 „les plus grandes chaleurs de l'été.
 „J'admirai surtout pendant tout ce
 „tems un mouvement continuel de
 „rotation des testicules dans le scro-
 „tum, & le malade éprouvoit dans
 „les lombes la sensation d'un mouve-
 „ment semblable, qui lui étoit très à
 „charge” (y). Ce détail nous laisse
 ignorer si ce malheureux termina sa vie
 au bout de trois ans, ou s'il conti-
 nua à languir pendant quelque tems,
 ce qui est bien plus facheux; il n'y a
 cependant pas une troisième issue. M.
 KLOEKOF dans un très bon ouvra-
 ge sur les maladies de l'esprit qui dé-
 pendent du corps, confirme par ses
 observations celles qu'on vient de lire.

„ Une

(y) Aph. 586. T. II. p. 46.

„ Une trop grande dissipation de se-
 „ mence affoiblit le ressort de toutes
 „ les parties solides; de là naissent la
 „ foiblesse, la paresse, l'inertie, les
 „ phthifies, les consumptions dorsales,
 „ l'engourdissement & la dépravation
 „ des sens, la stupidité, la folie, les
 „ évanouissemens, les convulsions” (2).

M. HOFMANN avoit déjà remarqué,
 que les jeunes gens, qui se livrent à
 l'infame pratique de la masturbation,
 perdoient peu à peu toutes les facultés
 de leur ame, surtout la mémoire, &
 devenoient tout à fait inhabiles à l'é-
 tude (a). M. LEWIS (b) décrit
 tous ces maux. Je ne transcrirai ici
 de son ouvrage, que ce qui a rapport
 à ceux de l'ame. “ Tous les maux qui
 „ naissent des excès avec les femmes,
 „ suivent plus promptement encore &
 „ dans un âge tendre l'abominable pra-
 „ tique de la pollution de semence,
 „ qu'il seroit difficile de peindre avec
 „ des couleurs aussi affreuses qu'elle le
 „ mérite;

(2) *De morb. anim. ad infirm. medul. ce-
 reb. p. 37.*

(a) *Oper. omn. fol. T. III. p. 295.*

(b) *A Practical Essay upon the tabes dor-
 salis Lond. 1748.*

„ mérite ; pratique à laquelle les jeu-
 „ nes gens se livrent , sans connoître
 „ toute l'énormité du crime , & tous
 „ les maux , qui en font les suites physi-
 „ ques (c). L'ame se ressent de tous
 „ les maux du corps , mais surtout de
 „ ceux qui naissent de cette cause. La
 „ plus noire mélancholie , l'indifférence
 „ pour tous les plaisirs , ne pourroit-
 „ on pas dire l'aversion ? L'impossibi-
 „ lité de prendre part à ce qui fait le
 „ sujet de la conversation des compa-
 „ gnies , dans lesquelles ils se trouvent
 „ sans y être ; le sentiment de leur
 „ propre misere , & le desespoir d'en
 „ être les artisans volontaires , la né-
 „ cessité de renoncer au bonheur du
 „ mariage ; font les idées bourelantes ,
 „ qui contraignent ces malheureux à
 „ se separer du monde , fort heureux
 „ si elles ne les portent pas à termi-
 „ ner eux mêmes leur carrière ” (d).

De nouvelles observations confirme-
 ront plus bas la vérité de cet effrayant
 tableau. Avant que de passer aux obser-
 vations qui m'ont été communiquées ,
 je terminerai cette section par le beau
 mor-

(c) Ibid p. 13.

(d) Ibid. p. 19.

morceau , qui se trouve dans l'excellent ouvrage , dont M. GAUBIUS vient d'enrichir la medecine , que je reçois dans ce moment , & dont j'ai l'obligation à la politesse de cet illustre Medecin. Non seulement il peint les maux , mais il en indique les causes avec cette force , cette vérité , cette sagacité , & cette précision , qui n'appartiennent qu'au plus grand maître. C'est un morceau précieux , dont on me saura gré de conserver le coloris , en le rapportant tel que l'auteur l'a écrit. *Immoderata seminis profusio , non solum utilissimi humoris jactura , sed ipso etiam motu convulsivo , quo emittitur , frequentius repetito imprimis lædit. Etenim summam voluptatem universalis excipit virium resolutio , quæ crebro ferri nequit , quin enervet. Colatoria autem corporis quo magis emulgentur , eo plus humorum aliunde ad se trahunt , succisque sic ad genitalia derivatis reliquæ partes depauperantur. Inde ex nimia venere lassitudo , debilitas , immobilitas , incessus delumbis , encephali dolores , convulsiones , sensuum omnium , maxime visus , hebetudo , cecitas , fatuitas , circulatio febrilis , exsiccatio , macies , tabes & pulmonica*

*monica & dorsalis, effeminatio. Au-
gentur hæc mala atque insanabilia sunt
ob perpetuum in venerem pruritum, quem
mens non minus, quam corpus, tandem
contrahit, quoque efficitur, ut & dor-
mientes obscena phantasmata exercent,
& in tentiginem pronæ partes quavis occa-
sione impetum concipiant, onerique &
stimulo sit quamlibet exigua reparati sper-
matis copia, levissimo conatu, & vel
sine hoc, de relaxatis oculis relapsura.
Quo circa liquet, quare adolescentiæ flo-
rem adeo pessumdet iste excessus (e).*

SECTION II.

Observations communiquées.

JE ne suivrai d'autre ordre que ce-
lui des dates de reception. J'ai vû,
me dit mon illustre ami M. ZIMMER-
MANN, un homme de 23 ans, qui
devint épileptique, après s'être affoi-
bli le corps par de fréquentes manu-
sturations. Toutes les fois qu'il avoit
des pollutions nocturnes, il tomboit
dans un accès d'épilepsie parfait. La
même

(e) *Consult. Med. T. II. p. 36.*

même chose lui arrivoit après les masturbations, dont il ne s'abstenoit point malgré les accidens, & tout ce que l'on pouvoit lui dire. Quand l'accès étoit passé il éprouvoit des douleurs très fortes aux reins, & autour du coccyx. Cependant ayant enfin cessé cette manœuvre pendant quelque tems, je le guéris des pollutions, & j'espérai même de le guérir de l'épilepsie, dont les accès avoient déjà disparu. Il avoit repris les forces, l'appétit, le sommeil & une très belle couleur, après avoir ressemblé à un cadavre. Mais étant revenu à ses masturbations, qui étoient toujours suivies d'une attaque, il prit enfin les accès dans les rues même, & on le trouva mort un matin dans sa chambre, tombé hors de son lit, & baigné dans son sang. Qu'on me permette ici une question qui se présenta à moi, quand je lus cette observation; ceux qui se tuent d'un coup de pistolet, qui se noyent volontairement, ou qui s'égorgent, sont-ils plus comptables de leur mort, sont-ils plus suicides que cet homme ci? Sans entrer dans le détail, mon ami ajoute, qu'il en connoit un autre, qui est dans le même

même cas; j'ai appris depuis qu'il avoit fini de la même manière. J'ai connu, c'est encore M. ZIMMERMANN qui parle, un homme d'un très beau génie & d'un savoir presque universel, à qui de fréquentes pollutions avoient fait perdre toute l'activité de son esprit, & dont le corps étoit exactement dans l'état de celui du malade, qui consulta M. BOERHAAVE (f), & que je rapporterai ailleurs.

Je dois les deux faits suivans à M. RAST le fils, célèbre Medecin de Lion, avec qui j'ai eu le plaisir de passer quelques mois à Montpellier. Un jeune homme de Montpellier, étudiant en Medecine, mourut par l'excès de ses débauches en ce genre, (manuelles). Son idée étoit tellement frappée, qu'il mourut dans une espèce de desespoir, croyant voir l'enfer ouvert à ses côtés, prêt à le recevoir. Un enfant de cette ville âgé de six ou sept ans, instruit, je crois, par une servante, se pollua si souvent, que la fièvre lente qui survint l'emmena bientôt. Sa fureur pour cet acte étoit si grande, qu'on ne put l'en empêcher jusqu'aux derniers jours de sa vie. Lorsqu'on
lui

(f) Consult. Med. T. II. p. 36.

lui représentoit qu'il hâtoit sa mort, il se consolait en disant, qu'il iroit plutôt trouver son pere, mort depuis quelques mois. M. MIEG célèbre Medecin de Basle, connu dans le monde savant par d'excellentes dissertations, & à qui sa patrie a l'obligation de l' inoculation, qu'il continue avec autant de succès que d'habileté, m'a communiqué une lettre de M. le Professeur STEHELIN, nom cher aux lettres, dans laquelle j'ai trouvé plusieurs observations, intéressantes & utiles. J'en reserve quelques unes pour la suite de cet ouvrage, où elles seront mieux placées, c'est ici le lieu des deux autres. Le fils de M***. âgé de 14 à 15 ans est mort de convulsions & d'une espece d'épilepsie, dont l'origine venoit uniquement de la masturbation; il a été traité inutilement par les Medecins les plus expérimentés de notre Ville. Je connois aussi une jeune Demoiselle de 12 à 13 ans, qui, par cette détestable manœuvre, s'est attiré une consommation avec le ventre gros & tendu, une perte blanche, & une incontinence d'urine. Quoique les remedes l'aient
soulagée,

soulagée, elle languit toujours, & je crains des suites funestes.

S E C T I O N III.

Tableau tiré de l'Onania.

DEPUIS la publication de cet ouvrage, j'ai appris par le canal le plus respectable, que l'on ne devoit pas ajouter une entière créance aux faits de la collection Angloise, & que cette raison, quelques calomnies, des obscénités, & la supposition d'un privilege impérial, avoient fait prohiber la traduction Allemande en Empire. Ces motifs m'auroient déterminé à supprimer tout ce que j'ai tiré de cet ouvrage, mais quelques considérations m'ont engagé à le conserver sous la modification de cet avis. La première est, que quelques unes des ces raisons ne regardent que l'édition Allemande. La seconde, que quoiqu'il puisse s'y trouver quelques faits supposés, & que quelques uns paroissent même porter ce caractère, il est cependant prouvé, que le plus grand nombre n'est que trop

trop vrai. Enfin une troisieme consideration qui m'a décidé , c'est ce que je trouve dans la même lettre de M. STEHELIN. J'ai reçu , dit-il , une lettre de M. HOFMAN de Mastrich , dans laquelle il me marque avoir vû un masturbateur , qui s'étoit déjà attiré une consommation dorsale , qu'il traita sans succès , & qui fut guéri par les remèdes de l'Onania , dont le Dr. BEKKER ; à Londres doit être l'auteur , & si bien guéri , qu'il est redevenu gros & gras , & qu'il a quatre enfans.

L'Onania Anglois est un vrai cahos , l'ouvrage le plus indigeste qui se soit écrit dès long tems. On ne peut lire que les observations ; toutes les réflexions de l'auteur , que je n'avois point cru Medecin , ne sont que des trivialités chéologiques & morales. Je ne tirerai de tout cet ouvrage , qui est assez long , qu'un tableau des accidens les plus ordinaires , dont les malades se plaignent ; la vivacité , l'expression énergique de la douleur & de la repentance , qui se trouvent dans un petit nombre de lettres , & qui ne peuvent point se trouver dans l'extrait , ne doivent pas affoiblir l'impression d'horreur que leur lecture

inspire , parceque cette impression dépend des faits ; & les lecteurs m'auront l'obligation de leur épargner la lecture d'un bien plus grand nombre d'autres lettres sans tour & sans stîle. Je rangerai sous six chefs les maux dont se plaignent les malades Anglois , en commençant par les plus facheux , ceux de l'ame.

1°. Toutes les facultés intellectuelles s'affoiblissent ; la mémoire se perd ; les idées s'obscurcissent ; les malades tombent même quelquefois dans une légère démence ; ils ont sans cesse une espece d'inquietude intérieure , une angoisse continuelle , un bourellement de leur conscience si vif , qu'ils versent souvent des larmes d'amertume. Ils sont sujets à des vertiges ; tous les sens , mais surtout la vue & l'ouïe , s'affoiblissent ; leur sommeil , s'ils peuvent dormir , est troublé par des rêves facheux.

2°. Les forces du corps manquent entierement ; la cruë , de ceux qui se livrent à ces abominations , avant que de l'avoir finie , est considerablement dérangée. Les uns ne dorment point du tout , les autres sont dans un assoupissement

pisſement preſque continuel. Preſque tous deviennent hypocondriaques ou hyſtériques , & ſont accablés de tous les accidens qui accompagnent ces fa-cheuſes maladies ; tritelles , ſoupirs , larmes , palpitations , ſuffocations , dé-faillances. L'on en a vû cracher des matieres calcaires. La toux , la fièvre lente , la conſomption ſont les chatimens que d'autres trouvent dans leurs propres crimes.

3°. Les douleurs les plus vives ſont un autre objet des plaintes des malades ; l'un ſe plaint de la tête , l'autre de la poitrine , de l'eſtomac , des inteſtins , de douleurs de rhumatismes extérieures ; quelquefois d'un engourdiſſement douloureux , dans toutes les parties de leur corps , dès qu'on les comprime le plus légèrement.

4°. L'on voit, non ſeulement des boutons au viſage , c'eſt un ſymptome des plus communs , mais même de vraies puſtules ſupurantes ſur le viſage , dans le nez , ſur la poitrine , ſur les cuiffes ; des démangeaiſons cruelles de ces mêmes parties. Un des malades ſe plaignoit même d'excreſcences charnues ſur le front.

5°. Les organes de la génération éprouvent aussi leur part des misères, dont ils sont la cause première. Plusieurs malades deviennent incapables d'érection ; chez d'autres la liqueur féminale se repand au moment du plus léger prurit & de la plus foible érection ; les efforts pour aller à selle la font sortir chez d'autres. Un grand nombre est attaqué d'une gonorrhée habituelle, qui abbat entièrement les forces, & dont la matière ressemble souvent, ou à une sanie fœtide, ou à une mucosité sale. D'autres sont tourmentés par des priapismes douloureux. Les dysuries, les stranguries, les ardeurs d'urine, l'affoiblissement de son jet, font cruellement souffrir quelques malades. Il y en a qui ont des tumeurs très douloureuses aux testicules, à la verge, à la vessie, au cordon spermatique. Enfin, ou l'impossibilité du coït, ou la dépravation de la liqueur génitale, rendent stériles presque tous ceux, qui se sont livrés long tems à ce crime.

6°. Les fonctions des intestins sont quelquefois totalement dérangées, & quelques malades se plaignoient de constipations opiniâtres ; d'autres d'hémor-

roides , ou d'un écoulement de matiere foetide par le fondement. Cette derniere observation me rapelle le jeune homme , dont parle M. H O F M A N , qui , après chaque masturbation , étoit attaqué de la diarrhée , nouvelle cause de la perte de ses forces.

S E C T I O N I V.

Observations de l'auteur.

LE tableau qu'offre ma premiere observation est terrible ; j'en fus effrayé moi même la premiere fois que je vis l'infortuné qui en est le sujet. Je sentis alors , plus que je n'avois fait encore , la nécessité de montrer aux jeunes gens toutes les horreurs du précipice , dans lequel ils se jettent volontairement.

L. D * * * * Horloger avoit été sage & avoit joui d'une bonne fanté jusqu'à l'âge de dix-sept ans ; à cette époque il se livra à la masturbation , qu'il réitéroit tous les jours , souvent jusqu'à trois fois , & l'éjaculation étoit toujours précédée & accompagnée , d'une légère perte de connoissance , & d'un mouve-

ment convulsif dans les muscles extenseurs de la tête, qui la retiroient fortement en arriere, pendant que le col se gonfloit extraordinairement. Il ne s'étoit pas écoulé un an, qu'il commença à sentir une grande foiblesse après chaque acte; cet avis ne fut pas suffisant pour le retirer du borbier; son ame déjà toute livrée à ces ordures n'étoit plus capable d'autres idées, & les réitérations de son crime devinrent tous les jours plus fréquentes, jusqu'à ce qu'il se trouva dans un état, qui lui fit craindre la mort. Sage à tard, le mal avoit déjà fait trop de progrès, pour pouvoir être guéri; & les parties génitales étoient devenues si irritables & si foibles, qu'il n'étoit plus besoin d'un nouvel acte de la part de cet infortuné, pour faire épancher la semence. L'irritation la plus légère, procuroit sur le champ une érection imparfaite, qui étoit immédiatement suivie d'une évacuation de cette liqueur, qui augmentoit journellement sa foiblesse. Ce spasme, qu'il n'éprouvoit auparavant, que dans le tems de la consommation de l'acte, & qui cessoit en même tems, étoit devenu habituel, & l'attaquoit
souvent

souvent sans aucune cause apparente, & d'une façon si violente, que pendant tout le tems de l'accès, qui durait quelquefois quinze heures, & jamais moins de huit, il éprouvoit dans toute la partie postérieure du col, des douleurs si violentes, qu'il pouffoit ordinairement non pas des cris, mais des hurlemens; & il lui étoit impossible, pendant tout ce tems là, d'avaler quoi que ce soit de liquide ou de solide. Il avoit pris une voix enrouée, mais je n'ai pas remarqué qu'elle le fut plus dans le tems de l'accès. Il perdit totalement ses forces; obligé de renoncer à sa profession, incapable de tout, accablé de misère, il languit presque sans secours pendant quelques mois; d'autant plus à plaindre, qu'un reste de mémoire, qui ne tarda pas à s'évanouir, ne servoit qu'à lui rappeler sans cesse les causes de son malheur, & à l'augmenter de toute l'horreur des remords. J'appris son état, je me rendis chez lui; je trouvai, moins un être vivant qu'un cadavre gisant sur la paille, maigre, pale, sale, repandant une odeur infecte, presque incapable d'aucun mouvement. Il perdoit

souvent par le nez un sang pale & aqueux, une bave lui sortoit continuellement de la bouche, attaqué de la diarrhée, il rendoit ses excremens dans son lit sans s'en appercevoir; le flux de semence étoit continuel; ses yeux chassieux, troubles, éteints n'avoient plus la faculté de se mouvoir; le pouls étoit extrêmement petit, vite & frequent; la respiration très genée, la maigreur excessive, excepté aux pieds qui commençoient à être œdémateux. Le desordre de l'esprit n'étoit pas moindre; sans idées, sans mémoire, incapable de lier deux phrases, sans réflexion, sans inquietude sur son sort, sans autre sentiment que celui de la douleur, qui revenoit avec tous les accès au moins tous les trois jours. Etre bien au dessous de la brute, spectacle dont on ne peut pas concevoir l'horreur; l'on avoit peine à reconnoître qu'une fois il avoit appartenu à l'espece humaine. Je parvins assez promptement à l'aide des remedes fortifiants à détruire ces violens accès spasmodiques, qui ne le rappelloient si cruellement au sentiment que par les douleurs; content de l'avoir soulagé à

à cet égard, je discontinuai des remèdes qui ne pouvoient pas améliorer son état, il mourut au bout de quelques semaines, en Juin 1757, œdemateux par tout le corps.

Tous ceux qui se livrent à cette odieuse & criminelle habitude ne sont pas aussi cruellement punis; mais il n'en est point qui ne s'en ressente du plus au moins. La fréquence des actes, la différence des tempérammens, plusieurs circonstances étrangères, occasionnent des différences considérables. Les maux que j'ai vû le plus souvent sont 1°. un dérangement total de l'estomac, qui s'annonce chez les uns par des pertes d'appetit ou par des appetits irreguliers, chez les autres par des douleurs vives sur tout dans le tems de la digestion, par des vomissemens habituels, qui résistent à tous les remèdes, tant que l'on reste dans son mauvais train. 2°. Un affoiblissement des organes de la respiration, d'où résultent souvent des toux seches, presque toujours des enrrouës, des foibleesses de voix, des ésofflemens dès qu'on se donne un mouvement un peu violent. 3°. Un relachement total du genre nerveux.

Il n'est pas nécessaire de connoître beaucoup l'œconomie animale , pour sentir que ces trois causes peuvent produire toutes les maladies de langueur , & l'expérience prouve qu'elles les produisent tous les jours. Les premiers accidens qui en résultent , dans les masturbateurs , sont , outre ceux que je viens d'indiquer , une diminution considérable dans les forces , une paleur plus ou moins considérable , quelquefois une légère jaunisse mais continue , souvent des boutons qui ne passent que pour faire place à d'autres & se reproduire continuellement par tout le visage , mais surtout au front , aux tempes & près du nez ; une maigreur considérable ; une sensibilité étonnante aux changemens des saisons , surtout au froid ; une langueur dans les yeux , un affoiblissement de la vue , une diminution considérable de toutes les facultés , surtout de la mémoire.

„ Je sens bien , m'écrivoit un patient ,
„ que cette mauvaise manœuvre m'a
„ diminué la force des facultés & sur-
„ tout la mémoire ” (a). Qu'il me soit
permis

(a) En date du 15. Septembre 1755.

permis d'inferer ici les fragmens de quelques lettres , qui réunis formeront un tableau assez complet des defordres physiques que produit la masturbation , & dont la langue dans laquelle j'écrivois , m'empêchat de faire usage dans la premiere édition de cet ouvrage.

„ J'eus le malheur comme bien d'autres jeunes gens , (c'est dans l'âge
„ mûr qu'il m'écrivit) de me laisser aller
„ à une habitude aussi pernicieuse pour
„ le corps que pour l'ame ; l'âge aidé
„ de la raison a corrigé depuis quelque tems ce miserable penchant ,
„ mais le mal est fait ; à l'affection
„ & sensibilité extraordinaire du genre nerveux , & aux accidens qu'elle
„ occasionne , se joignent une foiblesse ,
„ un malaise , un ennui , une détresse
„ qui semblent m'assiéger comme à
„ l'envi ; je suis miné par une perte
„ de semence presque continuelle ; mon
„ visage devient presque cadavereux ,
„ tant il est pale & plombé. La foiblesse de mon corps rend tous mes
„ mouvemens difficiles ; celle de mes
„ jambes est souvent telle , que j'ai
„ beaucoup de peine à me tenir debout ,
„ & que je n'ose pas m'hazarder à

„ fortir de ma chambre. Les digestions
„ se font si mal , que la nourriture se
„ représente aussi en nature , trois ou
„ quatre heures après l'avoir prise ,
„ que si je ne venois que de la met-
„ tre dans mon estomac. Ma poitrine
„ se remplit de phlegmes , dont la
„ présence me jette dans un état d'an-
„ goisse , & l'expectoration dans un
„ état d'épuisement. Voilà un tableau
„ racourci de mes miseres , qui sont
„ encore augmentées par la triste cer-
„ titude que j'ai aquis , que le jour
„ qui suit sera encore plus facheux
„ que le précédent ; en un mot je ne
„ crois pas que jamais créature hu-
„ maine ait été affligée de tant de
„ maux que je le suis. Sans un se-
„ cours particulier de la Providence
„ j'aurois bien de la peine à supporter
„ un fardeau si pesant.

Je lus en frémissant dans la lettre d'un
autre malade ces mots terribles , qui
me rapellerent ceux de l'Onania. “ Si
„ la religion ne me retenoit pas , j'au-
„ rois déjà terminé une vie , d'autant
„ plus cruelle , qu'elle l'est par ma
„ propre faute ”. Il n'est point au
monde en effet d'état pire que celui
de

de l'angoisse, la douleur n'est rien en comparaison, & quand elle se joint à une foule d'autres maux, il n'est point étonnant qu'un malade désire la mort comme son plus grand bien, & regarde la vie comme un malheur réel, si l'on peut appeller vie un état aussi triste.

*Vivere cum nequeam, sit mihi posse
mori;*

*Dulce mori miseris, sed mors optata
recedit. M.*

La description suivante est plus courte & moins terrible. “ J’ai eu le mal-
 „ heur dès ma tendre jeunesse, je crois
 „ entre huit & dix ans, de contracter
 „ cette pernicieuse habitude, qui de
 „ bonne heure a ruiné mon tempéram-
 „ ment; mais surtout depuis quelques
 „ années je suis dans un accablement
 „ extraordinaire, j’ai les nerfs extrê-
 „ mement foibles, mes mains sont sans
 „ force, toujours tremblantes, & dans
 „ une sueur continuelle; j’ai de vio-
 „ lens maux d’estomac, des douleurs
 „ dans les bras, dans les jambes,
 „ quelquefois aux reins & à la poitri-
 „ ne,

, ne, souvent de la toux ; mes yeux
„ sont toujours foibles & cassés , mon
„ appetit est vorant , & cependant
„ je maigris beaucoup , & j'ai tous les
„ jours plus mauvais visage ”. L'on
verra dans la section du traitement le
succès des remèdes dans ce cas. Je ne
détaillerai pas la cure du premier à
cause de sa longueur. “ La nature,
„ écrivoit un troisième , m'ouvrit les
„ yeux sur la cause de la langueur dans
„ laquelle je me trouvois , & sur
„ le danger de l'abîme où je me pré-
„ cipitois , soit par des boutons ou
„ vessies qui survenoient à la partie
„ qui servoit d'instrument à mon
„ crime , soit aussi par la foiblesse que
„ j'éprouvois au milieu du crime même,
„ & qui ne me permettoit pas
„ de douter quelle étoit sa cause.

Une suite qui n'est pas rare , c'est
l'hypocondrialgie ; & si les hypocondriaques par d'autres causes se livrent
à cette pratique , elle empire tous les
accidens du mal , & le rend totale-
ment incurable. J'ai vu les inquiétudes ,
les agitations , les anxietés les plus
cruelles être l'effet de ces deux cau-
ses réunies ; & des observations réité-
rées

rées m'ont prouvé, que dans les hypochondriaques, qui sont sujets à avoir quelquefois des attaques de délire ou de manie, la masturbation hâte toujours les accès; le cerveau affoibli par cette double cause perd successivement toutes ses facultés, & les malades tombent enfin dans une imbécillité, qui n'est suspendue que par quelques attaques de phrénésie. Les Memoires des Curieux de la Nature parlent d'un homme mélancholique, qui, suivant le conseil d'Horace, cherchoit quelquefois à dissiper ses tristesses par le vin, & qui s'étant trop livré à un autre genre de plaisirs dans les premiers jours d'un second mariage, tomba dans une manie si terrible, qu'il fallut l'enchaîner (b). JAKIN nous a conservé dans ses commentaires sur RHazes, l'histoire d'un mélancholique, que des excès dans le même genre jetterent dans une consommation accompagnée de manie, qui le tuerent en peu de jours (c). L'on fait que les paroxismes épileptiques, accompagnés d'une effusion de liqueur féminale, laissent plus

(b) *Decur.* II. ann. 4. obs. 166. p. 327.

(c) SCHENCKIUS L. I. obs. 2. 36.

plus d'épuisement encore , & surtout plus d'étourdissement que les autres. Le coït excite les accès de ce mal dans ceux qui y sont sujets. Feu M. DIDIER avoit connu un marchand de Montpellier , qui ne sacrifioit jamais à Venus , sans avoir d'abord après une attaque d'épilepsie (*d*). Les observations d'*Henri* ab HEERS , sans parler de bien d'autres , témoignent la même chose (*e*). J'ai eu occasion de m'en convaincre moi même. L'on a vû plus haut que la masturbation procuroit cette horrible maladie , & cela arrive plus souvent peut être qu'on ne le croit , est-il étonnant que ses actes rappellent les accès , comme je l'ai vû plus d'une fois dans ceux qui y sont déjà sujets ? Est-il étonnant qu'elle rende cette maladie incurable ?

Cette rigidité totale de tout le corps , dont parle M. BOERHAAVE , est un des symptômes les plus rares , je ne l'ai vû qu'une fois , mais dans le degré le plus complet. Le mal avoit commen-

cé

(*d*) *Quæst. Medic. an epilepsia mercurius vitæ.*

(*e*) *Observationes Medicæ oppido raræ*
abf. 18.

cé par une roideur du col & de l'épine ; il gagna successivement tous les membres , & je vis quelque tems avant sa mort cet infortuné jeune homme , ne pouvant avoir d'autre situation , que d'être couché à la renverse dans un lit , sans pouvoir remuer ni les pieds ni les mains , incapable de tout autre mouvement , & réduit à ne prendre d'alimens , que ceux qu'on lui mettoit dans la bouche : il vecut quelques semaines dans ce triste état , & mourut , ou plutôt s'éteignit , presque sans souffrance.

L'excès dans les plaisirs de l'amour ne produit pas seulement des maladies de langueur ; il jette quelquefois dans des maladies aiguës , & toujours il dérange celles qui dépendent d'une autre cause ; il produit très aisément la malignité , qui n'est selon moi , que le défaut de forces dans la nature. H I P P O C R A T E nous a déjà laissé dans ses histoires des maladies épidémiques , l'observation d'un jeune homme qui , après des excès vénériens & vineux , fut attaqué d'une fièvre accompagnée des symptômes les plus facheux , les plus irréguliers ,

guliers , & enfin mortelle (f). M. VANDERMONDE décrit une fièvre produite par la même cause , qui fut aussi très longue , & accompagnée des accidens les plus effrayans , mais dont l'issue fut plus heureuse , que dans le malade d'HIPPOCRATE. Je ne rapporterai pas ici la description qu'il en donne , parcequ'elle est un peu longue , mais je conseille très fort aux Medecins de la lire dans l'ouvrage même , qui aujourd'hui se trouve partout ; je parlerai plus bas du traitement. De tristes observations m'ont appris à moi même , que les maladies aiguës dans les masturbateurs étoient très dangereuses ; leur marche est ordinairement irreguliere , leurs symptômes bisarres , leurs périodes dérangés ; l'on ne trouve point de ressources dans le tempéramment , l'art est obligé de tout faire , & comme il ne procure jamais de crises parfaites , quand , après beaucoup de peine , la maladie est surmontée , le malade reste dans un état de langueur plutôt que de convalescence , qui exige une continuation de soins les plus assidus , pour empêcher qu'il ne

(f) *Epid. L.III. sect. 3. æg 16. FOES. p. 1117.*

ne tombe dans quelque maladie chronique. Un jeune garçon qui n'avoit pas encore seize ans s'étoit livré à la masturbation avec tant de fureur, qu'enfin au lieu de sperme il n'avoit amené que du sang, dont la sortie fut bientôt suivie de douleurs excessives, & d'une inflammation de tous les organes de la génération; me trouvant par hazard à la campagne, on me consulta; j'ordonnai des cataplasmes extrêmement émolliens, qui produisirent l'effet que j'en attendois; mais j'ai appris depuis, qu'il étoit mort peu de tems après de la petite verole; & je ne doute point que les atteintes qu'il avoit porté à son tempéramment par ses infames fureurs, n'aient beaucoup contribué à rendre cette maladie mortelle. Quel avis aux jeunes gens!

Tous ceux qui ont souvent occasion de traiter le mal vénérien savent, que dans les sujets usés par la fréquence des débauches, il devient fréquemment mortel. J'ai vu les plus affreux spectacles en ce genre.

SECTION V.

Suites de la masturbation chez les femmes.

LEs observations précédentes , paroissent toutes , si l'on en excepte celle de M. STEHELIN , regarder principalement les hommes , ce feroit traiter incompletement cette matiere , que de ne pas avertir le sexe , qu'en courant la même carrière de mauvaises œuvres , il s'expose aux mêmes dangers ; que plus d'une fois il s'est attiré tous les maux que je viens de décrire , & que tous les jours les femmes livrées à cette luxure perissent misérablement ses victimes. *L'Onania* Anglois est rempli d'aveux , qu'on ne lit point sans être saisi d'horreur & de compassion ; le mal paroît même avoir plus d'activité dans le sexe , que chez les hommes. Outre tous les symptômes que j'ai déjà rapporté , les femmes sont plus particulièrement exposées à des accès d'histeries ou de vapeurs affreux ; à des jaunisses incurables , à des crampes cruelles de l'estomac & du dos ;

dos ; à de vives douleurs de nez ; à des pertes blanches , dont l'acreté est une source continuelle de douleurs les plus cuisantes ; à des chutes , à des ulcérations de matrice , & à toutes les infirmités que ces deux maux entraînent ; à des prolongemens & à des dardes du clitoris ; à des fureurs uterines , qui leur enlevant à la fois la pudeur & la raison , les mettent au niveau des brutes les plus lascives , jusqu'à ce qu'une mort desesperée les arrache aux douleurs & à l'infamie.

Le visage , ce miroir fidele de l'état de l'ame & du corps , est le premier à nous faire appercevoir des dérangemens intérieurs. L'embonpoint & le coloris , dont la réunion forme cet air de jeunesse , qui seul peut tenir lieu de beauté , & sans lequel la beauté ne produit plus d'autre impression , que celle d'une admiration froide ; l'embonpoint , dis-je , & le coloris disparoissent les premiers ; la maigreur , le plombé du teint , la rudesse de la peau , leur succedent immédiatement ; les yeux perdent leur éclat , se ternissent , & peignent par leur langueur celle de toute la machine ; les levres perdent leur

leur vermillon, les dents leur blancher, & enfin il n'est pas rare que la figure reçoive un echec considerable par la déformation totale de la taille. Le *Rachitis*, ce qu'on appelle communément la noueure, n'est pas une maladie, qui, comme l'a écrit le grand BOERHAAVE, n'attaque jamais depuis l'age de trois ans. L'on voit communément des jeunes gens de l'un & de l'autre sexe, mais surtout parmi les femmes, qui après avoir été bien faits jusqu'à 8. 10. 12. 14. même 16 ans, tombent peu à peu dans un dérangement de la taille par la courbure de l'épine, & le defordre devient quelquefois très considerable. Ce n'est pas ici la place des détails de cette maladie, ni de l'énumération des causes qui la produisent. HIPPOCRATE en a déjà indiqué deux (g). J'aurai peut être occasion de communiquer dans un autre ouvrage ce que plusieurs observations m'ont appris là dessus; mais ce que je dois dire ici, c'est que parmi ces causes la masturbation occupe un des premiers rangs. Un symptome commun aux deux sexes, & que

(g) Aphor. sect. 6. 46.

que je place dans cet article , parce-
qu'il est plus fréquent chez les femmes ,
c'est l'indifférence que cette infamie laisse
pour les plaisirs légitimes de l'hymen ,
lors même que les désirs & les forces
ne sont pas éteints : indifférence qui
non seulement fait bien des célibataires
mais qui souvent poursuit jus-
ques dans le lit nuptial. Une femme
avoue dans la collection du Dr. B E K-
K E R S , que cette manœuvre a pris tant
d'empire sur ses sens , qu'elle déteste
les moyens légitimes d'amortir l'éguil-
lon de la chair. Je connois un hom-
me , qui , instruit à ces abominations
par son précepteur , éprouva le même
degout dans les commencemens de son
mariage , & l'angoisse de cette situa-
tion jointe à l'épuisement dû à ses ma-
nœuvres , le jeta dans une profonde
mélancholie , qui ceda cependant à l'u-
sage des remèdes nervins & fortifiants.

Avant que d'aller plus loin , qu'on
me permette d'inviter les peres & les
meres à réfléchir sur l'occasion du mal-
heur de ce dernier malade , & il en est
plus d'un dans le même cas. Si l'on
peut être trompé à ce point dans le
choix de ceux à qui l'on confie le soin
impor-

important de former l'esprit & le cœur des jeunes gens, que ne doit-on pas craindre, & de ceux qui n'étant destinés qu'à développer leurs talens corporels sont examinés moins rigoureusement sur les mœurs, & des domestiques qu'on engage souvent sans s'informer s'ils en ont ? Le jeune enfant, dont j'ai parlé d'après M. RAST fut instruit au mal, comme on l'a vu, par une servante ; la collection Angloise est pleine d'exemples pareils ; & je ne pourrois produire qu'un trop grand nombre de jeunes plantes perdues par le jardinier auquel on avoit confié le soin de leur tournure ; il est dans cette espece de culture des jardiniers des deux sexes ? Quels remedes, me dira-t-on à ces maux ? La reponse sort de ma sphere, je la ferai courte. Apporter la plus grande attention au choix d'un précepteur, & veiller sur lui & sur son élève de cette vigilance, qui, dans un pere de famille attentif & éclairé, découvre ce qui se fait dans les endroits les plus obscurs de sa maison, de cette vigilance qui découvre le bois du cerf échapé à tous les autres yeux, & qui est toujours possible quand on veut forte-

fortement l'avoir.

*Docuit enim fabula Dominum videre
plurimum in rebus suis. P H E D.*

Ne laisser jamais les jeunes gens seuls avec les Maîtres suspects ; empêcher tout commerce avec les Domestiques.

Il n'y a pas long-tems qu'une fille âgée de dix-huit ans , qui avoit joui d'une très bonne santé , tomba dans une foiblesse étonnante , ses forces diminuoient journellement , elle étoit tout le jour accablée par l'assoupissement , & la nuit par l'insomnie ; elle n'avoit plus d'appetit , & une enflure oedemateuse s'étoit répandue sur tout le corps ; elle consulta un habile Chirurgien , qui , après s'être assuré qu'il n'y avoit point de derangemens dans les regles , soupçonna la masturbation ; l'effet que produisit sa premiere question lui confirma la justesse de son soupçon , & l'aveu de la malade le changea en certitude ; il lui fit sentir le danger de cette manœuvre , dont la cessation & quelques remedes ont arrêté en très peu de jours les progrès du mal , & produit même quelque amandement.

C

Outre

Outre la masturbation ou la souillure manuelle, il est une autre souillure qu'on pourroit appeller *clitoridienne*, dont l'origine connue remonte jusqu'à la seconde SAPHO,

Lesbides, infamem quæ me fecistis, amata;

& qui trop commune parmi les femmes de Rome, à l'époque où toutes les mœurs s'y perdirent, fut plus d'une fois l'objet des Epigrammes & des Satyres de ce Siècle.

Lenonum ancillas posita Laufella corona

Provocat, & tollit pendentis præmia coxæ.

Ipsa Medullina frictum crissantis adorât.

Palnam inter Dominas virtus natalibus æquat (b).

La nature, dans ses jeux, donne à quelques femmes une demi ressemblance aux hommes, qui, mal examinée, a fait croire pendant bien des Siècles à la chimere des hermaphrodites. La taille
furna-

(b) JUVEN. Sat. VI. v. 321.

Surnaturelle d'une partie très petite à l'ordinaire, & sur laquelle M. TRONCHIN a donné une savante Dissertation, opere tout le miracle, & l'abus odieux de cette partie tout le mal. Glorieuses, peut-être, de cette espece de ressemblance, il s'est trouvé de ces femmes imparfaites qui se sont emparées des fonctions viriles. La Grece les appella *Tribades*, nom qu'on rendroit en françois par celui de *Frotteuses*; c'est une espece de monstre qui se reproduit souvent, & qui séduisant le jeune sexe avec d'autant plus de facilité, qu'il a en sa faveur la raison des Eunucophiles de Juvenal

quod abortivo non est opus,

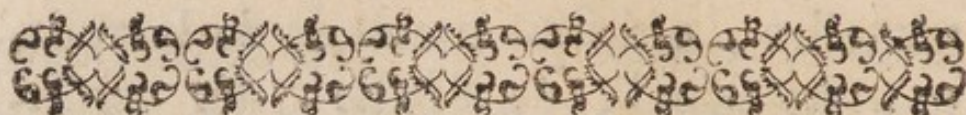
qu'on n'a point à craindre avec lui ces suites, qui ne pouvant se cacher, décèlent les foiblesses; entraîne dans le crime, sans que ses innocentes complices soupçonnent même le danger: il n'est cependant pas moindre que dans les autres moyens de souillure; les suites en sont également affreuses. Toutes ces routes mènent à l'épuisement, aux langueurs, aux douleurs, à la mort. Ce dernier genre mérite d'autant plus

d'attention qu'il est fréquent de nos jours, & qu'il feroit aisé de trouver plus d'une *Laufella* & d'une *Medullina*, qui, comme ces Romaines, estiment assez les dons de la Nature, pour croire qu'ils doivent faire disparoitre les differences arbitraires de la naissance. L'on a vu, il y a quelques années, dans une Cour, une Dame éprise d'une jeune fille, telle qu'elle la desiroit, concevoir la jalousie la plus vive, contre un Savant célèbre qui la trouvoit aussi de son gout.

Il est tems de finir de si tristes détails, je me lasse de peindre les turpitudes & les miseres de l'humanité. Je n'accumulerai pas ici un plus grand nombre de faits; ceux qui me restent trouveront naturellement leur place ailleurs; & je passe à l'examen des causes, après cette observation générale; c'est que les jeunes gens nés avec une constitution foible, ont, à parité de crimes, bien plus de maux à redouter, que ceux qui sont nés vigoureux. Aucun n'évite le châtiment; tous ne l'éprouvent pas également sévere. Ceux sur tout qui ont à craindre l'hérédité de quelques maladies paternelles ou maternel-

ternelles , qui sont menacés de la goutte , du calcul , de l'étiſie , des écrouelles ; qui ont eu quelques atteintes de toux , d'aſthme, de crachemens de ſang, de migraines , d'épilepſie ; qui ont du penchant à cette eſpece de noueure dont j'ai parlé plus haut ; tous ces infortunés , diſ-je , doivent être intimément perſuadés , que chaque acte de ces débauches porte une forte atteinte à leur conſtitution , hâte à coup ſûr l'apparition des maux qu'ils craignent , en rendra les accès infiniment plus facheux, & les jettera , à la fleur de leur âge, dans toutes les infirmités de la vieilleſſe la plus languiffante.

Tartareas vivum conſtat inire vias.



ARTICLE II.

Les Causes.

SECTION VI.

Importance de la Liqueur séminale.

COMMENT une trop grande émission de semence produit elle tous les maux que je viens de décrire ? C'est ce que je dois examiner actuellement. On peut réduire ces causes à deux ; la privation de cette liqueur , & les circonstances qui en accompagnent l'émission. Le détail anatomique des organes qui la séparent , les conjectures plus ou moins probables sur la façon dont se fait cette séparation , les observations sur ses qualités sensibles , seroient autant d'objets déplacés dans cet ouvrage. Il ne s'agit que de prouver son utilité par les témoignages des Medecins les plus respectables , & de déterminer ses effets sur le corps. La Section suivante sera destinée à l'examen des effets que doi-

doivent produire les circonstances qui accompagnent l'émission.

H I P P O C R A T E a cru qu'elle se separoit de tout le corps, mais sur tout de la tête. La semence de l'homme vient, dit-il, de toutes les humeurs de son corps, elle en est la partie la plus importante. Ce qui le prouve c'est la foiblesse qu'éprouvent ceux qui en perdent par l'union charnelle, quelque petite que soit la dose qu'ils en perdent. Il y a des veines & des nerfs qui de toutes les parties du corps vont se rendre aux parties génitales; quand celles-ci se trouvent remplies & échauffées, elles éprouvent un prurit, qui se communiquant dans tout le corps, y porte une impression de chaleur & de plaisir; les humeurs entrent dans une espece de fermentation, qui en separe ce qu'il y a de plus précieux & de plus balsamique, & cette partie ainsi separée du reste, est portée par la moëlle de l'épine aux organes genitaux (i). G A L I E N adopte ses idées. *Cette humeur, dit-il, n'est que la partie la plus subtile de toutes les autres, elle a ses veines & ses nerfs qui*

C 4

la

(i) *De Genitura*, Foef. p. 231.

*la portent de tout le corps aux testicules (k). En perdant la semence, dit il ailleurs, on perd en même tems l'esprit vital; ainsi il n'est point étonnant qu'un coït trop fréquent énerve, puisqu'il prive le corps de ce qu'il a de plus pur (l). Le même Auteur nous a conservé dans son histoire de la Philosophie, les opinions des differens Philosophes anciens sur ce sujet: qu'on me permette de les rapporter ici. ARISTOTE, dont les Ouvrages physiques seront estimés tant qu'on connoitra le prix des observations, & le mérite & la difficulté qu'il y a à en ouvrir la carrière, l'appelle *l'excrement du dernier aliment*, (ce qui signifie en termes plus clairs, la partie la plus perfectionnée de nos alimens,) *qui a la faculté de reproduire des corps semblables à celui qui l'a produit.* PYTHAGORE dit que c'est *la fleur du sang le plus pur.* ALCMÆON son élève, Physicien & Medecin distingué, l'un des premiers qui ait connu l'importance de disséquer les animaux, & celui des Philosophes payens qui paroît avoir eu les idées les plus vraies de la nature*

(k) De Spermate, L. I. C.I. T. VIII. p. 135.

(l) De Semine L. I. C. XXV. T. I. p. 1281.

nature de l'ame, *Alcmaeon*, dis je, la regardoit comme *une portion du cerveau*. PLATON comme *un écoulement de la moëlle de l'épine*. DEMOCRITE pensoit comme *Hippocrate*, & *Galien*. EPICURE, cet homme respectable, qui a connu mieux que personne que l'homme n'étoit heureux que par les plaisirs, mais qui en même tems a fixé ces plaisirs par des regles que le Héros Chrétien ne desavouëroit pas : *Epicure* dont la doctrine a été si cruellement défigurée & dénigrée par les Stoïciens, que ceux qui ne l'ont connu que par leur canal s'y sont laissé surprendre, & ont pris pour un débauché, dit M. de FENELON, un homme d'une continence exemplaire, & dont les mœurs ont toujours été très réglées ; j'ajouterai, dont les principes font la censure la plus severe des dogmes de ses prétendus Sectateurs modernes, qui ne connoissant de lui, que son nom, en abusent indignement, pour autoriser des sistemes d'infamie, qu'il abhorreroit, & dont les sages, qui aiment le vrai, ne doivent pas permettre qu'on deshonnore sa mémoire ; si tant est que des gens perdus puissent deshonorer quel-

C 5

qu'un.

qu'un. *Epicure*, dis-je, regardoit la semence comme *une parcelle de l'ame & du corps*, & fendoit, sur cette idée, les préceptes qu'il donnoit, de la conserver soigneusement.

Quoique plusieurs de ces sentimens different, en quelque chose, tous prouvent combien l'on a cru cette humeur précieuse.

L'on a demandé, est elle analogue à quelqu'autre humeur? Est elle la même, que ce liquide, qui, sous le nom d'esprits animaux, parcourt les nerfs, concourt à toutes les fonctions un peu importantes de la machine animale, & dont la dépravation produit une infinité de maux, si fréquens & si bizarres? Pour répondre positivement à cette question, il faudroit connoître intimément la nature de ces deux humeurs. Nous sommes loin de ce degré de connoissance, & nous n'avons à proposer que d'ingénieuses & de probables conjectures.

L'on comprend aisement, dit M. HOFMAN, comment il y a un rapport si étroit entre le cerveau & les testicules; puisque ces deux organes separent, du sang, la limphe la plus subtile & la plus

exquise , qui est destinée à donner la force & le mouvement aux parties , & à servir même aux fonctions de l'ame. Aussi il est impossible , qu'une dissipation trop abondante de ces liqueurs ne détruise pas les forces de l'ame & du corps (m). Le liquide seminal, dit-il ailleurs , se distribue , comme les esprits animaux séparés par le cerveau , dans tous les nerfs du corps : il paroît être de la même nature ; de là vient , que plus on en dissipe , moins il se sépare de ces esprits. M. de GORTER est dans la même idée : le sperme est la plus parfaite & la plus importante des liqueurs animales , la plus travaillée , le résultat de toutes les digestions ; son intime rapport avec les esprits animaux prouve , que , comme eux , elle tire son origine des humeurs les plus parfaites (n). En un mot il paroît par ces témoignages , & par une foule d'autres , qu'il seroit inutile de citer , que c'est une liqueur extrêmement im-

C. 6

por-

(m.) Même endr. Cas. 102. p. 293.

(n) De perspiratione insensibili ch. XVII. §. 5. p. 219. En 1720 le Docteur G. A. J A C-
QUES soutint à Paris une these sur cette
question *An humorum præstantior semen ?* & ,
suivant l'usage , il répondit affirmativement.

portante , qu'on pourroit appeller *l'huile essentielle* des liqueurs animales , ou plus exactement peut être , *l'esprit recteur* , dont la dissipation laisse les autres humeurs foibles , & , en quelque façon , éventées.

Quelle que soit , dira-t-on , l'importance de cette humeur , puisqu'elle est séparée des autres , qu'elle est déposée dans ses réservoirs , de quel usage peut-elle être au corps ? L'on accorde , qu'une trop grande évacuation des humeurs , qui circulent actuellement dans les vaisseaux , qui par là même fournissent à la nutrition , telles que le sang , la sérosité , la lymphe &c. doit affoiblir ; mais il est plus difficile de comprendre comment une humeur , qui ne circule plus , qui est isolée , peut produire cet effet. Je réponds d'abord , que des exemples semblables , & trop fréquens , pour n'être pas généralement connus , auroient dû prévenir cette objection. Il n'y a personne qui n'ait vu , qu'une évacuation de lait , pour me borner à celle-ci , quoique médiocre & peu longue , affoiblit , à un point dont les influences se font quelques fois ressentir pendant le reste de la vie , une nourrice dont la
santé

fanté n'est pas vigoureuse ; & que la plus robuste succombe au bout d'un certain terme. La raison en est sensible : en vuidant trop souvent les réservoirs destinés à recevoir quelque liqueur , l'on détermine les humeurs , par une fuite nécessaire des loix de la machine , à y affluer en plus grande abondance : cette sécrétion devient excessive ; toutes les autres en souffrent , surtout la nutrition , qui n'est qu'une espèce de sécrétion ; l'animal languit & s'affoiblit. Mais , en second lieu , il y a pour la semence une réponse , qui n'a pas lieu pour le lait : le lait est une liqueur simplement nutritive , dont la trop grande sécrétion ne nuit qu'en diminuant trop la quantité des humeurs ; la semence est une liqueur active , dont la présence produit des effets nécessaires , au jeu des organes , qui cessent si on l'évacue : une liqueur , par là même , dont l'émission superflue nuit par un double endroit. Je m'explique : il est des humeurs , telles sont la sueur & la transpiration , qui abandonnent le corps au moment où elles sont séparées des autres humeurs , & expulsées des vaisseaux de la circulation. Il en est

est d'autres, telle est l'urine, qui, après cette séparation & cette expulsion, sont retenues pendant un certain tems dans des réservoirs destinés à cela, & dont elles ne sortent, que quand elles sont en assez grande quantité pour exciter, sur ces réservoirs, une irritation, qui les force mécaniquement à se vider. Il en est de troisièmes, qui sont séparées & retenues, comme les secondes, dans des réservoirs, non point dans la vue d'être, du moins entièrement, évacuées; mais pour acquérir, dans ces réservoirs, une perfection, qui les rend propres à de nouvelles fonctions, quand elles rentrent dans la masse des humeurs. Telle est, entre plusieurs autres, la liqueur genitale. Separée dans les testicules, elle passe de là, par un canal assez long, dans les vésicules seminales, & est constamment repompée par les vaisseaux absorbans; &, de proche en proche, rendue à la masse totale des humeurs. C'est une vérité que l'on démontre par bien des preuves, une seule suffit. Dans un homme sain, la séparation de cette liqueur se fait continuellement dans les testicules; elle se rend dans ses réservoirs dont
l'é-

Pétendue est très bornée , & ne peut peut-être pas en contenir tout ce qui se sépare dans un jour ; cependant il est des hommes continens , qui n'en évacuent point pendant des années entières. Que deviendrait elle si elle ne rentrait pas continuellement dans les vaisseaux de la circulation ? Rentrée qui est extrêmement facilitée par la structure de tous les organes , qui servent à la séparation , à la route , & à la conservation de cette humeur. Les veines y sont beaucoup plus considérables , que les artères , & cela dans une proportion qui ne se trouve point aussi grande ailleurs. Aussi il est probable , que ce repompement ne se fait pas seulement dans les vésicules féminales , mais qu'il a déjà lieu dans les testicules , dans les épiddimes , qui sont une espèce de premier réservoir adhérent aux testicules , & dans le canal déferent , qui est celui par lequel la semence va du testicule à la vésicule séminaire.

G A L I E N avoit su que les humeurs s'enrichissent de la semence retenue , quoiqu'il en ignorât le mécanisme : *Tout en est plein , dit-il , chez ceux qui*

ne commercent pas avec les femmes ; l'on n'en trouve point chez ceux qui se livrent souvent à ce commerce. Il se donne ensuite beaucoup de peine pour découvrir , comment une petite quantité de cette humeur peut donner autant de force au corps ; enfin il décide , qu'elle est d'une vertu exquisite , & qu'ainsi elle peut communiquer très promptement de sa force à toutes les parties du corps (o). Il prouve ensuite , par plusieurs exemples , qu'une petite cause produit souvent de grands effets ; & conclut enfin ; est il donc étonnant , que les testicules fournissent une liqueur propre à répandre une nouvelle vigueur sur tout le corps ? Le cerveau produit bien les sensations & les mouvemens , & le cœur donne aux artères la force de battre ! Je finirai cette section , par rapporter , ce que dit , de la semence , l'un des plus grands hommes du Siècle. La semence est gardée dans les vésicules seminales jusqu'à ce que l'homme en fasse usage , ou que les écoulemens nocturnes l'en privent. Pendant tout ce tems là ,
la

(o) *De semine* L. I. C. XXXIV. T. I. p. 1279.

la quantité qui s'y en trouve, excite l'animal à l'acte vénérien; mais la plus grande quantité de cette semence, la plus volatile, la plus odorante, celle qui a le plus de force, est repompée dans le sang, & elle y produit, en y entrant, des changemens bien surprenans; la barbe, les poils, les cornes; elle change la voix & les mœurs; car l'âge ne produit pas dans les animaux ces changemens; c'est la semence seule qui les opere, & on ne les remarque jamais dans les éunuques (p).

Comment la semence opere t-elle ces effets? C'est là un de ces problemes dont la solution n'est peut être pas encore mure. Ce qu'on peut cependant dire, avec beaucoup de probabilité, c'est que cette liqueur est un *stimulus*, un éguillon, qui irrite les parties qu'il touche; son odeur forte, & l'irritation évidente qu'elle exerce sur les

(p) HALLER *Prim. lin. phys.* §. 790.
L'on peut consulter sur ces matieres WHARTON de *glandulis*, RUSSEL de *œconomia naturæ in glandul. morb.* p. 92. SKMEIDER de *regressu seminis ad massam sanguineam* *supplem. aux actes des Savans de Leipzig* T. 5. p. 252. & une foule d'autres Auteurs physiologistes.

les organes de la génération, ne laissent aucun doute là dessus; & l'on comprend que ces particules acres, étant continuellement repompées & remelées aux humeurs, aiguillonnent légèrement, mais sans interruption, les vaisseaux, qui, par là même, se contractent avec plus de force; leur action sur les fluides est plus efficace; la circulation est plus animée; la nutrition plus exacte; toutes les autres fonctions se font d'une manière plus parfaite: quand ce secours manque, plusieurs fonctions ne se dévelopent jamais; c'est le cas des eunuques (q); toutes se font mal.

Il se présente ici une question assez naturelle; c'est, pourquoi les eunuques n'éprouvent pas les mêmes maux, que ceux qui s'épuisent par les débauches vénériennes? Il n'est gueres possible de répondre exactement à cette question, qu'à la fin de la section suivante.

SEC.

(q) Ceux qui voudront lire un très bon ouvrage sur ces hommes imparfaits, doivent se procurer W I T H O F de *castratis*.

SECTION VII.

Examen des circonstances qui accompagnent l'émission.

IL y a plusieurs évacuations qui se font sans qu'on s'en apperçoive : toutes les autres se font , dans l'état de parfaite santé , avec une facilité qui fait qu'elles n'ont aucune influence sur le reste de la machine ; le plus léger mouvement dans l'organe qui en renferme la matiere , suffit à l'expulsion. Il n'en est pas de même de l'évacuation du sperme. Il ne faut rien moins que des ébranlemens généraux , une convulsion de toutes les parties , une augmentation de vitesse dans le mouvement de toutes les humeurs , pour la déplacer & lui donner issue. Est-ce trop hasarder de dire qu'on peut regarder ce concours nécessaire de toute la machine , au moment de son évacuation , comme une preuve sensible de l'influence qu'il a sur tout le corps. Le coït , dit DEMOCRITE , est une espece d'épilepsie. C'est , dit M. de HALLER , *une action très violente ,*
qui

qui est très voisine de la convulsion, & qui, par là même affoiblit étonnamment, & nuit à tout le système nerveux. L'on a vu, dans l'observation que j'ai rapportée plus haut, l'émission accompagnée de vraies convulsions, d'une espèce d'épilepsie; & la même observation fournit les preuves évidentes de l'influence, que ces mouvemens violens eurent sur la santé du malheureux, qui en est le sujet. La promptitude avec laquelle l'affoiblissement suit l'acte, a paru à bien des gens, & avec raison une preuve, que ce ne pouvoit être la seule privation de semence, qui l'occasionnoit; mais ce qui prouve démonstrativement combien le spasme doit affoiblir, c'est l'affoiblissement, qu'éprouvent tous les malades, qui ont des accès de maladies convulsives: celui qui suit les accès d'épilepsie est quelquefois excessif.

Ce n'est qu'au spasme qu'on peut attribuer l'effet singulier que le coït produisoit sur le nommé *Amman* dont F. PLATERUS nous a conservé l'histoire, & qui s'étant remarié déjà vieux, fut saisi, en voulant célébrer ses noces, d'une suffocation si violente, qu'il fut obligé

obligé de cesser. Le même accident le reprit toutes les fois qu'il tenta le même essai. Il s'adressa à une foule de Charlatans; l'un lui promit, après lui avoir fait prendre plusieurs remèdes, qu'il n'avoit plus aucun danger à courir. Il hazarda une nouvelle tentative sur la parole de son Æsculape; le succès en fut d'abord le même; mais plein de confiance, il voulut aller jusques au bout, & mourut dans l'acte même, entre les bras de sa femme (qq).

L'observation de l'enfant, cité plus haut, est encore une preuve qui n'a pas échappé à la sagacité de M. RAST, du pouvoir de la cause convulsive; puisqu'à cet âge il ne pouvoit gueres évacuer qu'une humeur des prostates, & non point une véritable semence.

Ces remarques ont été saisies par le plus grand nombre des bons Auteurs, qui ont écrit sur cette matière. GALLIEN paroît les avoir déjà faites. *La volupté elle-même*, dit-il, *affoiblit les forces vitales*. M. FLEMING n'a pas omis cette cause dans son beau Poëme sur les maladies des nerfs

Quin

(qq) Felic. PLATERI *Observat. lib. prim. suffocatio ex congressu*, p. 174.

Quin etiam nervos frangit quaecumque voluptas (†).

SANCTORIUS établit positivement, que les mouvemens affoiblissent plus que l'émission du sperme : & il est bien étonnant, que M. de GORTER, son commentateur, ait cherché à persuader le contraire. La raison qu'il en donne, en assurant que ces mouvemens n'affoiblissent pas plus que d'autres mouvemens quelconques, *parce qu'ils ne sont pas convulsifs*, ne persuadera personne. Un exemple, s'il peut en citer un, ne fait pas loi. J. A. BORELLI, l'un des premiers créateurs de la Physiologie, ne les avoit pas envisagé comme M. Gorter : il est positif sur cet article ; *cet acte est accompagné d'une espece d'affection convulsive, qui porte les plus rudes atteintes au cerveau & à tout le genre nerveux* (r).

M. SENAC attribue positivement aux nerfs les foiblesses qui suivent le coït. La cause la plus vraisemblable de
la

(†) *Neuropathia* l. 1. §. 375.

(r) *De motu animal.* L. II. Cap. XII. prop. 170.

la syncope, qui survient quand un abcès s'ouvre dans l'intérieur de l'abdomen, c'est, dit-il, l'action des nerfs qui se mettent alors en jeu. Cela est confirmé par l'abattement ou par la syncope qui suivent l'effusion du sperme; car ce n'est qu'aux nerfs qu'on peut imputer cette défaillance (rr). M. LEWIS (s) attribue plus à cette cause qu'à l'autre, tout comme *Sanctorius*, & s'autorise de QUINCY commentateur Anglois de ce dernier Auteur. Dès qu'il y a convulsion, le genre nerveux se trouve dans un état de tension, ou, plus exactement, dans un degré d'action extraordinaire, dont la suite nécessaire est un relâchement excessif. Tout organe, qu'on a monté au-dessus de son ton, retombe au-dessous; par là même, les fonctions qui en dépendent, se font nécessairement mal; & comme les nerfs influent sur toutes, il n'en est point qui n'éprouve quelque dérangement, quand ils sont affoiblis.

En réfléchissant sur les effets de ces deux

(rr) *Traité du Cœur*, L. IV. Ch. XII.
§. 3. p. 539.

(s) *Aphor.* 4. p. 6.

deux causes , l'évacuation de la semence , & les mouvemens convulsifs , il est aisé d'expliquer les desordres qui doivent en resulter dans l'œconomie animale. L'on peut les ranger sous trois classes ; la dépravation des digestions ; l'affoiblissement du cerveau & du genre nerveux ; le dérangement de la transpiration. L'on verra qu'il n'est aucune maladie chronique , qu'on ne puisse déduire de cette triple cause.

1°. L'estomac est la partie qui se ressent la premiere de toutes les causes qui affoiblissent , & cela , parce que c'est celle dont les fonctions demandent la plus grande perfection dans l'organe. La plus grande partie des autres sont autant passives qu'actives ; l'estomac est presqu'entièrement actif ; aussi , dès que ses forces diminuent , ses fonctions se dérangent ; vérité d'observation , qui , jointe à la suivante & à la variété des impressions premieres , & souvent facheuses , que ce qu'on avale produit sur ce viscere rend raison de la fréquence , de la bisarrerie & de l'opiniatreté de ses maladies. Il est , de toutes les parties du corps , l'une de celles qui reçoit le plus grand nombre de nerfs ,
&

& dans laquelle, par là même, il se distribue une plus grande quantité d'esprits animaux. Ce qui affoiblit l'action des uns, & diminue la quantité ou altere la qualité des autres, doit donc diminuer la force de ce viscere plus que d'aucun autre; & c'est ce qui arrive dans les excès vénériens. L'importance de la fonction à laquelle il est destiné, fait, que dès qu'elle se fait moins bien, toutes les autres s'en ressentent.

*Hujus enim validus firmat tenor omnia
membra :*

*At contra ejusdem franguntur cuncta
dolore (t).*

Dès que les digestions se font imparfaitement, les humeurs prennent un caractère de crudité, qui les rend impropres à toutes leurs destinations; mais qui empêche surtout la nutrition, dont dépend la réparation des forces. Il suffit, pour s'assurer de l'influence générale de l'estomac, d'observer l'état d'une personne, qui éprouve une diges-

D

tion

(t) Q. SERENUS SAMM.

tion laborieuse : les forces se perdent dans quelques minutes ; un malaise général rend la foiblesse plus à charge ; les organes des sens s'émouffent ; l'ame même n'exerce ses facultés qu'imparfaitement ; la mémoire, & surtout l'imagination, paroissent anéanties ; rien, en un mot, ne rapproche plus un homme d'esprit d'un sot, qu'une digestion pénible.

Une belle observation rapportée par Mr. PAVVA Medecin Portugais habitué à Rome repand un grand jour sur l'affoiblissement prodigieux dans lequel les excès de ce genre jettent l'estomac. *Quand les desirs vénériens, dit-il, sont montés chez les jeunes gens à leur plus haut degré, ils éprouvent une espece de sensation agréable à l'orifice de l'estomac ; mais s'ils satisfont ces desirs avec trop d'impétuosité & au delà de leurs forces, ils éprouvent dans ce même endroit une sensation extrêmement désagréable & facheuse qu'ils ne peuvent pas exprimer ; & ils payent bien chèrement leurs excès par la maigreur, le marasme &c. dans lesquels ils tombent (tt).* 2°. La

(tt) *In tentigine ardentissima Juvenum inest quid grati in ore ventriculi ; in concubitu*

2°. La foiblesse du genre nerveux, qui dispose à tous les accidens paralytiques & spasmodiques est produite, comme je l'ai déjà dit, par les mouvemens convulsifs, qui accompagnent l'émission; en second lieu, par le vice des digestions: dès qu'elles pèchent les nerfs s'en ressentent, & s'en ressentent d'autant plus, que le fluide, qui les pénètre, étant le dernier ouvrage de la coccion, celui qui la suppose la plus parfaite, quand elle est altérée, il est celui des fluides animaux, qui en est le plus sensiblement affecté; celui sur lequel la crudité des humeurs a le plus d'influence. Enfin, ce qui augmente cet affoiblissement, c'est l'évacuation d'une humeur analogue aux esprits animaux, & qu'à raison de cette analogie, on ne peut point évacuer sans diminuer la force du genre nerveux, dont les doutes modestes de quelques grands hommes, qui n'osent affirmer

D 2

en

hitum si ruant salacissimi, & ultra vires tendant opus, tunc in ore ventriculi manet illud ingratissimum, amarumque quod exprimere nequeunt: pœnas & luunt, & pœnitentia dolent: hinc macies, marasmus &c G. R. De PAYVA De affectu atrabilario, Mirachiali &c. p. 17.

en physique, que ce dont la vérité tombe sous leurs sens, & les objections de quelques physiologistes subalternes ou sistematiques, ne m'empêchent pas d'attribuer la force à ces esprits. D'ailleurs, indépendamment du dommage, qui résulte de cette évacuation, relativement à la quantité d'esprits animaux, elle nuit, en ce qu'elle prive les vaisseaux de ce léger aiguillonement que produit le sperme repompé, & qui contribue si fort à la coction. Elle nuit donc, & en soustraisant une partie d'esprits animaux, ou au moins d'une humeur très précieuse, & en diminuant la coction, sans laquelle ces esprits ne sont préparés qu'imparfaitement & insuffisamment.

Il y a, entre les maladies de l'estomac & celles des nerfs, un cercle vicieux. Les premières font naître les secondes; & celles-ci, une fois formées, contribuent infiniment à les augmenter. Quand l'observation journalière ne le prouveroit pas, la seule inspection anatomique de l'estomac suffiroit pour en convaincre. La quantité de nerfs, qui s'y distribuent, démontre combien ils sont nécessaires à ses fonctions.

fonctions, & combien, par-là-même, elles doivent être dérangées, quand ils ne sont pas en bon état.

3°. Enfin la transpiration se fait moins bien : SANCTORIUS a même déterminé la quantité dont elle diminueoit; & cette évacuation, la plus considérable de toutes, ne peut pas être supprimée, qu'il n'en résulte promptement une foule de symptômes différens.

L'on comprend aisément, qu'il n'est point de maladies, qui ne puissent être produites par cette triple cause. Je n'entrerai pas dans l'explication de tous les symptômes particuliers; ce détail prolongeroit trop ce petit ouvrage, & n'intéresseroit que les medecins auxquels il est inutile: l'on peut voir ce qu'en dit M. de GORTER (u). M. Clifton WINTRINGHAM a très bien détaillé les dangers de cette évacuation relativement aux gouteux, & son explication mérite d'être lue (x). Feu M. GUNZIUS, enlevé à la medecine à la fleur de son age, a donné une

D 3 ex-

(u) *De perspirat.* ch. 17. §. 8-12. 2^e apb.

(x) *The Works of the late Clifton WINT-
RINGHAM* T. 2. p. 85. &c.

explication (x) mécanique très ingénieuse des inconveniens de ces excès relativement à la respiration ; il parle dans cet endroit d'un homme qui s'étoit attiré par là une toux continuelle ; symptôme que j'ai vu chez un jeune homme , qui mourut victime de l'onanisme. Il étoit venu a Montpellier pour faire ses études ; ses excès dans cette infamie le jetterent dans l'étiisie , & je me rapelle que sa toux étoit si forte & si continuelle , que tous ses voisins en étoient incommodés. On le saigna fréquemment , dans la vuë sans doute d'abreger ses souffrances. Une consulte lui ordonna d'aller prendre les bouillons de tortuë chez lui , il étoit , si je ne me trompe , Dauphinois , & lui promit une guerison complete ; il mourut deux heures après. Quelle consulte & quels consultans ?

Ce qu'on comprend le moins aisément , ou plutôt ce qu'on ne comprend point du tout , c'est cet affoiblissement prodigieux des facultés de l'ame. La solution de ce probleme tient à la question , insoluble pour nous , de l'influence des deux substances l'une sur

sur l'autre, & nous sommes réduits à l'observation des phénomènes. Nous ignorons & la nature de l'esprit & celle du corps ; mais nous savons , que ces deux parties de l'homme sont si intimement unies , que tous les changemens, que l'une éprouve sont ressentis par l'autre : une circulation un peu plus ou moins vite, un sang un peu plus ou moins épais , quelques onces d'alimens de plus ou de moins , la même quantité d'un aliment plutôt que d'un autre, une tasse de café au lieu d'un peu de vin, un sommeil plus ou moins long ou tranquille, une selle un peu plus ou moins abondante , une transpiration trop forte ou trop foible , changent du tout au tout notre façon de voir & de juger les objets : d'une heure à l'autre, les revolutions de la machine nous font sentir & penser très différemment, & nous font, à leur gré, de nouveaux principes des vices & des vertus ; tant sont vrais les vers du premier satyrique moderne :

Tout, suivant l'intellect, change
d'ordre & de rang :

Ainsi c'est la nature & l'humeur des
personnes ,

Et non la qualité, qui rend les choses bonnes.

C'est un mal bien étrange au cerveau des humains. (2).

Tant est exact le tableau que L U-
C R E C E a tracé de cette union intime.

— *Gigni pariter cum corpore , & una
Crescere sentimus , pariterque senef-
cere mentem ,*

*Nam velut infirmo pueri , teneroque
vagantur*

*Corpore ; sic animi sequitur sententia
tenuis.*

*Inde ubi robustis adolevit viribus ætas :
Consilium quoque majus , & auctior
est animi vis :*

*Post ubi jam validis quassatu'st vi-
ribus ævi*

*Corpus ; & obtusis ceciderunt viribus
artus :*

*Claudicat ingenium , delirat lingua-
que , mensque ,*

*Omnia deficiunt , atque uno tempore
defunt.*

*Quin etiam morbis in corporis avius
errat*

Sæpe

Sape animus , dementit enim , delirante fatur (a)

L'observation nous apprend également , que , de toutes les maladies , il n'y en a point qui affectent l'ame plus promptement , que celles du genre nerveux : les épileptiques , qui , au bout de quelques années , tombent presque ordinairement dans l'imbécillité , en fournissent une triste preuve , qui , en même tems , nous apprend , qu'il n'est point étonnant , si des actes , qui , comme on l'a dit plus haut , sont toujours légèrement épileptiques , produisent cet affoiblissement du cerveau , & par là même des facultés.

L'affoiblissement du cerveau & du genre nerveux est suivi de celui des sens ; & cela est naturel. S A N C T O R I U S , H O F M A N N , & quelques autres , ont cherché à expliquer pourquoi la vue souffroit plus particulièrement ; mais leurs raisons qui sont vraies , ne me paroissent pas suffisantes. Les principales , & celles qui sont particulières à cet organe , sont la multitude des parties , qui composent l'œil ,

D 5 &

(a) . *De natura rerum* L. 4. v. 446.

& qui, étant toutes susceptibles de différens vices, le rendent infiniment plus sujet à des dérangemens, que les autres. Les nerfs, en second lieu, servent ici à plusieurs usages & sont en très grand nombre. Enfin cet afflux d'humeurs sur cette partie pendant le tems de l'acte, afflux dont la scintillation, qu'on apperçoit alors dans les yeux des animaux, forme une preuve sensible, produit dans les vaisseaux d'abord une foiblesse, & ensuite des engorgemens, dont la perte de la vue est une suite nécessaire.

Il est aisé actuellement de répondre à la question proposée plus haut ; pourquoi les eunuques, qui n'ont point de semence, ne sont-ils pas exposés aux maladies, que nous venons de décrire ?

Il y en a deux raisons très suffisantes. La première ; c'est que s'ils ne retirent pas les avantages, que produit cette liqueur, quand elle a été préparée & repompée, d'un autre côté ils ne perdent point cette partie précieuse du sang destinée à devenir semence. Ils n'éprouvent pas ces changemens, qui sont dus à la semence préparée, & que j'ai indiqué plus haut ; mais ils ne doivent pas non plus être exposés aux
maux

maux qui viennent de la privation de cette humeur non préparée. L'on pourroit, si l'on veut me permettre d'employer les termes des métaphysiciens, distinguer la semence en *semence à faire*, *semen in potentia*; c'est cette partie précieuse des humeurs, que les testicules separent; & *semence faite*, *semen in actu*. Si la premiere ne se separe pas, la machine manque des secours qu'elle retire de la semence préparée, & n'éprouve point les changemens qui en dépendent, mais elle ne s'appauvrit pas; elle n'acquiert pas; mais elle ne perd pas; on reste dans l'état d'enfance. Quand la semence se separe & s'évacue, c'est alors une privation, un appauvrissement réel. La seconde raison, c'est que les eunuques n'éprouvent point ce spasme, auquel j'ai attribué une grande partie des maux qui suivent ces excès.

Les accidens qu'éprouvent les femmes s'expliquent tout comme ceux des hommes. L'humeur qu'elles perdent étant moins précieuse, moins travaillée, que le sperme de l'homme, sa perte ne les affoiblit peut-être pas aussi promptement: mais quand elles vont jusqu'à l'excès, le genre nerveux étant

plus foible chez elles ; & naturellement plus disposé au spasme , les accidens sont plus violens. Des excès subits les jettent dans des accidens analogues à celui du jeune homme, dont j'ai parlé plus haut, p. 43. & j'ai été le témoin d'un triste spectacle en ce genre. En 1746, une fille âgée de vingt trois ans, défia six dragons Espagnols , & foutint leurs assauts pendant toute une nuit , dans une maison aux portes de Montpellier. Le matin on l'apporta en ville mourante : elle expira le soir baignée dans son sang , qui ruisseloit de la matrice. Il eût été intéressant de s'assurer , si cette hémorrhagie étoit la suite de quelque blessure , ou si elle ne dépendoit , que de la dilatation des vaisseaux , produite par l'action augmentée de la matrice.

S E C T I O N VIII.

Causes de danger , particulieres à la masturbation.

L'On a vû plus haut , que la masturbation étoit plus pernicieuse , que les excès avec les femmes. Ceux qui

qui font intervenir partout une Providence particulière, établiront que la raison en est une volonté spéciale de Dieu, pour punir ce crime. Persuadé que les corps ont été adstreints, dès leur création, à des loix, qui en régissent nécessairement tous les mouvemens, & dont la Divinité ne change l'œconomie, que dans un petit nombre de cas réservés, je ne voudrois avoir recours aux causes miraculeuses, que quand on trouve une opposition évidente avec les causes physiques. Ce n'est point le cas ici: tout peut très bien s'expliquer, par les loix de la mécanique du corps, & par celles de son union avec l'ame. Cette habitude de recourir aux causes surnaturelles, a déjà été combattue par HIPPOCRATE, qui, en parlant d'une maladie, que les sçytes attribuoient à une punition particulière de Dieu, fait cette belle réflexion: *Il est vrai, que cette maladie vient de Dieu: mais elle en vient comme toutes les autres: elles n'en viennent pas plus les unes que les autres; parceque toutes sont une suite des loix de la nature, qui regit tout (a).*

S A N C.

(b) De acre, locis & aquis. FORSIUS
p. 293.

SANCTORIUS, dans ses observations, nous fournit une première cause de ce danger particulier. *Un coït modéré est utile, dit-il, quand il est sollicité par la nature: quand il est sollicité par l'imagination, il affoiblit toutes les facultés de l'ame, & surtout la mémoire (b).* Il est aisé d'expliquer pourquoi. La nature, dans l'état de santé, n'inspire des desirs, que quand les vésicules féminales sont remplies d'une quantité de liqueur, qui a aquis un degré d'épaississement, qui en rend la resorbtion plus difficile; & cela dénote que son évacuation n'affoiblira pas le corps sensiblement. Mais telle est l'organisation des parties génitales, que leur action, & les desirs qui la suivent, sont mis en jeu, non seulement par la présence d'une humeur féminale surabondante, mais que l'imagination a aussi beaucoup d'influence sur ces parties; elle peut en s'occupant des desirs, les mettre dans cet état qui les produit; & le desir conduit à l'acte, qui est d'autant plus pernicieux, qu'il étoit moins nécessaire. Il en est de l'organe de ce besoin, comme de ceux
de

de tous les autres, qui ne sont mis en jeu à propos, que quand ils le sont par la nature. La faim & la soif indiquent le besoin de prendre des alimens & de la boisson : si l'on en prend plus que ces sensations n'en exigent, le surplus nuit au corps & l'affoiblit. Le besoin d'aller sur selle & d'uriner, sont également marqués par de certaines conditions physiques ; mais la mauvaise habitude peut si fort pervertir la constitution des organes, que la nécessité de ces évacuations cesse d'être dépendante de la quantité des matieres à évacuer. L'on s'assujettit à des besoins sans besoins ; & tel est le cas des masturbateurs. C'est l'imagination, l'habitude, & non pas la nature, qui les sollicitent. Ils soustraient à la nature ce qui lui est nécessaire, & ce dont, par là-même, elle se gardoit bien de se defaire. Enfin, en consequence de cette loi de l'œconomie animale, que les humeurs se portent là où il y a irritation, il se fait, au bout d'un certain tems, un afflux continuel d'humeur sur ces parties : il arrive ce qu'HIPPOCRATE avoit déjà observé, quand un homme exerce le coit : les veines se-

minales se dilatent & attirent la semence (d).

Une seconde cause, c'est l'empire que cette manœuvre odieuse prend sur les sens, & qui est bien peint dans l'*Onania Anglois*. Cette impudicité, dit-il, n'a pas plutôt subjugué le cœur, qu'elle poursuit le criminel par tout; elle s'en saisit, & l'occupe en tout tems & en tout lieu: au milieu des occupations les plus sérieuses, des actes de Religion même, il est en proie aux desirs & aux idées lascives qui ne l'abandonnent jamais (e). Rien n'affoiblit autant, que cette tension continuelle de l'esprit, toujours occupé du même objet. Le masturbateur, continuellement livré à ses méditations ordurieres, éprouve à cet égard, les mêmes maux, que l'homme de lettre, qui fixe les siennes sur une seule question; & il est rare que cet excès ne nuise pas. Cette partie du cerveau, qui se trouve alors en action, fait un effort, qu'on pourroit com-

(d) *De natur. pueri* text. 22. FOES. p. 242.

(e) Pag. 7. L'on trouve un très beau morceau sur la force & les dangers des habitudes voluptueuses dans le nouveau Traité de M. P U I A T T I, Professeur à Padouë, & célèbre dès long-tems par d'excellens ouvrages. *De victu febricitantium* p. 60.

comparer à celui d'un muscle long-tems & fortement tendu : il en résulte , ou une telle mobilité , qu'on ne peut plus arrêter le jeu de cette partie , ni par là même détourner l'ame de cette idée ; c'est bien le cas des masturbateurs ; ou une incapacité d'action. Epuisés enfin par une fatigue continuelle , ces malades tombent dans toutes les maladies du cerveau ; mélancholie , catalepsie , épilepsie , imbecillité , perte des sens , foiblesse du genre nerveux , & une foule de maux semblables(f). Cette cause fait un tort infini à plusieurs jeunes gens , en ce que , lors même que leurs facultés ne sont pas encore éteintes , l'usage en est perverti. Quelle que soit la vocation à laquelle ils se vouent , on ne réussit à rien , sans un degré d'attention , dont cette habitude pernicieuse les rend incapables. Parmi ceux même qui ne se vouent à rien , cette classe n'est que trop nombreuse , il en est qui n'y sont pas propres : un air de distraction , d'embarras , d'étourdissement , n'en fait que des oisifs déplaisans. Je pourrois en citer , que cette incapacité de se fixer ,

join-

(f) Voyez GAUBII *Institutiones pathologicae* §. 529.

jointe à la diminution des facultés , a mis hors d'état d'être jamais rien dans la Société. Triste état , qui met l'homme au-deffous de la brute , & qui le rend , à juste titre , l'objet du mépris , plus encore que de la pitié de ses semblables.

De ces deux premieres causes , il en résulte nécessairement une troisieme , c'est la fréquence même des actes : l'ame & le corps concourent , dès qu'une fois l'habitude a pris un peu de force , pour solliciter à ce crime. L'ame, obsédée par les pensées immondes , excite les mouvemens lascifs ; & si elle est distraite quelques momens par d'autres idées , les humeurs acres , qui irritent les organes de la génération , la rappellent bientôt au borbier. Que ces vérités d'observations seroient propres à arrêter les jeunes gens , s'ils pouvoient prévoir , qu'ici un premier faux pas entraîne un autre ; qu'ils sont presque maîtrisés par la tentation ; qu'à mesure que les motifs de séduction augmentent , la raison , qui devoit les contenir , s'affoiblira ; & qu'enfin , ils se trouveront en peu de tems , plongés dans une mer de misere , sans avoir peut-être un
bout

bout de planche pour les aider à s'en tirer. Si quelquefois les infirmités commençantes leur donnent de forts avis, si le danger les effraye pour quelques momens, la fureur les replonge. L'on peut bien dire

*Virtutem videant, intabescantque re-
lieta.* P E R S.

cependant le danger est proche, & le tems opportun de l'amendement est court

. cinis & manes & fabula-
fies :

*Nive memor lethi : fugit hora : hoc quod
loquor inde est.* P E R S.

Pendant que j'étudiois en Philosophie à Geneve, tems dont le souvenir me fera cher le reste de mes jours, un de mes condisciples étoit venu à cet état horrible, qu'il n'étoit pas le maitre de s'abstenir de ces abominations, même pendant le tems des leçons : il n'attendit pas long tems son châtiment, & il périt misérablement de consommation, au bout de deux ans. L'ingénieux Auteur, qui a fourni l'extrait de l'édition latine de cet Ouvrage, dans l'excellent Journal latin qui paroît à Berne depuis un an, raconte, à propos de cette obser-
vation

vation, que tout un College trompoit quelquefois par cette manœuvre, l'ennui, & cherchoit à éviter le sommeil, que leur inspiroit les leçons d'une métaphysique Scholastique, qu'un très-vieux Professeur leur faisoit en dormant: (g) : mais cette historiette me paroît moins prouver ce que j'avance, que l'horrible dissolution dans laquelle les jeunes gens peuvent tomber.

La santé d'un jeune Prince se perdoit journellement, sans qu'on pût en découvrir la cause. Son Chirurgien la soupçonna, l'épia & le surprit en flagrant delit. Il avoua qu'un de ses valets de chambre l'avoit instruit, & qu'il étoit retombé souvent. L'habitude étoit si forte, que les considérations les plus pressantes, présentées avec force, ne purent pas la déraciner. Le mal alloit en empirant ; ses forces se perdoient journellement, & on ne pût le sauver, qu'en le faisant garder à vue jour & nuit, pendant plus de huit mois.

Un malade me peignoit vivement les difficultés de la victoire, dans une de ses lettres. “ Il faut bien des efforts, ce
sont ses termes, pour vaincre l'habitu-
tude

(g) *Excerptum totius Italicae & Helveticae Litteraturæ pro ann. 1759. Tom. I. p. 93.*

tude , qui nous est rappelée à chaque instant. Je vous l'avoué en rougissant , la vue d'un objet féminin , quel qu'il soit , fait naître chez moi des desirs. Je n'ai pas même besoin de ce secours ; ma sale ame n'est que trop portée à me représenter sans cesse des objets de concupiscence. Cette passion ne s'allume plus chez moi , il est vrai , que je ne rappelle en même tems tous vos avis : je combats ; mais ce combat même m'épuise. Si vous pouviez trouver le moyen de détourner mes pensées de cet objet , je crois que ma guérison seroit bien proche."

L'on a déjà vû , dans l'extrait de l'Onania , que la réiteration fréquente avoit produit la fureur uterine chez une femme. L'habitude de n'être occupé que d'une idée , rend incapable d'en avoir d'autres ; elle prend l'empire , & regne despotiquement. Des organes sans cesse irrités , contractent une disposition morbifique , qui devient un éguillon toujours présent , indépendant de toute cause externe. Il y a des maladies , des parties urinaires , qui donnent une envie continuelle d'uriner ; l'irritation réitérée des organes de la génération , y pro-

produit une maladie analogue. Il n'est point étonnant si le concours de ces deux causes , morale & physique , réunies , jette dans cette horrible maladie. Que cette idée est propre à effrayer salutairement , les personnes chez lesquelles il y a encore quelques vestiges de raison & de pudeur.

Une quatrieme cause de l'épuisement des masturbateurs , c'est qu'indépendamment même des émissions de semence , la fréquence des érections quoiqu'imparfaites , dont ils se plaignent , les épuise considérablement. Toute partie , qui est dans un état de tension , produit une dépense de forces , & ils n'en ont point à perdre : les esprits s'y portent en plus grande abondance ; ils se dissipent , ce qui affoiblit ; ils manquent aux autres fonctions , qui , par là même , se font imparfaitement : le concours de ces deux causes a les suites les plus dangereuses. Un autre accident , auquel cette quatrieme cause rend les masturbateurs plus sujets , c'est à une espece de paralysie des organes de la génération , d'où naissent l'impuissance , par le défaut d'érection , & la gonorrhée simple ; parce que les parties relâchées ,

chées, laissent échaper la véritable semence à mesure qu'elle arrive, & suinter continuellement l'humeur que séparent les prostates; & qu'enfin, toute la membrane intérieure de l'urethre acquiert une disposition cathareuse, qui la dispose à fournir un écoulement de même nature, que celle des pertes blanches des femmes : Disposition, pour le dire en passant, moins rare qu'on ne pense; qui n'est point bornée à la membrane, qui revêt les narines, la gorge, le poulmon; mais qui attaque souvent tous les viscères creux; qu'on méconnoit, parce qu'on ne la soupçonne pas; & qu'on traite mal, parce qu'on la méconnoit. Il seroit aisé de trouver dans les Observateurs, des exemples de cette maladie, traitée pour une autre.

Un habile Chirurgien me parloit un jour d'un homme, qui, livré, par une espece de goût singulier, aux Venus du plus bas étage, & ne les connoissant guere que dans les coins des rues, & debout, tomba dans l'épuisement, accompagné de maux de reins les plus cruels, & d'une atrophie ou dessèchement des cuisses & des jambes, jointe à une paralysie de ces parties, qui pa-

reiss-

roissoit être une suite de l'attitude dans laquelle il s'étoit livré à ses sales voluptés. Il mourut après avoir gardé six mois le lit, dans un état également propre à inspirer la pitié & l'effroi. Cette observation ne fournit elle pas une cinquieme cause de dangers, ordinairement, particuliers à la masturbation ? Quand on perd ses forces par deux moyens à la fois, l'affoiblissement augmente bien considérablement. Une personne, qui est debout, ou assise, a besoin, pour se maintenir dans ces situations, surtout dans la premiere, de faire agir un grand nombre de muscles ; & cette action dissipe les esprits animaux. Les personnes foibles, qui ne peuvent pas se tenir un instant debout, sans éprouver une foiblesse, les malades qui ne peuvent pas être assis, sans éprouver le même accident, le prouvent bien évidemment. Pour être couché ou étendu, il ne faut point cet emploi de forces. L'on sent, par là-même, que le même acte, dans les unes ou les autres de ces attitudes, produira bien plus d'affoiblissement dans les premiers, que dans le dernier cas ; & S A N C T O R I U S avoit déjà indiqué le danger de cette attitude.

itude : *usus coitus stando , ledit , nam musculos & eorum utilem perspirationem diminuit.*

D'autres observations , bien constatées , fournissent une sixieme cause , qui paroitra peut-être minime ; mais que des Physiciens éclairés ne croiront pas volontiers nulle. Tous les corps vivans transpirent ; il s'exhale à chaque instant , par la moitié peut être des pores de nôtre peau , une humeur extrêmement tenue , & qui est beaucoup plus considerable , que toutes nos autres évacuations. Dans le même tems , une autre espece de pores admet une partie des fluides qui nous environnent , & les porte dans nos vaisseaux. Ce sont *des torrens invisibles* , pour me servir de l'heureuse expression de M. SENAC , qui sortent de nôtre corps , & qui y entrent (*b*). Il est démontré , que , dans quel-

(*b*) L'on peut voir la démonstration de cette vérité dans l'endroit que je cite , *L. 3. Ch. 3. §. 7.* du Traité du cœur ; Ouvrage qui n'auroit rien laissé à desirer , si son illustre Auteur , en annonçant une seconde édition , ne nous avoit pas appris , qu'il pouvoit le rendre encore plus parfait. Un grand Homme peut se surpasser lui-même , & voir un point de perfection , que les autres n'imaginent même pas.

quelques cas , cette inspiration est énorme. Les personnes fortes expirent plus ; les foibles , qui n'ont presque point d'atmosphère propre , inspirent d'avantage ; & cette partie expirée , ou cette transpiration des personnes bien portantes , contient quelque chose de nourricier & de fortifiant , qui , inspiré par une autre , contribue à lui donner de la vigueur. Ce sont ces observations , qui expliquent comment la jeune fille , qui couchoit avec David , lui donnoit des forces ; comment cette même tentative a réussi à d'autres vieillards , à qui on l'a conseillée ; pourquoi cela affoiblit la jeune personne , qui perd , sans rien recevoir ; ou plutôt , qui reçoit des exhalaisons foibles , corrompues , putrides , qui lui nuisent. L'on transpire plus dans le tems du coït , que dans un autre , parce que la force de la circulation est augmentée. Cette transpiration est , peut-être , plus active , plus spiritueuse , que dans tout autre tems ; c'est une perte réelle , que l'on fait , & qui a lieu de quelque façon , que se fasse l'émission du sperme , puis qu'elle dépend de l'agitation , qui l'accompagne. Dans le coït , elle est reciproque , & , alors , l'un inspire

inspire, ce que l'autre expire. Cet échange est mis hors de doute par des observations sûres. J'ai vu, il n'y a pas longtemps, un homme, qui n'avoit aucune gonorrhée, ni aucun symptôme verolique cutané, donner la maladie vénérienne à une femme, qui, dans le même instant, lui rendoit la gale en échange. L'un, dans ce cas, compense les pertes de l'autre. Dans celui de la masturbation, le masturbateur perd, & ne recouvre rien.

En observant l'effet des passions, on découvre une septième différence entre ceux qui se livrent aux femmes, & les masturbateurs; différence qui est toute au desavantage de ces derniers. La joye qui tient à l'ame, & qu'il faut bien distinguer de cette volupté purement corporelle, que l'homme partage avec l'animal, & dont elle differe du tout au tout; cette joye, dis je, aide les digestions, anime la circulation, favorise toutes les fonctions, retablit les forces, les soutient. Si elle se trouve réunie avec les plaisirs de l'amour, elle contribue à reparer ce qu'ils peuvent ôter de force; & l'observation le prouve. S A N C T O R I U S l'a remarqué. *Après un coït ex-*

cessif, dit-il, avec une femme qu'on aime, & qu'on desiroit, l'on n'éprouve pas la lassitude qui devoit être la suite de cet excès ; parce que la joye, que l'ame éprouve, augmente la force du cœur, favorise les fonctions, & repare ce qu'on a perdu. C'est sur ce principe, que V E N E T T E, dans l'ouvrage duquel on trouve un bon chapitre sur le danger des plaisirs de l'amour poussés à l'excès, établit, que l'union avec une belle femme épuise moins, qu'avec une laide. La beauté a des charmes, qui dilatent notre cœur, & qui en multiplient les esprits. Il faut croire, avec St. Chrisostome, que s'excitant contre les loix de la nature, le crime est beaucoup plus grand de ce côté là que de l'autre. Et peut-on douter, que la nature n'ait attaché plus de joye aux plaisirs procurés par les moyens qui sont dans ses voyes, qu'à ceux qui y repugnent.

Une huitieme & derniere cause, qui augmente les dangers de la masturbation, c'est l'horreur des regrets dont elle doit être suivie, quand les maux ont deffillé les yeux sur le crime & sur ses dangers.

Miseri quorum gaudia crimen habent.

Foin des plaisirs, que le remors doit suivre :

&

& s'il en est, qui soyent dans ce cas, c'est ceux des masturbateurs. Quand le voile est tombé, le tableau de leur conduite se présente sous les faces les plus hideuses : Ils se trouvent coupables d'un crime, dont la justice divine ne voulut pas surseoir la punition, & qu'elle punit sur le champ de mort ; d'un crime réputé très grand crime, par les payens même.

Hoc nihil esse putas, scelus est, mihi crede, sed ingens

Quantum vix animo concipis ipse tuo.

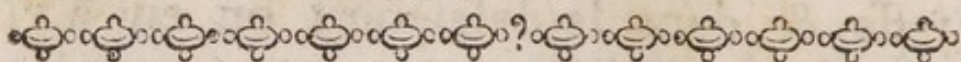
M A R T.

La honte, qui les suit, augmente infiniment leur misere. Tel est le degré de débordement dans quelques endroits, que les débauches, avec les femmes, n'y sont presque regardées que comme un usage ; les plus coupables, sur cet article, n'en font pas mystere, & ne se doutent pas même qu'ils puissent en être plus méprisés. Quel est le masturbateur, qui ose avouer son infamie ? Et cette nécessité, de s'envelopper des ombres du mystere, ne doit-elle pas être, à ses

propres yeux, une preuve du crime de ces actes? Combien n'en est-il pas, qui ont péri, pour n'avoir jamais osé reveler la cause de leurs maux? On lit, dans plusieurs lettres de l'Onania, *j'aimerois mieux mourir, que de paroître devant vous après un tel aveu.* L'on est en effet, & l'on doit être infiniment plus porté à excuser celui, qui, seduit par ce penchant, que la nature a gravé dans tous les cœurs, & dont elle se sert pour conserver l'espece, n'a de tort, que celui de ne pas s'arrêter au point limité par la loi, ou par la santé. C'est un homme emporté par la passion, qui s'oublie. L'on est bien plus porté à le justifier, que celui, qui peche en violant toutes les loix, en traversant tous les sentimens, toutes les vuës de la nature. Sentant combien il devroit être en horreur à la Société, s'il en étoit connu, cette idée doit le boureler sans cesse. *Il me semble, me marquoit un de ces criminels, dans la même lettre dont j'ai cité un fragment plus haut, que chacun lit, sur mon visage, l'infame cause de mon mal; & cette idée me rend la compagnie insoutenable.* Ils tombent dans la tristesse

tesse & dans le defespoir ; on en a vû des exemples dans la quatrième section de cet ouvrage ; & ils éprouvent tous les maux qu'entraîne une tristesse soutenue ; sans avoir , ce qui est affreux pour un criminel , aucun prétexte de justification , aucun motif de consolation. Et quels sont ces effets de la tristesse ? Le relachement des fibres , le ralentissement de la circulation , l'imperfection des digestions , le manque de nutrition , les obstructions occasionnées par ces resserremens qui paroissent être l'effet le plus particulier de la tristesse ; ces épanchemens d'humeur , qui sont une suite des resserremens ; *les couloirs du foye se ferment* , dit M. de SENAC , & *la bile se répand par tout le corps* ; les spasmes , les convulsions , les paralysies , les douleurs , l'augmentation de l'angoisse à l'infini ; tous les accidens qui peuvent être une suite de ceux ci.

Il est inutile de m'étendre d'avantage sur les dangers particuliers à la masturbation ; ils ne sont que trop réels & trop démontrés : je passe à la dernière partie de cet ouvrage , les moyens de guérison.



ARTICLE III.

La Curation.

SECTION IX.

Moyens de guérison proposés par les autres Medecins.

IL y a quelques maladies , dans lesquelles on est presque sûr du succès des remedes. Celles qui sont les suites des épuisemens vénériens , & , à plus forte raison , de la masturbation , n'entrent pas dans cette classe ; & le prognostic , qu'on peut en faire , quand elles sont parvenues à un certain degré , n'a rien que d'effrayant. HIPPOCRATE a annoncé la mort. *C'est une miserable maladie* , dit M. BOERHAAVE : *je l'ai vue souvent ; je n'ai jamais pu la guerir* (bb). M. van SWIETEN traita , sans succès , pendant trois ans , le malade dont il parle. J'ai vu mourir miserablement de cette maladie. Il y a d'autres malades que je

(bb) *Leçons sur ses Instituts* §. 776.

je n'ai pas même pu soulager ; cependant ces exemples ne doivent pas décourager ; l'on en a de plus heureux. Il s'en trouve dans la collection de l'Onania , dans les observations des Medecins ; ma propre pratique m'en a fourni quelques uns. Dans le même endroit où H I P P O C R A T E donne la description de la maladie , telle que je l'ai rapportée plus haut , il indique la curation. “ Quand le malade se trouve dans
„ cet état , dit-il , faites-lui des fomen-
„ tations par tout le corps , ensuite
„ donnez lui un remede qui le fasse
„ vomir ; après cela un autre qui
„ purge la tête , ensuite un qui purge par
„ en bas. Il faut entreprendre cette cure
„ surtout au printems. Après les purga-
„ tifs l'on donne le petit lait ou le lait
„ d'anesse ; après cela le lait de vache
„ pendant quarante jours. Pendant qu'il
„ boira le lait , il ne mangera point de
„ viandes , & on lui donnera le soir une
„ bouillie de froment. Après avoir fini
„ l'usage du lait , on le nourrira des
„ viandes les plus tendres , en commen-
„ çant par une petite quantité , & on le
„ reengraissera par ce moyen. Il évitera
„ pendant un an toute débauche , tout

„ exercice vénérien , tout autre exer-
 „ cice immodéré ; il se bornera à des
 „ promenades dans lesquelles il évitera
 „ le froid & le soleil.” L'on voit qu'HIP-
 POCRATE commence la cure par un
 vomitif & par une purgation : son auto-
 rité pourroit faire loi , & cette loi dans
 le plus grand nombre des cas seroit nui-
 sible ; il est aisé de se tirer de cet embar-
 ras , en remarquant , qu'il n'ordonne
 la purgation que dans la vue de détour-
 ner la fluxion qu'il supposoit se jeter de
 la tête sur l'épine du dos ; & que , dans
 un autre endroit , il met ceux qui sont
 malades après des excès vénériens , dans
 le catalogue des personnes auxquelles
 il ne faut donner aucun purgatif , *parce-*
que non seulement ils ne peuvent leur faire
aucun bien , mais qu'au contraire ils peu-
vent leur faire du mal (i). Ainsi c'est
 cette dernière règle qui doit être re-
 gardée comme générale ; la première
 forme une exception , & une exception
 même qui paroît fondée sur une théo-
 rie dont l'erreur est reconnue aujour-
 d'hui , & qui ne doit par là même avoir
 aucune force.

M.

(i) *De ratione victus in morbis acutis.*
 F O E S . p. 405. 406.

M. BOERHAAVE paroît avoir voulu indiquer les difficultés de la guérison plutôt que les moyens de l'obtenir. " Il
 „ y a peu d'esperance de guérison ; le
 „ lait passe trop facilement ; l'exercice à
 „ cheval ne fait aucun bien à ces fortes
 „ de malades , & ils se plaignent que ces
 „ remedes les affoiblissent ; effectivement
 „ l'exercice rend dans l'erreur de leurs
 „ songes l'écoulement de la semence plus
 „ abondant , & leur ôte en même tems
 „ leurs forces. Lorsque le jour reparoit ,
 „ ils ne quittent leurs lits que baignés
 „ de sueur , & affoiblis par le sommeil
 „ même ; ils ne peuvent supporter les
 „ aromatiques dont les effets sont aussi
 „ dangereux. La seule ressource dans ce
 „ cas sont les bons alimens , un exer-
 „ cice modéré du corps , les bains des
 „ pieds & les frictions faites avec pré-
 „ caution (k).

Parmi les consultes de ce grand homme , que M. de HALLER a ajouté à l'édition qu'il en a procuré , il y en a une pour un homme qui s'étoit rendu tout à fait inepte aux plaisirs de l'amour.

„ Un homme de trente ans s'est si fort

E 6

„ affoi-

(k) *Instit. de Med.* T. 7. p. 215.

„ affoibli les organes de la génération ,
„ que le sperme s'écoule toutes les fois
„ qu'il a quelque commencement d'é-
„ rection , car elle n'est jamais complet-
„ te ; & la semence n'est point lancée
„ avec force , mais elle s'écoule goutte
„ à goutte , ce qui le rend impuissant ;
„ il a la mémoire , l'estomac , les reins ,
„ les jambes , totalement affoiblis.

M. BOERHAAVE répondit. “ Ces
„ maladies sont toujours extrêmement
„ difficiles à guérir ; elles ne se déclarent
„ presque jamais que lorsque le corps
„ affoibli , fait que les remèdes restent
„ sans effet. On peut essayer ce que pro-
„ duiront les suivans , 1°. un regime sec
„ & léger composé d'oiseaux , de viande
„ de bœuf , de mouton , de veau , de
„ chevreau , rotie plutôt que bouillie ;
„ d'une petite quantité de biere excellen-
„ te ; de peu de vin mais d'un vin très
„ fortifiant. 2°. Beaucoup d'exercice ,
„ augmenté peu à peu jusques à com-
„ mencement de lassitude , & toujours
„ à jeun. 3°. Des frictions , avec une
„ flanelle parfumée de la fumée d'encens ,
„ sur les reins , le bas ventre , le pubis ,
„ les aines , le scrotum , faites regulie-
„ ment le soir & le matin. 4°. Il faut
„ pren-

„ prendre de deux en deux heures pen-
 „ dant le jour une demi drachme de l'o-
 „ piate suivant.

„ R. Catech. dr. IV. opopanax. dr. V.
 „ cort. peruv. dr. VI. conf. rosar. rubr.
 „ unc. I. oliban. dr. II. succ. acac.
 „ unc. β. sirup. Kerm. q. S. f. l. α.
 „ cond.

„ & l'on boira par dessus demi once du
 „ vin medicinal.

„ R. Rad cariophill. mont. Pæn.
 „ mar. aa unc. I. cort. rad. cappar. ta-
 „ marisc. aa unc. I β. lign. agalloch. veri
 „ unc. I. vin. gall. alb. libr. VI. f. l.
 „ α. vin. med.

J'espere, ajoutoit M. B O E R H A A V E,
 que le malade fera guéri après en avoir
 fait usage deux mois. Mais il ne voulut
 point s'en servir, & il mourut au bout
 de quelques semaines d'une dissenterie
 maligne. Quel eut été l'effet du remede ?
 C'est ce qu'on ne peut pas deviner. M.
 Z I M M E R M A N m'a écrit, qu'il en
 avoit fait faire usage à un malade, pen-
 dant deux mois, sans aucun succès.

M. H O F F M A N indique les précau-
 tions qu'il faut prendre & les moyens
 qu'il faut employer. “ Il faut éviter
 „ tous les remedes qui ne conviennent

„ pas

„ pas aux personnes foibles , & qui
„ peuvent affoiblir un corps déjà éner-
„ vé , tels sont tous les astringens ; ceux
„ qui sont trop rafraichissans , les sa-
„ turnins, les nitreux, les acides , & sur-
„ tout les narcotiques ; ils nuisent tous
„ dans les cas de cette espece ; & mal-
„ heureusement , on ne laisse pas que
„ d'en faire souvent usage.

„ Le but qu'on doit se proposer , c'est
„ de retablir les forces , & de rendre aux
„ fibres le ton qu'elles ont perdu. Les
„ remedes chauds , volatiles , aroma-
„ tiques , ceux qui ont une odeur forte
„ & agréable , ne conviennent pas ici ;
„ il ne faut que des alimens doux , &
„ propres à reparer cette substance nu-
„ tritive gelatineuse , que les évacua-
„ tions immodérées ont détruit : tels
„ sont les bouillons forts de bœuf , de
„ veau , de chapon , avec un peu de
„ vin , de suc de citron , de sel , de noix
„ muscade & de gloux de girofle. On
„ joint avec succès à cet usage , celui des
„ remedes qui favorisent la transpira-
„ tion , & qui raniment le ton languis-
„ sant des fibres.

Dans une autre consulte , pour un
masturbateur , il ordonnoit de prendre
tous

tous les matins une mesure de lait d'anneſſe , coupé avec un tiers d'eau de *Selter*.

Il feroit inutile de citer les préceptes ou les obſervations d'autres auteurs. Je me contenterai de rapporter un cas très utile , tel qu'il ſe trouve dans une theſe de M. W E S Z P R E M I , qui renferme quatorze obſervations toutes intereſſantes (1).

W. C O N Y B E A R E , âgé de trente ans , avoit depuis ſix ans la vue ſi obſcurcie , ſans aucun vice apparent dans l'œil , qu'il voyoit tous les objets comme à travers d'un nuage épais. Il avoit été ſucceſſi-

(1) C'eſt la ſeptieme obſervation. Cette theſe , bien digne d'être luë , ſe trouve , avec un très grand nombre d'autres petits ouvrages excellens , & introuvables par tout ailleurs , dans la belle collection de theſes pratiques , que M. H A L L E R , qui deſire l'avancement de la medecine avec autant de zele que de diſcernement , ſ'eſt donné la peine de publier , ſous ce titre , *Diſputationes ad morborum hiftoriam & curationem facientes*. Lauſann. 1758. Le nom de l'éditeur eſt le garant du mérite de l'ouvrage , qui va devenir une des baſes des bibliotheques de pratique. La piece que je cite eſt *Stephani W E S Z P R E M I obſervationes medicae*. Trajeſti 1756. Voyez. T. VI. p. 804.

cessivement dans les trois hopitaux les plus célèbres de Londres , *St. Thomas*, *St. Barthelemi*, & *St. Georges* ; enfin , il y a deux ans , qu'il se rendit dans le notre. Partout , après les autres remèdes , on avoit essayé si la salivation mercurielle pourroit le guerir de cette espece de goutte sereine. Les Medecins étoient lassés & le malade entierement découragé. L'interrogeant en particulier , & avec beaucoup de soin sur sa maladie , il me dit , que , de tems en tems , il se sentoît mal tout le long de l'épine du dos , surtout quand il se courboit pour prendre quelque chose ; que ses jambes étoient si foibles , qu'il pouvoit à peine être debout une minute sans s'appuyer , autrement les jambes lui trembloient , & il avoit un vertige & un éblouissement ; que sa mémoire étoit si fort affoiblie , que quelquefois il paroissoit stupide ; & je vis moi même qu'il étoit extrêmement décharné. Tout cela me fit soupçonner , que la goutte sereine pourroit bien n'être qu'un symptome d'une maladie plus facheuse , & que le malade étoit attaqué d'une véritable consommation dorsale.

Je le sollicitai vivement à m'avouer s'il ne s'étoit jamais souillé de l'abominable

nable crime d'Onan, qui détruit entièrement les parties balsamiques du fluide nerveux. Après bien des délais, il avoua, en rougissant. Je lui ordonnai de prendre le soir, deux pilules mercurielles, dont chacune contenoit six grains de mercure doux, & le lendemain une once de sel purgatif, & de réitérer quatre fois dans quinze jours. Au bout de ce terme, je le fis vivre, suivant l'ordonnance d'HIPPOCRATE dans un cas semblable, uniquement de laitage pendant quarante jours. Dans le même tems il se faisoit frotter deux ou trois fois par semaine, en se couchant. A la fin de cette cure il revint de la campagne en beaucoup meilleur état que quand il étoit parti. Je lui conseillai ensuite le bain froid pendant trois semaines; il le prenoit à jeun à huit heures du matin de deux jours l'un. Pendant deux mois il prit deux fois par jour l'électuaire minéral & le julep volatile, auxquels il joignoit les frictions & les bains de pied. Ces secours retablirent si bien sa santé, qu'il vouloit reprendre l'exercice de sa profession qui étoit la boulangerie; mais je lui conseillai de se vouer à quel-

quelqu'autre ; craignant que l'inspiration de la farine , qui s'élève en pétrissant , ne formât , dans un estomac & dans une poitrine encore foibles , une cole dont les effets auroient pu être dangereux,

M. STEHELIN soulagea la malade dont j'ai parlé , pag. 23. par des bains fortifiants , la teinture de Mars de Ludovic , & des bouillons aperitifs.

Les principaux remedes de *l'Onania* sont des secrets qu'il s'est reservé. L'on voit en général , & cette observation est importante , qu'il n'employoit aucun évacuant , & que les roborans seuls en étoient la base , sous le nom de teinture fortifiante , *the strengthening tincture* , & de poudre prolifique , *the prolific powder*. Ils agissent sans que leur action produise aucun effet sensible ; mais , ce sont les termes de l'auteur , ils *enrichissent* , ils *fortifient* , ils *nourrissent* les parties genitales de l'un & de l'autre sexe ; ils leur donnent une nouvelle force , ils favorisent la génération de la semence , ils relevent puissamment les forces d'une nature accablée (*m*) ; en un mot , comme tous les secrets , ils operent tout ce qu'on leur demande,

(*m*) *Onania* p. 177.

de. Il y a un troisieme remede inconnu , sous le nom de potion restaurante , qui agit aussi très efficacement ; & , en effet , si l'on doit ajouter foi à tous les témoignages qui déposent en faveur de ces remedes , ils ont sans doute beaucoup de vertu. Outre ces trois *arcanes* il donne quelques formules ; l'une est une potion composée d'ambre , d'aromates & de quelques autres remedes de la même classe ; une seconde est un liniment composé d'huiles essentielles , de baumes , de teintures acres : l'une & l'autre de ces compositions me paroissent trop stimulantes ; & comme elles n'ont pour elles aucune expérience , j'en omets la description ; il en indique deux autres qui paroissent plus convenables.

Decoction.

Rx. Flor siccat. lamii (n) mpl. VI. radic. cyper. ℥ galang. aa unc. II. rad. bistort. unc. I. rad. osmund. regal. unc. II. flor. ros. rubr. mpl. IV. Icthiocoll. unc. III.

Scissa

(n) Il ne designe point l'espece , ce ne peut être que le *lamium album* *rubra* *archangel* , ou le *lamium maculatum*.

Sciffa tuf. mixt. cum aquæ quart. VIII. ad quartæ part. evaporat. coquant. pour en prendre tous les jours un quart (o).

Injection.

R. Sacchari Saturni, vitriol. alb. alum. rup. a a dr. I. aq. chalib. fabror. pint. I ß per dies decem igne arenæ digerantur add. spir. vin. camph. cochl. III.

Avant que de passer à la Section suivante , je crois devoir avertir qu'on trouvera de très sages vues , applicables à la maladie dont je traite , dans un livre qui vient de paroître , *Precis de medecine pratique* , ouvrage de M. LIEUTAUD Medecin des enfans de France , qui , après s'être fait un nom distingué parmi les Anatomistes & les Physiologistes , s'étoit déjà assuré un des premiers rangs parmi les praticiens , par son beau traité des fièvres intermittentes & remittentes. Les Chapitres de son dernier ouvrage relatifs à la consommation dorsale , sont ceux qui ont pour titre *calor morbosus* , chaleur morbi-

(o) Le *quart* Anglois est la même mesure que la pinte de Paris.

morbifique ; maladie , pour le dire en passant , très fréquente , dont personne n'avoit parlé , que l'on traitoit souvent très mal , comme je m'en suis plaint ailleurs , & dont M. LIEUTAUD a développé le premier les symptômes , la nature & le traitement. *Vires exhaustæ* , l'épuisement ; & *anæmia* , qu'on peut traduire *le manque de sang* ; Chapitre très intéressant , qui est tout entier à l'Auteur.

M. LEWIS , dont je n'avois point pû me procurer l'ouvrage avant l'impression de la première édition du mien , est celui de tous qui s'est le plus étendu sur la cure. J'ai eu le plaisir de voir , que nous étions parfaitement dans les mêmes idées , & que nous employions les mêmes remèdes , sur tout le Kina & les bains froids ; conformité qui me paroît prouver en faveur de la méthode que nous avons suivie l'un & l'autre. Je ne rapporterai ici que les deux aphorismes qui renferment la substance de sa doctrine ; je me servirai de quelques passages de l'explication qu'il y ajoute , pour confirmer , dans la Section suivante , ma propre pratique.

„ La cure de cette maladie , dit cet
 „ ha-

„ *habile Medecin* , dépend de deux
„ articles , ce qu'il faut éviter & ce
„ qu'il faut faire ; & les remedes n'ont
„ aucune efficace si l'on n'apporte pas
„ une grande attention à tout ce qui
„ regarde les choses non-naturelles ,
„ ou toutes les branches du régime.
„ Un air sain est de la plus grande im-
„ portance. La diette doit être forti-
„ fiante sans échauffer. Le sommeil ne
„ doit pas être trop long , & il faut
„ dormir à des heures convenables.
„ L'on doit prendre un exercice mode-
„ ré , surtout à cheval. Si les évacua-
„ tions naturelles se font irréguliere-
„ ment, il faut les remettre dans l'ordre.
„ Le malade doit chercher à se distraire
„ par la compagnie ou par les plaisirs
„ innocens.

„ Tous les remedes doivent être tirés
„ de deux classes ; les balsamiques &
„ les fortifiants (e).

(e) *A Practical Essay*. 20. p. 25. & 34.

SECTION X.

Pratique de l'Auteur.

IL y a quelques maladies dans lesquelles il est difficile de démêler exactement la cause, & par là même de déterminer l'indication, & de régler le traitement; mais qui se guerissent avec assez de facilité, quand on est parvenu à ce point. Il n'en est pas de même dans la consommation dorsale. L'on sait quelle est la maladie, l'on en connoit la cause; c'est comme le dit M. LEWIS, *une espece particuliere de consommation, dont la cause prochaine est une foiblesse générale des nerfs*: l'indication est aisée à former; l'on ne peut pas être partagé par là même sur l'essentiel du traitement; mais souvent le meilleur traitement échoue; c'est une raison de plus pour en fixer les détails avec exactitude. Le relachement général des fibres, la foiblesse du genre nerveux, l'alteration des fluides sont les causes du mal. Il dépend de l'affoiblissement de toutes les parties; il faut leur

leur rendre leur force ; c'est l'unique indication. Elle a ses subdivisions tirées des différentes parties affoiblies ; mais comme les mêmes remèdes servent à les remplir toutes , il est inutile de les détailler ici ; elles l'ont été dans le cours de cet ouvrage.

Ceux qui ignorent parfaitement la médecine , & qui en parlent cependant plus que ceux qui la savent , croiront qu'il est fort aisé de remplir cette indication ; & qu'avec de bons alimens & des cordiaux , dont nos boutiques abondent , on fortifie bien aisément ; de tristes expériences ont au contraire appris aux plus grands Médecins que rien n'étoit plus difficile.

Il est bien aisé , dit M. de GORTER , de diminuer les forces ; l'on n'a presque aucun secours pour les réparer (p). On le comprendra aisément , si l'on réfléchit que les alimens & les remèdes ne font autre chose que les instrumens dont la nature se sert pour s'entretenir , réparer ses pertes , & remédier aux dérangemens qui surviennent dans le corps. Et qu'est-ce que la nature ? L'aggre-
gat

(p) *De perspir. insens. p. 504.*

gat des forces du corps distribuées harmoniquement. C'est la force vitale distribuée respectivement dans les différentes parties. Quand les forces sont épuisées, c'est donc la nature qui est en défaut ; c'est l'architecte ouvrier qui ne fonctionne plus ; donnez lui des matériaux tant que vous voudrez, il est hors d'état de les employer. Vous pouvez l'enterrer avec son bâtiment, sous la pierre, le bois & le mortier, sans qu'il se repare un seul pouce de muraille. Il en est de même des maladies qui dépendent de la destruction des forces ; les alimens ne reparent point, & les remèdes n'agissent point. J'ai vu des estomacs si affoiblis, que les alimens n'y recevoient pas plus de préparation, que dans un vaisseau de bois : quelques fois ils s'y arrangent suivant les loix de leurs gravités spécifiques ; & quand, enfin, une nouvelle dose irrite l'estomac par son poids, on les voit ressortir successivement par un léger effort, très séparés les uns des autres. D'autres fois, par un plus long séjour, ils s'y corrompent, & on les vomit tels qu'ils seroient, si on les eut laissé gâter dans un bassin d'argent ou

de porcelaine. Que doit-on espérer des alimens dans des cas de cette espece ? L'épuisement n'est pas aussi considerable dans tous : il en est dans lesquels les forces ne sont qu'affoiblies , sans être totalement détruites ; il reste alors quelques ressources dans les alimens , & même dans les remedes. Ce qui reste de la nature tire quelque parti des premiers ; & les derniers doivent être de ceux qu'on a remarqué propres à ranimer ce principe d'action vitale qui s'éteint : ce sont les secours étrangers , dont on aide l'architecte , pour qu'il puisse travailler à son ouvrage , en dépensant le moins possible de ses forces ; c'est , d'autres fois , le coup d'éperon qu'on donne à un cheval foible , pour qu'il fasse un effort dans un mauvais pas ; mais qu'il faut d'habileté & de prudence pour savoir , d'un coup d'œil , juger la profondeur du borbier , la force de l'animal , & les comparer ! Si l'ouvrage est au dessus de ses forces , ce coup d'éperon l'obligera , il est vrai , à un effort ; mais si cet effort ne peut pas le mettre au bon chemin , il ne fera que l'épuiser totalement.

La foiblesse produite par la masturbation

bation offre une difficulté dans le choix des remèdes fortifiants, qui ne se présente pas dans d'autres cas; c'est qu'il faut éviter, avec le plus grand soin, ceux qui, en irritant, pourroient reveiller l'éguillon de la chair. C'est une loi de la mécanique animée, si différente de l'inanimée & si peu soumise aux mêmes règles, que quand les mouvemens s'augmentent, l'augmentation est plus considérable dans les parties qui en sont le plus susceptibles: ce sont, chez les masturbateurs, les parties genitales; c'est dont dans ces parties, que l'effet des remèdes irritans se manifestera le plus sensiblement; & les suites dangereuses de cet effet ne peuvent rendre trop circonspects sur les moyens qu'on employe. Quels peuvent-ils donc être? C'est ce que j'examinerai après avoir détaillé le régime. Je suivrai, dans ce détail, la division ordinaire des six choses non naturelles; l'air, les alimens, le sommeil, les mouvemens, les évacuations naturelles, & les passions.

L'air.

L'air a sur nous l'influence que l'eau a sur les poissons, & même une beaucoup plus considérable. Ceux qui fa-

vent à quel point cette première influence s'étend, qui n'ignorent pas que les gourmets démêlent non seulement la rivière, mais encore l'endroit de la même rivière où un poisson a été pris, & qui distinguent,

- - - *lupus hic, Tiberinus, an alto
Captus hiet? pontesne inter jactatus,
an amnis
Ostia sub Tusci?*

Ceux là, dis-je, sentiront combien il importe pour les malades de respirer un air plutôt qu'un autre. Ceux qui font entrés une fois en leur vie dans une chambre qu'on habite sans l'airer; ceux qui auront cotoyé des marais dans les chaleurs; habité dans des lieux bas entourés d'éminences de tout côté; ceux qui auront passé d'une ville peuplée dans la campagne; qui auront respiré l'air au lever du soleil ou à midi; avant ou après une pluie; tous ces gens là, dis-je, comprendront combien l'air peut influer sur la santé.

■ *Temperie cæli corpusque animusque
juvatur.* OVID.

Les foibles ont plus besoin du secours
d'un

d'un bon air que les autres ; c'est un remede qui agit , & c'est peut-être le seul , fans le concours de la nature , fans employer ses forces ; il est , par là même , de la plus grande importance de ne pas le négliger. Celui qui convient le mieux à une atonie générale , c'est un air sec & temperé ; un air humide , un air trop chaud sont pernicioeux. Je connois un malade de cette espece , que les grandes chaleurs jettent dans un épuisement total ; & dont la santé varie , en été , suivant l'alternative des jours plus ou moins chauds. Un air trop froid est beaucoup moins à craindre , & cela doit nécessairement être ainsi ; la chaleur relache les fibres déjà trop laches , & dissout les humeurs déjà trop fondues ; le froid , au contraire , remédie à ces deux maux. Quand les Caribes sont attaqués de paralysie , à la suite de ces terribles coliques convulsives , auxquelles ils sont sujets , lorsqu'on ne peut pas les envoyer aux bains chauds , qu'on trouve dans le nord de la Jamaïque , on se contente de les envoyer dans quelque endroit plus froid que leur país ; & ce seul changement d'air opere tou-

jours très favorablement. Une autre qualité essentielle de l'air, c'est qu'il ne soit point chargé de particules nuisibles ; qu'il n'ait point perdu, par le séjour dans des lieux habités, cette espèce de qualité vivifiante, qui en fait toute l'efficace, & qu'on pourroit appeller l'esprit vital, aussi nécessaire aux plantes qu'aux animaux ; & tel est l'air qu'on respire dans une campagne bien airée & jonchée d'herbes, d'arbres & d'arbrisseaux. L'air de la ville, continuellement inspiré & expiré, continuellement rempli d'une foule de vapeurs ou d'exhalaisons infectes, réunit les deux inconvéniens d'avoir moins de cet esprit vital, & d'être chargé de particules nuisibles. Celui de la campagne possède les deux qualités opposées ; c'est un air vierge, & un air impregné de tout ce qu'il y a de plus volatile, de plus agréable, de plus cordial dans les plantes, & de la vapeur de la terre qui est elle-même très salubre. Mais il seroit inutile de se choisir une demeure dans un bon air, si on ne le respiroit pas ; l'air des chambres, si on ne le renouvelle pas continuellement, est à peu près le même dans toutes ;
ce

ce n'est presque pas en changer que de passer d'une chambre fermée en ville, dans une chambre fermée à la campagne. L'on ne jouit de toute la salubrité d'une atmosphère saine qu'en pleins champs. Si les infirmités ou la foiblesse ne permettent pas de s'y transporter, l'on doit renouveler, plusieurs fois par jour, l'air de la chambre; non pas en ouvrant simplement une porte ou une fenêtre, ce qui le renouvelle peu; mais en faisant passer dans la chambre un torrent d'air frais, en ouvrant tout à la fois dans deux ou trois endroits opposés: il n'y a aucune maladie qui n'exige cette précaution; mais il convient de soustraire le malade à la force du courant; ce qui est toujours très aisé.

Il est aussi extrêmement important de respirer l'air du matin: ceux qui s'en privent, pour rester dans une atmosphère étouffée entre quatre rideaux, renoncent volontairement au plus agréable & peut-être au plus fortifiant de tous les remèdes. La fraîcheur de la nuit lui a rendu tout son principe vivifiant; & la rosée, qui s'évapore peu à peu, après s'être char-

ge de tout le baume des fleurs sur lesquelles elles a séjouriné , le rend véritablement médicamenteux. L'on nage au milieu d'une essence de plantes , qu'on inspire continuellement , & dont rien ne peut suplée le bon effet. Le bien être , la fraîcheur , la force , l'appetit qu'on sent que cet air procure pendant le reste du jour , en est une preuve à la portée de tout le monde , plus forte que tout ce que je pourrois ajouter. J'en ai vû encore très récemment les effets les plus sensibles , sur quelques personnes valetudinaires , sur celles surtout qui étoient hypocondriaques ; elles éprouvoient , de la maniere la plus marquée , que si elles humoient l'air au lever du soleil , elles se sentoient beaucoup plus gaies le reste du jour : & ceux qui le passoient avec elles n'auroient pas pû se tromper à cette marque sur l'heure de leur lever. L'on sent combien cet effet est important pour les malades de la consommation dorsale , qui sont si souvent hypocondriaques ; le retour de la gayeté démontre seul d'une façon invincible un amendement général dans la santé.

Les alimens.

L'on doit être guidé dans le choix des alimens, par ces deux regles ; 1°. ne prendre que des alimens, qui, sous un petit volume, contiennent beaucoup de nourriture, & qui se digerent aisement. C'est l'aphorisme de S A N C T O - R I U S ; *Coitus immoderatus postulat cibos paucos & boni nutrimenti* (q). 2°. Eviter tous ceux qui ont de l'acreté. Il est important de rendre à l'estomac toutes ses forces ; & rien ne détruit plus la force des fibres animales qu'une extension forcée ; ainsi, si l'on dilatoit l'estomac par la quantité des alimens, on l'affoibliroit journellement ; d'ailleurs, s'il est trop rempli, les personnes foibles éprouvent un état de malaise, d'angoisse, de foiblesse & de mélancholie, qui augmente tous les maux. L'on prévient ces deux inconvéniens, en choisissant des alimens tels que je les ai indiqué, & en en prenant peu à la fois, & fréquemment. Il est essentiel qu'ils puissent donner aisement ce qu'ils ont de nutritif ; l'estomac n'est pas en état.

F 5

de

(q) *Seç. 6. aph. 22.*

de digerer ce qui se digere difficilement ; son action extrêmement languissante , seroit totalement détruite par des alimens ou trop durs , ou propres à diminuer ses forces.

L'on peut , sur ces principes , former le catalogue de ceux qui conviennent dans ce cas , & de ceux qu'on doit exclure. Dans la dernière classe sont toutes les viandes naturellement dures & indigestes , telles que celles de cochon ; toutes celles de vieilles bêtes ; celles que l'art a durci au moyen du sel & de la fumée , préparation qui les rend en même tems acres ; toutes celles qui sont trop grasses ; les autres graisses quelconques , qui relâchent les fibres de l'estomac , diminuent l'action déjà trop foible des sucs digestifs , restent indigestes , disposent à des obstructions , & acquièrent par leur séjour , un caractère d'acreté , qui , irritant continuellement , donne de l'inquiétude , des douleurs , de l'insomnie , de l'angoisse , de la fièvre. Il n'y a rien , en un mot , dont les personnes qui ne digèrent pas , doivent se garder avec plus de soin que des choses grasses. Les pâtes non fermentées , surtout quand elles

les font pétries avec des graisses, font une autre espece d'aliment très fort au dessus des forces d'un mauvais estomac. Les jardinages flatueux, en produisant des gonflemens qui le distendent, & qui gênent en même tems la circulation dans les parties voisines, font également nuisibles; tels sont généralement toutes les especes de choux, les légumes à cosse, & ceux qui ont un goût & une odeur extrêmement acres, dernière qualité qui les rend nuisibles indépendamment des flatuosités.

Les fruits, qui sont si salutaires dans les maladies aiguës & inflammatoires, dans les obstructions, sur tout dans celles du foye & dans plusieurs autres maladies, ne conviennent jamais dans ces cas; ils affoiblissent; ils relâchent; ils enervent les forces de l'estomac; ils augmentent la dissolution du sang déjà trop aqueux; mal digérés, ils fermentent dans l'estomac & dans les intestins, & cette fermentation developpe une quantité étonnante d'air, qui produit des distensions énormes qui dérangent absolument le cours de la circulation. J'ai vu cet effet être si considerable chez une femme, pour avoir mangé trop de fruits.

rouges, vingt quatre jours après une couche très heureuse, que le ventre étoit tendu au point de devenir livide; elle étoit dans l'affoupissement, & son pouls presque imperceptible. Les fruits laissent aussi dans les premières voyes, un principe acide, propre à occasioner plusieurs accidens facheux; ainsi il faut presque entièrement s'en priver. Les jardinages crus, le vinaigre, le verjus, ont les mêmes inconvéniens & méritent la même exclusion.

Quoique le catalogue des alimens défendus soit long, celui des alimens permis l'est encore d'avantage. Il comprend toutes les viandes d'animaux jeunes, nourris dans de bons endroits, & bien nourris; telles sont sur tout celles de veau, de jeune mouton, de jeune bœuf, de poulet, de pigeon, de poulet d'indes, de perdreau. Les alouettes, les grives, les cailles, les autres gibiers, sans être absolument interdits, ont cependant des inconvéniens qui ne permettroient pas d'en faire un usage journalier. Le poisson est dans le même cas.

L'on doit non seulement choisir les viandes avec soin, il faut encore les préparer

parer convenablement. La meilleure façon , c'est de les rotir à un feu doux qui conserve leur suc , & qui ne les desseche pas ; ou de les cuire lentement dans leur propre jus. Celles qu'on fait bouillir avec beaucoup d'eau donnent au bouillon tout ce qu'elles ont de succulent , & restent incapables de nourrir ; souvent elles ne sont que des fibres charnues dénuées de leurs sucs & chargées d'eau , également insipides au goût & indigestes à l'estomac. Il est très ordinaire de voir des personnes foibles , fort éloignées de tout soupçon de friandise , qui ne peuvent point en manger sans sentir que leur estomac souffre. Plus les viandes sont tendres moins elles soutiennent cette préparation , qu'on devroit réserver , quant aux malades , pour tirer des viandes dures ce qu'elles ont de nourrissant.

Quelques soins qu'on donne à la préparation de la viande , il est des personnes qui ne peuvent pas la digérer ; on est réduit à ne leur en donner que le jus qu'on exprime après les avoir fait médiocrement cuire ; mais comme il se corromploit très aisément , il faut y joindre un peu de pain , & une petite
dose

dose de jus de citron , ou un peu de vin : un tel mélange est tout ce qu'on peut employer de plus nourrissant. Quelques écrevisses cuites & écrasées dans le bouillon en relevent le goût , & le rendent peut-être encore plus fortifiant ; mais elles ont le double inconvénient d'être un peu échauffantes & de rendre le bouillon plus susceptible d'une prompte corruption ; ainsi il faut être sur ses gardes à ces deux égards. Le pain & le jardinage n'ont pas l'avantage de réunir beaucoup de nourriture sous un petit volume ; mais leur usage sur tout celui du pain , est absolument indispensable , pour prévenir , non seulement le degout que l'usage d'un regime tout animal ne manqueroit pas de produire , mais encore la putridité qui en seroit une suite , si on ne le mêloit pas de vegetaux. Sans cette précaution l'on verroit bientôt éclore dans les premieres voyes l'alcali spontané , & tous les desordres qu'il peut entraîner. J'ai vu les plus grands accidens produits par ce regime , chez des personnes foibles à qui on l'avoit ordonné ; un des symptomes les plus ordinaires est l'alteration ; ils sont obligés de boire ,

&c.

& la boisson les affoiblit ; d'ailleurs , elle se mêle difficilement avec les humeurs , parce que ce mélange dépend de l'action des vaisseaux , qui est très languissante ; & si par un malheur , très ordinaire chez ceux qui ne prennent que peu de mouvement , l'action des reins diminue , les liquides passent dans le tissu cellulaire , & y forment d'abord des œdèmes & enfin des hydropisies de toutes les espèces : elles sont toutes des épanchemens de liquide dans ce tissu & ne different absolument que par le siege.

L'on prévient ces dangers en mariant toujours le regime vegetal avec l'animal. Les meilleurs jardinages sont les racines tendres , & les herbes chicoracées ; les cardes , les asperges. Il y en a d'autres , qui quoique fort tendres , incommodent , parce qu'ils rafraichissent trop ; ils amortissent la force de l'estomac.

Les graines farineuses , préparées & cuites en creme avec du bouillon de viande , sont un aliment qui n'est point à mépriser ; il réunit ce qu'il y a de plus nourrissant dans les deux regnes , & le mélange prévient le danger de chaque aliment donné seul ; le bouillon em-
pêche

pêche la farine de s'aigrir, la farine empêche le bouillon de pourrir. L'on s'apperçoit aisément en lisant les observateurs avec un peu de réflexion, que les maladies sont plus malignes dans le nord de l'Europe que dans la partie moyenne, cela ne viendrait-il point de ce que l'on y mange plus de viande & moins de vegetaux ?

Ce que j'ai dit plus haut des fruits, n'empêche pas, quand l'estomac conserve encore quelques forces, qu'on ne puisse de tems en tems s'en permettre une petite quantité, des mieux choisis pour l'espece, & la maturité; les plus aqueux sont ceux qui conviennent le moins.

Les œufs sont un aliment du genre animal, & un aliment extrêmement utile; ils fortifient beaucoup, & se digerent aisément moyennant qu'ils ne soyent que peu ou point cuits; car dès que le blanc est durci il ne se dissout plus; il devient pesant, indigeste & ne repare pas; c'est alors l'aliment des estomacs qui digerent trop, & non de ceux qui ne digerent point. La meilleure façon de les manger, c'est de les avaler en sortant de la poule sans coccion.

tion , ou de les manger à la coque après les avoir seulement plongé trois ou quatre fois dans l'eau bouillante , ou délayés dans du bouillon chaud qui ne bouillisse pas.

Enfin une dernière espèce d'aliment c'est le lait ; il réunit toutes les qualités qu'on desire , il n'a aucun des inconvéniens qu'on craint. C'est le plus simple , le plus facile à assimiler , celui qui repare le plus promptement ; tout préparé par la nature on ne risque point de le gâter par la préparation artificielle ; il nourrit comme le jus de viande , & n'est point susceptible de putridité ; il prévient l'alteration ; il tient lieu d'aliment & de boisson ; il entretient toutes les sécretions ; il dispose à un sommeil tranquille ; en un mot il est propre à remplir toutes les indications qui se présentent dans ce cas , & M. LEWIS l'a vu produire les meilleurs effets (r). Pourquoi donc ne l'employe-t-on pas toujours & ne le substitue-t-on pas à tous les autres alimens ? Par une raison qui lui est particulière , qui en dénature souvent l'effet , & qui fait qu'il en produit quelques fois un très différent

(r) Pag. 27.

rent de celui qu'on esperoit & qu'on avoit lieu d'attendre.

Cette raison , c'est l'espece de décomposition à laquelle il est sujet. Si la digestion n'en est pas prompte , s'il séjourne trop long tems dans l'estomac, ou si , sans y séjourner long tems , il y trouve des matieres propres à hâter cette décomposition , il éprouve les changemens que nous le voyons subir sous nos yeux ; la partie butireuse , la ca-féeuse , & la séreuse se séparent ; le petit lait occasionne quelques fois une diarrhée prompte , d'autres fois il passe par les voyes urinaires ou par la transpiration sans nourrir ; les autres parties , si elles restent dans l'estomac , ne tardent pas à le molester , à occasionner des malaises , des gonflemens , des nausées , des coliques ; si l'on ne s'en sent pas incommodé d'abord , c'est qu'elles passent dans les intestins, où elles peuvent il est vrai séjourner un certain tems sans nuire sensiblement , mais elles y acquièrent une acreté singuliere , & au bout d'un certain tems , elles produisent des accidens que le délai n'a pas rendu moins dangereux : & l'on peut établir com-
dan-

me une loi , qui doit rendre extrêmement circonspect quand on ordonne le lait dans des cas graves , que si c'est l'aliment dont la digestion est la plus aisée , c'est aussi celui dont l'indigestion est la plus facheuse. L'on a vû plus haut les difficultés que M. BOERHAAVE trouvoit dans son usage ; mais quelques grandes qu'elles soient , les avantages qu'on peut en retirer sont assez considérables , pour qu'on cherche tous les moyens possibles de les surmonter , & heureusement il y en a. L'on peut les ranger sous deux classes ; les attentions de régime , & les remèdes. Je renverrai l'examen de ceux-ci à un des articles suivans.

Les attentions de régime sont , premièrement le choix du lait : pour quelque espece qu'on se détermine , la femelle qui le fournit doit être saine & bien conduite : en second lieu , il faut éviter pendant qu'on le prend , tous les alimens qui peuvent l'aigrir , & tels sont tous les fruits tant crus que cuits , & en général tout ce qui a de l'acidité : 3°. il faut le prendre dans des tems fort éloignés des autres alimens , il n'aime
aucun

aucun mélange : 4°. n'en prendre que peu à la fois ; 5°. avoir l'estomac , le bas ventre & les jambes extrêmement au chaud ; & sur tout , 6°. (sans cette précaution toutes les autres feroient très inutiles ,) se moderer extrêmement sur la quantité des alimens même les mieux choisis. L'on ne doit , pendant qu'on prend le lait , donner aucun travail à l'estomac ; la plus petite surcharge , la plus legere indigestion y laisse un principe de corruption , qui corrompt sur le champ le lait , & du plus sain des alimens , peut faire un poison quelques fois violent , & au moins presque toujours infallible.

Quel lait mérite la préférence ? Pour répondre à cette question , je n'entre-rai point dans l'examen des différentes sortes de lait ; ce seroit prolonger mon ouvrage par un hors d'œuvre ; l'on a là-dessus plusieurs secours , & peut-être point de meilleur qu'une Dissertation , aujourd'hui introuvable , de feu Mr. d'APPLES Docteur en Médecine , & Professeur en grec & en morale dans cette Academie (5). L'on n'emploie
pres-

presque plus aujourd'hui que celui de femme, d'anesse, de chevre & de vache. Chacun a ses qualités différentes ; c'est la comparaison de ces qualités & des indications qu'offre la maladie, qui doit déterminer le choix qu'on fait de l'un, ou de l'autre. Il y a peu de cas dans lesquels celui de vache ne puisse pas tenir lieu de tous les autres. L'on croit généralement celui de femme plus fortifiant, c'est l'idée des plus grands Maîtres ; mais l'on appuie cette opinion sur un fondement ruineux, qui est l'usage qu'elle fait de viandes, sans réfléchir, que dans le même tems on donne la préférence à celui d'une robuste paisanne, qui n'en mange point, ou du moins très peu, & qui ne vit que de pain & de vegetaux. Je crois cependant qu'on pourroit l'essayer avec succès ; les belles cures operées par son usage, ne laissent aucun doute sur son efficace ; mais il a un inconvénient qui lui est particulier, c'est qu'il doit être pris immédiatement au mammelon qui le fournit ; c'est une précaution dont GALIEN a déjà connu la nécessité, & en se moquant de ceux qui ne veulent pas s'y astreindre, il les renvoye *comme des*
anes

anes au lait d'anesse ; mais le vase n'exciteroit-il point des desirs qu'on cherche à amortir , & ne seroit-on point exposé à voir renouveler l'aventure du Prince dont CAPIVACCIO nous a conservé l'histoire ? On lui donna deux nourrices ; le lait produisit un si bon effet , qu'il les mit à même de lui en fournir du plus frais au bout de quelques mois , s'il se trouvoit en avoir besoin.

L'on croit que le lait d'anesse est le plus analogue à celui de femme ; mais qu'on me permette de le dire , c'est une assertion d'opinion plus que d'expérience. Il est le plus sereux , & par là même le plus relachant ; c'est une erreur funeste de le croire le plus fortifiant. Des observations journalieres demontrent le contraire ; & prouvent que non seulement il n'est pas le plus efficace , mais que peut-être il l'est le moins. J'en ai rarement vu de bons effets ; j'en ai vu quelques fois de mauvais , & je ne suis pas le seul : *Il me semble* , m'écrivoit M. DE HALLER , *que ce lait d'Anesse fait rarement ce qu'on lui demande.* L'inutilité est un bien grand défaut dans un remede sur lequel on fonde la guerison des maladies les plus graves.

Avant

Avant que de quitter ce qui regarde les alimens, je dois finir par le conseil d'H O R A C E , c'est de ne pas faire des mélanges

— — — — — *nam varia res*
Ut noceant homini credas, memor illius
esca,
Quæ simplex olim sederit, at, simul
assis
Miscueris elixa: simul conchyliâ turdis:
Dulcia se in bilem vertent: stomacho-
que tumultum
Lenta feret pituita.

L'on sent, sans qu'il soit besoin d'insister sur ce conseil, combien il est impossible que des alimens très differens subissent dans le même tems une digestion parfaite; ce mélange est une des causes qui ruinent les santés les plus fortes, & qui tuent les foibles; ils ne peuvent l'éviter avec trop de soin.

Une autre attention également nécessaire, & presque également négligée, c'est une mastication exacte; c'est un secours dont les estomacs les plus vigoureux ne peuvent pas se passer long-tems sans déchoir sensiblement, & sans lequel

lequel les foibles ne font que la digestion la plus imparfaite. Il faut avoir beaucoup observé pour s'imaginer jusqu'à quel point il importe à la santé de macher soigneusement. J'ai vu les maux d'estomac les plus rebelles & les langueurs les plus invétérées se dissiper par cette seule attention. J'ai vu d'un autre côté des personnes bien portantes tomber dans les infirmités, quand leurs dents endommagées ne leur permettoient plus qu'une mastication imparfaite, & ne recouvrer leur santé, que quand, après la perte totale de leurs dents, les gencives aqueroient cette dureté qui les met à même d'en faire les fonctions.

Tant de détails, tant de précautions & de privations, paroîtront bien propres à vérifier le vers de M. PROCOPE,

Vivre selon nos loix c'est vivre misérable,

Mais peut-on trop payer la santé ? Qu'on est bien dédommagé des sacrifices qu'on lui fait, par le plaisir d'en jouir, par les agrémens qu'elle répand sur tous les momens de la vie. Sans
là

la santé, dit HIPPOCRATE, on ne peut jouir d'aucun bien ; les honneurs, les richesses & tous les autres avantages sont inutiles (†). D'ailleurs ces sacrifices sont bien moindres qu'on ne le croit. Je puis citer plusieurs témoins, à qui, dès les premiers jours, il n'en a plus rien coûté de renoncer à la variété & à la faveur des mets recherchés, pour se remettre au régime simple : c'est celui qu'indique la nature & qui plaît aux organes bien constitués. Un palais sain, qui a toute la sensibilité qu'il doit avoir, ne peut goûter que les mets simples ; les composés, les apprêts lui sont insoutenables, & il trouve dans les alimens les moins savoureux une faveur & une variété de faveur qui échappent aux organes émoussés ; ainsi ceux qui y reviennent pour leur santé, par raison & avec quelque dégoût, doivent être sûrs, qu'à mesure qu'ils recouvreront cette santé, ils trouveront dans ces alimens des délices qu'ils n'y soupçonnent pas. Une oreille fine démêle cette légère différence entre deux

G

tons

(†) *De Diata acut.* L. III. c. 12. Foes.
368.

tons qui échape à une oreille moins sensible ; il en est de même des nerfs des organes du goût : quand ils sont exquis ils apperçoivent les plus légères variétés des saveurs , & ils y sont sensibles ; les buveurs d'eau en trouvent qui les flattent autant que le Falerne le plus exquis & d'autres qui ne valent pas les vins de Brie. Enfin , quand on n'auroit pas l'esperance de suivre avec plaisir un régime , (il est aisé de s'accommoder de celui que j'ai indiqué ,) la satisfaction de sentir qu'en s'y soumettant on remplit un devoir , seroit un motif bien pressant , une récompense bien flatteuse , pour ceux qui connoissent le prix du bien être avec soi-même.

Les boissons sont une partie du régime presque aussi importante que les alimens.

L'on doit s'interdire toutes celles qui peuvent augmenter la foiblesse & le relâchement , diminuer le peu de forces digestives qui restent , porter de l'acreté dans les humeurs , & disposer le genre nerveux à une mobilité déjà trop considérable. Toutes les eaux chaudes ont le premier défaut ; le thé les réunit tous ;

tous; le caffé a les deux derniers; auffi l'on doit s'en priver avec la plus grande rigueur. L'Auteur d'un ouvrage au dessus des éloges, & dont ceux qui s'intéressent pour les progrès de la médecine attendent la continuation avec la plus grande impatience, a fait ldu danger de ces liqueurs un tableau bien propre à en dégouter ceux qui les prennent avec le plus de plaisir (u).

Les liqueurs spiritueuses qui paroissent au premier coup d'œil pouvoir convenir, en ce qu'elles operent précisément le contraire que l'eau chaude, dont réellement elles diminuent le danger si l'on y en joint une petite quantité, ont d'autres grands inconveniens qui doivent les faire rejeter, ou au moins restreindre à un usage extrêmement rare. Leur action est trop violente & trop passagere; elles irritent plus qu'elles ne fortifient; & si quelques fois

(u) M. T H I E R Y Auteur anonime de *la Médecine expérimentale*. Quand on publie un Ouvrage de ce prix, on ne doit, ni croire qu'on sera long-tems inconnu, ni craindre d'être dévoilé. Le moment où nous aurons tout cet Ouvrage fera une époque considérable dans l'histoire de la Médecine.

fois elles fortifient, la foiblesse qui succede est plus grande qu'avant leur usage; elles donnent d'ailleurs aux papilles de l'estomac une dureté qui leur ôte ce degré de sensibilité, nécessaire pour avoir appetit, & elles ôtent aux liqueurs ce degré de fluidité qu'elles doivent avoir pour aider cette sensation; aussi les buveurs de liqueurs ne la connoissent point. *Les personnes, dit l'Auteur illustre que je viens de citer, qui boivent tous les jours des liqueurs après le repas, dans la vue de remédier aux vices des digestions, ne pourroient gueres mieux s'y prendre, si elles vouloient venir à bout du contraire & détruire les forces digestives.*

La meilleure boisson est une eau de source très pure, mêlée avec partie égale d'un vin qui ne soit ni fumeux ni acide; les premiers irritent sensiblement le genre nerveux, & produisent dans les humeurs une rarefaction passagere, dont l'effet est d'étendre les vaisseaux pour les laisser ensuite plus lâches, & d'augmenter la dissolution des humeurs; les seconds affoiblissent les digestions, irritent, & procurent des urines trop abondantes qui épuisent les malades.

Les

Les meilleurs sont ceux qui ont moins d'esprit & de sel, plus de terre & d'huile, ce qui forme ce qu'on appelle les vins moëleux; tels sont quelques vins rouges de Bourgogne, du Rhone, de Neufchâtel, & un petit nombre dans ce pays; les vieux vins blancs de Grave, ceux de Pontac bien choisis, les vins d'Espagne, de Portugal, ceux des Canaries; & dans les endroits où l'on peut en avoir, ceux de Tokai, supérieurs peut-être à tous les vins du monde en salubrité comme en agrément. Pour l'usage ordinaire il n'en est point de préférables à ceux de Neufchatel.

Dans les endroits où l'on n'a pas de la bonne eau on peut la corriger en la filtrant, en la ferrant, ou en y faisant infuser quelques aromates agréables tels que la canelle, l'anis, l'écorce de citron.

La Biere ordinaire est nuisible. Le Mumm, qui est proprement un extrait de grain aussi nourrissant que fortifiant, peut être d'un grand usage; riche d'esprits, il ranime autant que le vin & nourrit davantage; il peut tenir lieu de boisson & d'alimens.

Parmi les boissons utiles, l'on doit ranger le chocolat qui appartient peut-

être à plus juste titre à la classe des alimens ; le cacao renferme en lui-même beaucoup de substance nutritive, & le mélange du sucre & des aromates prévient ce qu'il pourroit avoir de nuisible comme huileux. *Le chocolat au lait*, dit M. LEWIS, pris à dose qui ne puisse pas surcharger l'estomac, est un excellent déjeuner pour les personnes en consommation. Je connois un enfant de trois ans qui étoit au dernier degré de cette maladie, abandonné de son Médecin, & que sa mere rétablit en ne lui donnant que du chocolat, à petites doses, mais souvent ; & il est vrai qu'on ne peut trop recommander cet aliment à quelques personnes foibles. Il en est plusieurs auxquelles il nuiroit infiniment.

Une attention générale, c'est qu'on doit éviter la quantité de boisson quelconque ; elle affoiblit les digestions en relâchant l'estomac, en noyant les sucs digestifs, & en précipitant les alimens avant qu'ils soient digérés ; elle relâche toutes les parties, elle dissout les humeurs, elle dispose à des urines ou à des sueurs qui épuisent. J'ai vû des maladies produites par l'atonie, diminuer considérablement sans autre secours que le
le

le retranchement d'une partie de la boisson.

Le sommeil.

Ce que l'on peut dire sur le sommeil se réduit à trois articles ; sa durée, le tems de le prendre , & les précautions nécessaires pour jouir d'un sommeil tranquille.

Dès qu'on est adulte , sept heures de sommeil ou tout au plus huit suffisent à tout le monde ; il y a du danger à dormir d'avantage , & à être plus long tems au lit ; cela jette dans les mêmes maux qu'un excès de repos. Si quelqu'un pouvoit s'y livrer plus long tems, ce sont ceux qui se donnent beaucoup de mouvement & de mouvemens vifs pendant le jour , mais ce n'est point ceux-là qui le font ; ce sont au contraire ceux qui menent la vie la plus sédentaire : ainsi il ne faut jamais passer ce terme , à moins qu'on ne soit parvenu à ce point de foiblesse qui ne laisse pas les forces nécessaires pour être long tems levés ; en ce cas il faut l'être le plus qu'il est possible. *Moins on dort , dit M. LEWIS , plus le sommeil est doux & fortifie.*

Il est démontré que l'air de la nuit est moins salubre que celui du jour, & que les malades foibles sont plus susceptibles de ses influences le soir que le matin ; il faut donc consacrer au sommeil, pendant lequel nous sommes bornés à une très petite parcelle de l'atmosphère qu'également nous ne pouvons pas éviter de corrompre, le tems où l'air est le moins sain ; & celui où l'usage d'un air moins sain nous seroit plus nuisible ; ainsi il faut se coucher de bonne heure & se lever matin ; c'est un précepte si connu, qu'il y a peut-être de la trivialité à le rappeler, mais il est si négligé, l'on paroît en sentir si peu la conséquence, qui est infiniment plus grande qu'on ne croit, qu'il est très permis de le supposer inconnu, & de le rappeler en insistant sur son importance, surtout pour les personnes valetudinaires. Si l'on se couche à dix heures, & l'on ne doit jamais se coucher plus tard, ce sont les termes de M. LEWIS, on doit se lever en Eté à quatre ou cinq heures ; en Hyver à six ou sept. Il est absolument nécessaire, ajoute-t-il, de défendre aux personnes atteintes de cette maladie, de se laisser aller à rester
dans

dans le lit le matin. Il voudroit même qu'on prit l'habitude de se lever après son premier sommeil, & assure que quelque pénible que cette coutume pût être dans les commencemens, elle deviendroit bientôt aisée & agréable (x). Plusieurs exemples prouvent la salubrité de ce conseil; il y a plusieurs personnes valetudinaires qui se sentent très bien au reveil d'un premier sommeil doux & profond, & qui se trouvent dans un grand malaise, si elles se laissent aller à se rendormir: elles sont aussi sûres de passer bien le jour, si, quelque heure qu'il soit, elles se levent après ce premier sommeil, que de le passer desagréablement, si elles se livrent au second.

Le sommeil n'est tranquille que quand il n'y a aucune cause d'irritation, ainsi l'on doit chercher à les prévenir; trois attentions des plus importantes sont, 1°. de n'être pas dans un air chaud, & de n'être ni trop ni trop peu couvert; 2°. de n'avoir pas froid aux pieds en se couchant, accident très ordinaire aux personnes foibles, & qui leur nuit par plusieurs raisons; l'on doit à cet égard

G 5

obser-

observer exactement la regle d'H I P P O-
C R A T E , *dormir dans un endroit frais*
& avoir soin de se couvrir (y) ; &
3°. ce qui est encore plus important ,
de n'avoir pas l'estomac plein ; rien au
monde ne trouble le sommeil , ne le
rend inquiet , douloureux , accablant ,
comme une digestion pénible dans la
nuit. L'abbatement , la foiblesse , le dé-
gout , l'ennui , l'incapacité de penser &
de s'occuper le lendemain en sont la
suite inévitable

— — — *vides ut pallidus omnis*
Cæna desurgat dubia ? quin corpus o-
nustum

Hesternis vitiis animum quoque degra-
vat una :

Atque affligit humo divinæ particulam
auræ. H O R.

Rien au contraire ne contribue plus
efficacement à procurer un sommeil
doux , tranquille , continu , & qui ra-
commode , qu'un souper léger. La frai-
cheur , l'agilité , la gayeté du lendemain
en sont les suites nécessaires.

Alter ,

(y) *Epidem. L. VI. Sect. 4. Aphor. 14.*
F O E S. 1180.

*Alter, ubi dicto citius curata sopori
Membra dedit, vegetus præscripta ad
munia surgit. Ibid.*

Le tems du sommeil, dit avec bien de la raison M. LEWIS, est celui de la nutrition & non de la digestion; aussi il exige dans ses malades la plus grande sévérité pour le souper; il leur défend, & jamais défense plus légitime, toute viande le soir; il ne leur permet qu'un peu de lait & quelques tranches de pain, & cela deux heures avant que de se coucher, afin que la première digestion soit finie avant que de se livrer au sommeil. Les *Atlantes* qui ne connoissoient point la diete animale, qui ne mangeoient jamais rien de ce qui avoit eu vie, étoient fameux par la tranquillité de leur sommeil, & ignoroient ce que c'est que songer.

Les mouvemens.

L'exercice est d'une nécessité absolue; il coute aux personnes foibles d'en prendre, & si elles ont du penchant à la tristesse, il est très difficile de les déterminer à se mouvoir; rien n'est ce-

pendant plus propre à augmenter tous les maux qui viennent de foiblesse que l'inaction ; les fibres de l'estomac , des intestins , des vaisseaux sont lâches ; les humeurs croupissent partout , parce que les solides n'ont pas la force de leur imprimer le mouvement nécessaire ; il naît des stases , des engorgemens , des obstructions , des épanchemens ; la coction , la nutrition , les secretions ne se font point ; le sang reste aqueux , les forces diminuent & tous les symptômes du mal augmentent. L'exercice prévient tous ces maux en augmentant la force de la circulation ; toutes les fonctions se font comme si l'on avoit des forces réelles , & cette régularité dans les fonctions ne tarde pas à en donner ; ainsi l'effet du mouvement est de suppléer les forces & de les rétablir. Un autre de ses avantages indépendant de l'augmentation de circulation , c'est qu'il fait jouir d'un air toujours nouveau. Une personne qui ne se remue point , gâte bien-tôt celui qui l'environne , & il lui nuit ; une personne en action en change continuellement. Le mouvement peut souvent tenir lieu de remèdes , tous les remèdes du monde ne peuvent pas tenir lieu de mouvement.

La

La fatigue des premiers jours est un écueil contre lequel le foible courage de plusieurs malades échoué ; mais s'ils avoient celui de surmonter ce premier obstacle , ils sentiroient que c'est véritablement le cas où il n'y a que les premiers pas qui content. J'ai été étonné moi-même , de voir à quel point ceux qui n'avoient pas été rebutés acqueriroient des forces par l'exercice. J'ai vu des personnes qui étoient fatiguées de faire le tour d'un jardin , parvenir en quelques semaines à faire jusqu'à deux lieues de chemin , & se trouver dans le bien être au retour.

L'exercice à pied n'est pas le seul favorable ; pour les personnes extrêmement foibles , pour celles qui ont les viscères du bas ventre , & la poitrine endommagées , celui à cheval vaut même beaucoup mieux ; dans une plus grande foiblesse encore , celui d'une voiture est à préférer , moyennant qu'elle ne soit pas trop douce. Quand la saison ne permet pas de sortir , on doit se donner du mouvement dans la maison ou par quelque occupation un peu pénible , ou par quelque jeu d'exercice , tel que le volant qui exerce également tout le corps. Le

Le retour de l'appetit, du sommeil, de la gayeté sont les suites nécessaires du mouvement ; mais il faut avoir la précaution de ne prendre jamais un exercice un peu fort d'abord après le repas, & de ne pas manger quand on a chaud après l'exercice ; on doit le prendre avant le repas, & se reposer quelques momens avant que de manger.

Les évacuations.

Les évacuâtes se dérangent avec les autres fonctions, & leur dérangement augmente le desordre de la machine ; il est important d'y faire attention afin d'y remédier de bonne heure. Les évacuations qui exigent principalement nos soins sont les selles, les urines, la transpiration, & les crachats. La meilleure façon de les maintenir ou de les ramener au point où elles doivent être, c'est de s'astreindre aux préceptes que j'ai donné sur les autres objets du régime ; quand on est exact, les évacuations, dont le plus ou le moins de régularité est le baromètre du meilleur ou du plus mauvais état des digestions, se font assez régulièrement. Celle

Celle qu'il est le plus important de favoriser comme la plus considérable, c'est la transpiration qui se dérange très aisément chez les personnes foibles. On l'aide en faisant frotter la peau très régulièrement avec une vergette ou une flanelle ; quand elle est très languissante, on n'a pas de plus sûr moyen pour la ranimer que d'avoir tout le corps couvert immédiatement de laine. L'on doit éviter d'être trop habillé dans la crainte de suer, ce qui nuit toujours à la transpiration ; les couloirs forcés restent plus foibles & fonctionnent moins bien ensuite ; l'on doit éviter de l'être trop peu, ce qui arrête également toute évacuation cutanée. La partie que tout le monde, & les personnes foibles plus que les autres, doivent tenir le plus chaudement, c'est les pieds ; l'on ne négligeroit pas cette précaution si aisée, si l'on savoit à quel point elle interesse la conservation de toute la machine. Le fréquent froid de pied dispose aux maladies chroniques les plus facheuses ; il y a un grand nombre de personnes sur lesquelles il produit promptement de mauvais effets : mais ceux surtout qui sont sujets à des maux de poitrine,

à des coliques ou à des obstructions, ne peuvent trop se prémunir contre ces dangers. Les Sacrificateurs qui marchent toujours à pieds nus sur les pavés du temple étoient souvent attaqués de violentes coliques.

La salive se separe quelques fois très abondamment chez les personnes faibles ; le relâchement des organes salivaires les dispose à cette copieuse secretion ; si les malades la crachent continuellement il en résulte deux maux, l'un qu'ils s'épuisent par cette évacuation ; l'autre, que cette humeur si nécessaire à l'ouvrage de la digestion, qui sans elle ne s'opere qu'imparfaitement, lui manque & la rend par là même pénible & mauvaise. J'ai fait assez sentir les dangers d'une mauvaise digestion pour qu'il ne soit pas besoin d'insister plus long tems sur ceux d'une évacuation qui la rend telle ; c'est par cette raison que M. LEWIS défend absolument à ses malades de fumer. La fumigation entr'autres inconvéniens disposant à une salivation abondante, par l'irritation qu'elle produit sur les glandes qui fournissent à cette secretion.

L'inspiration qui se fait d'une person-
ne

né à l'autre & dont j'ai parlé plus haut, ne pourroit-elle pas être rappelée ici comme moyen de curation. CAPIVACCIO avoit cru utile de faire coucher son malade entre ses deux nourrices, & il est très vraisemblable que l'inspiration de leur expiration contribua peut-être autant que le lait à retablir ses forces. ELIDÆUS contemporain de CAPIVACCIO & Précepteur de FORESTUS qui nous a conservé cette observation (†), conseilla, à un jeune homme qui étoit dans le marasme, le lait d'anesse & de coucher avec sa nourrice qui étoit une femme extrêmement saine & à la fleur de l'âge; ce conseil réussit très bien, & on ne discontinua que quand le malade avoua qu'il ne pouvoit plus résister au panchant qui le portoit à abuser de ses forces revenues. On pourroit conserver un remède utile & en prévenir le danger en ne mêlant pas les sexes.

Les

(†) *Observat. & Curat. L. I. Observ. 10.*
T. 1. p. 122.

Les passions.

L'on a vu plus haut l'étroite union de l'ame & du corps ; l'on a compris combien le bien être de la première influoit sur le second ; l'on a vû les funestes effets de la tristesse ; ainsi il est presque inutile d'ajouter qu'on ne peut trop éviter toutes les sensations disgracieuses de l'ame , & qu'il est de la dernière conséquence de ne lui en procurer que d'agréables dans toutes les maladies & surtout dans celles , qui , comme la consommation dorsale , disposent par elles-mêmes à la tristesse , tristesse qui par un cercle vicieux les augmente considérablement. Mais, & c'est une des difficultés du traitement , souvent les malades se complaisent à ce symptôme de leur mal , & l'on ne peut pas les déterminer à faire des efforts pour le surmonter ; d'ailleurs il ne faut pas se faire illusion , & croire qu'il n'y a qu'à ordonner d'être gay , pour qu'on le devienne ; le rire ne se commande pas plus qu'il ne se défend ; & l'on est aussi peu maître de s'empêcher d'être triste que d'avoir un accès de fièvre , ou une rage de dents. Tout ce qu'on
peut

peut exiger des malades, c'est qu'ils se prêtent aux remèdes contre la tristesse comme ils se prêteront à d'autres ; ces remèdes sont, moins la compagnie dans ce cas, (nous avons vu qu'elle leur déplaçoit par des raisons particulières,) que la variété des situations. Le changement continuel des objets forme une succession d'idées qui les distrait, & c'est ce qu'il leur faut. Rien n'est plus pernicieux aux personnes qui sont portées à se livrer à une seule idée que le desœuvrement & l'inaction. Rien n'est surtout plus pernicieux à nos malades, & ils ne peuvent éviter avec trop de soin l'oisiveté & l'abandon à eux-mêmes. Les exercices champêtres, les travaux de la campagne les distraient plus puissamment que rien d'autre. M. LEWIS veut qu'on ne voye, s'il est possible, que des objets de son sexe ; que les malades ne soient jamais absolument seuls ; qu'on ne les laisse point se livrer à leurs réflexions ; qu'on ne leur permette ni lecture ni aucune occupation d'esprit ; ce sont autant de causes, dit-il, qui épuisent les esprits & qui retardent la cure. Je ne penserois pas avec lui qu'on dût absolument leur

inter-

interdire toute lecture. On doit leur défendre de lire long tems de suite, ne fût-ce qu'à cause de la foiblesse de leur vue ; on doit leur défendre toute lecture qui demanderoit de l'application ; on doit leur interdire sévèrement toutes celles qui pourroient rappeler à leur souvenir des idées, à leur imagination des objets, dont il seroit à souhaiter qu'ils perdissent la mémoire ; mais il en est, qui, sans fixer beaucoup l'attention & sans pouvoir rappeler des images dangereuses, les distraient agréablement, & préviennent les dangers terribles d'un ennui desœuvré.

Les Remedes.

Je suivrai le même ordre que dans l'article précédent. J'indiquerai les remedes qu'on doit éviter avant que de parler de ceux qu'on doit suivre. J'ai déjà indiqué une première classe de ceux qu'on doit exclure ; ce sont ceux qui irritent, les remedes chauds & volatils. Il y en a une seconde très opposée & également nuisible, les évacuans. J'ai déjà dit que les sueurs, la salivation, les urines abondantes épuisoient le malade.

lade. Je ne reparlerai pas de ces évacuations, l'on sent que tous les remèdes qui les exciteroient doivent être bannis : il reste à examiner la saignée & les évacuations des premières voyes. L'indication étant de redonner des forces, pour juger s'ils conviennent, il ne s'agit que de savoir, si ces évacuations sont propres à la remplir. Je serai court. Il y a deux cas dans lesquels la saignée rétablit les forces, dans tous les autres elle les ôte ; ou quand on a trop de sang, ce n'est pas le cas des personnes en consommation ; ou quand le sang a acquis une densité inflammatoire, qui le rendant impropre à ses usages, détruit promptement les forces ; c'est la maladie des gens vigoureux, de ceux qui ont les fibres roides, & la circulation forte : nos malades sont précisément dans le cas contraire ; la saignée ne peut que leur nuire. *Toutes les gouttes de sang*, dit M. GILCHRIST, *sont précieuses aux personnes qui sont en consommation ; la force assimilante qui le repare est détruite, & ils n'en ont que ce qu'il leur faut pour soutenir la circulation très foiblement* (2). M. LOBB qui

(2) *On sea voyage* p. 117.

a très bien apprécié les effets des évacuations, est positif. Dans les corps, dit-il, qui n'ont que la quantité de sang nécessaire, si on la diminue par les saignées ou par les autres évacuations, on diminue les forces, on trouble les sécrétions, & on produit plusieurs maladies (a). La façon dont M. SENAC parle de la saignée lui donne encore plus sûrement l'exclusion dans ce cas. Si la matière dense ou rouge manque, les saignées sont inutiles ou pernicieuses, on doit donc les interdire aux corps extenués dont le sang est en petite quantité ou a peu de consistance, quand il ne sort des vaisseaux qu'une liqueur qui à peine peut donner de la couleur au linge ou à l'eau (b). L'on a vû que tel étoit l'état du sang des masturbateurs ; & c'est généralement celui des personnes foibles & valetudinaires. Que ceux qui travaillent à les guerir par la saignée, comparent leur méthode à ce précepte fondé sur la théorie la plus éclairée & les observations pratiques les plus nombreuses & les mieux

(a) *A letter shewing what is the proper preparation of persons for inoculation* §. 4.

(b) *Traité du cœur* L. 4. C. 1. §. 2. T. II. p. 263.

mieux réfléchies, ce sont les bases de l'ouvrage d'où je le tire, & qu'ils jugent des succès auxquels ils doivent s'attendre.

Les remèdes qui évacuent les premières voyes, fortifient, quand il se trouve dans ces parties, ou des amas de matieres si considerables que par leur masse elles gênent les fonctions de tous les viscères ; ou quand il y a dans l'estomac & dans les premiers intestins des matieres putrides dont l'effet ordinaire est une foiblesse prodigieuse. Dans ces cas là on peut employer les évacuans, si rien ne les contr'indique, s'il n'y a point d'autres moyens de débarasser les premières voyes, ou s'il y a du danger à ne pas les évacuer promptement. Ces trois conditions se trouvent rarement chez les personnes qui sont dans un état de consommation, chez lesquelles la foiblesse & l'atonie des premières voyes est une contr'indication toujours présente aux purgatifs, ou aux émetiques. Il y a le plus souvent un autre moyen d'en procurer l'évacuation successive ; c'est d'employer les toniques non adstringens, tels sont un grand nombre d'amers, qui en redon-

redonnant du jeu aux organes , produisent le double bon effet de digérer ce qui peut l'être , & d'évacuer le superflu. Il y a enfin rarement du danger à ne pas les évacuer promptement ; ce danger a lieu quelques fois , dans les maladies aiguës ; l'acreté des matieres que la chaleur augmente , & la prodigieuse réaction des fibres peuvent occasionner des symptômes violens , qui n'ont jamais lieu dans les maladies de langueur , dans lesquelles les évacuans proprement dits ne sont par là même jamais , à beaucoup près , aussi nécessaires , & sont , comme je l'ai dit , très souvent contrindiqués. L'atonie , le manque d'action sont la cause des amas quand il s'en fait ; qu'on les vuide par un purgatif l'effet est dissipé , mais la cause qui l'a produit est considérablement augmentée ; l'on a à reparer & le mal existant , & celui que le remède a fait ; si l'on ne parvient pas à y remédier promptement , l'effet se reproduit plus vite qu'auparavant ; & si l'on se laisse aller à employer de nouveau les purgatifs , on augmente une seconde fois le mal ; l'on fait contracter d'ailleurs aux intestins une paresse qui les empêche de fonction-

tionner ; l'on parvient au point de ne plus avoir d'évacuations que par art ; en un mot , les purgatifs dans les embarras des premières voyes chez les personnes foibles , ne produisent une diminution dans l'effet qu'en augmentant la cause ; ne soulagent pour le moment qu'en empirant la maladie. L'on ne suit cependant que trop cette méthode ; les malades l'aiment , elle paroît plus prompte , & effectivement moyennant que la chute des forces ne soit pas trop considérable , ils se trouvent soulagés pour peu de jours ; le mal il est vrai revient , mais on aime mieux l'attribuer à l'insuffisance qu'à l'opération du remède , auquel on s'affectionne ; d'ailleurs les malades sont pour le soulagement présent , & peu de Médecins ont le courage de s'y opposer ; il est cependant bien important , en médecine comme en morale , de savoir sacrifier le présent à l'avenir ; la négligence de cette loi peuple le monde de malheureux & de valetudinaires. Il seroit fort à souhaiter que l'on put inculquer à tant de Médecins & à tant de malades le beau morceau qu'on trouve dans la Pathologie de M. GAU-

B I U S , sur tous les maux que cet abus des purgatifs entraîne (c).

N'y a-t-il point de cas , dira-t-on , dans lesquels les émetiques & les purgatifs puissent être admis pour les malades dont je parle ? Sans doute il en est quelques uns , mais très rares ; & il faut bien de l'attention pour ne pas se laisser tromper aux signes qui paroissent indiquer les évacuans , & qui souvent dépendent d'une cause qu'on doit attaquer par de tout autres remèdes. Je n'entrerai point dans le détail de ces distinctions , il seroit hors de place ; & il me suffit d'avoir averti que les évacuans devoient rarement avoir lieu dans cette maladie. M. LEWIS croit qu'un émetique doux peut préparer utilement les premières voyes pour les autres remèdes , mais il ne veut pas pas qu'on aille au delà ; & une multitude de cas m'ont appris qu'on pouvoit & qu'on devoit très souvent s'en passer. C'est en combattant la cause qu'on détruit le mal ; pour peu qu'on en enlève chaque jour , on est sur que l'effet disparoitra , sans crainte de retour. Si l'on n'agit que
sur

sur l'effet, le travail de chaque jour est non seulement inutile au jour suivant, mais presque toujours nuisible.

Après avoir indiqué ce qu'on doit éviter, que doit-on faire? J'ai marqué plus haut les caracteres que doivent avoir les remedes; fortifier sans irriter: il en est quelques uns qui peuvent remplir ces deux indications; cependant le catalogue n'en est pas long, & les deux plus efficaces sont, sans contredit, *le Kina* & *les bains froids*. Le premier de ces remedes, est depuis près d'un siecle regardé, indépendamment de sa vertu fébrifuge, comme l'un des plus puissans fortifiens, & comme calmant. Les Medecins modernes les plus célèbres le regardent comme spécifique dans les maladies des nerfs. L'on a vû qu'il entroit dans l'ordonnance de M. BOERHAAVE rapportée plus haut; & M. VANDERMONDE s'en est servi avec beaucoup de succès dans le traitement d'un jeune homme que des débauches en femme avoient jetté dans un état très facheux (d). M. LEWIS le préfere à

H 2

tous

(d) *Recueil périodique d'observations de medecine* &c. T. 6 p. 195. L'on trouve dans le

tous les autres remèdes, & M. STEHELIN dans la lettre, dont j'ai déjà parlé plusieurs fois, dit qu'il le croit le plus efficace de tous.

Vingt siècles d'expériences exactes & raisonnées, ont démontré que les bains froids possédoient les mêmes qualités. Le Docteur BAYNARD en a prouvé l'usage plus particulièrement, dans les desordres produits par la masturbation & les excès vénériens; surtout dans un cas, où, indépendamment de l'impuissance & d'une gonorrhée simple, il y avoit une si grande foiblesse, augmentée il est vrai par les saignées & les purgatifs, qu'on regardoit le malade comme au bord du tombeau (e).

M. LEWIS ne craint pas d'affirmer encore plus positivement leur efficacité; *De tous les remèdes, dit-il, soit internes soit externes, il n'y en a aucun qui égale les bains froids. Ils rafraichissent, ils fortifient les nerfs & ils aident la transpiration plus efficacement qu'au-*

le second volume de ce même ouvrage la description d'une maladie produite par la même cause, qui mérite d'être lue.

(e) ΨΥΧΡΟΛΥΣΙΑ or the history of cold bathing. p. 254. 281.

qu'aucun remède intérieur ; bien ménagés ils sont plus efficaces dans la consommation dorsale que tous les autres remèdes pris ensemble (f). L'on doit même remarquer que les bains froids ont, comme je l'ai déjà dit de l'air, un avantage particulier, c'est que leur action dépend moins de la réaction, c'est à dire des forces de la nature, que celle des autres remèdes ; ceux-ci n'agissent que sur le vif, les bains froids donnent du ressort même aux fibres mortes.

L'union du Kina & des bains froids est indiquée par la parité de leurs vertus ; ils operent les mêmes effets, & étant combinés ils guerissent des maladies que tous les autres remèdes n'auroient fait qu'empirer. Fortifiants, sédatifs, fébrifuges, ils redonnent les forces, diminuent la chaleur fébrile & nerveuse, & calment les mouvemens irréguliers produits par la disposition spasmodique du genre nerveux. Ils remédient à la faiblesse de l'estomac, & dissipent très promptement les douleurs qui en sont la suite. Ils redonnent de l'appetit ; ils facilitent la digestion & la nutri-

H 3

tion ;

f) p. 36.

tion , ils rétablissent toutes les se-
cretions , & surtout la transpiration , ce
qui les rend si efficaces dans toutes
les maladies catarrhales & cutanées ;
en un mot ils remédient à toutes les
maladies causées par la foiblesse , moyennant que le malade ne soit attaqué
ni d'obstructions indissolubles , ni d'in-
flammation , ni d'abcès ou d'ulceres
internes ; conditions qui n'excluent ,
même , nécessairement , ou presque
nécessairement , que les bains froids ,
mais qui permettent souvent le Kina.

J'ai vû il y a quelques années un
étranger âgé de 23 ou 24 ans , qui ,
dès sa plus tendre enfance , étoit tour-
menté par des maux de tête cruels ,
& presque continus vû la fréquence &
la longueur des accès qui étoient tou-
jours accompagnés d'une perte totale
de l'appetit. Le mal avoit considéra-
blement empiré par l'usage des saignées ,
des évacuans , des eaux purgatives ,
des bains chauds , des bouillons &
d'une foule d'autres remèdes. Je lui
ordonnai les bains froids & le Kina.
Les accès devinrent en peu de jours
plus foibles & beaucoup moins fré-
quens : le malade au bout d'un mois
se

se crut presque radicalement guéri ; la cessation des remèdes & la mauvaise saison renouvelèrent les accès , mais infiniment moins violemment qu'auparavant ; il recommença la même cure au printems suivant , & la maladie vint à être si légère , qu'il crut n'avoir plus besoin de rien. Je suis persuadé que les mêmes secours réitérés une ou deux fois le gueriront radicalement.

Un homme de vingt-huit ans étoit desolé , depuis bien des années , par une goutte irreguliere , qui se jettoit toujours à la tête , & occasionnoit des desordres effrayans sur le visage ; il avoit consulté plusieurs Médecins & essayé des remèdes de plusieurs especes ; & depuis peu un vin médicinal , composé des aromates les plus pénétrants infusés dans le vin d'Espagne ; tous , & surtout le dernier , avoient augmenté le mal ; l'on avoit appliqué des vésicatoires aux jambes qui occasionnoient des symptômes violens ; ce fut à cette époque que je fus demandé. Je lui conseillai une forte décoction de Kina & de camilles , qu'il continua pendant six semaines , & qui lui redonna plus de santé qu'il n'en avoit eu depuis bien

des années. Il feroit inutile d'amener un plus grand nombre d'exemples, surtout étrangers à la matiere, pour prouver la vertu fortifiante de ces remedes si bien démontrée dès long tems, & dont tout indique l'usage dans cette maladie; usage dont les plus heureux succès ont confirmé l'utilité.

Quand j'ai employé le Kina en forme liquide, j'ordonnois la décoction d'une once avec douze onces d'eau, ou, suivant l'indication, de vin rouge, cuits pendant deux heures dans un vaisseau bien fermé, pour en prendre trois onces trois fois par jour. Je place les bains froids le soir quand la digestion du diner est entierement finie; ils contribuent à procurer un sommeil tranquille. J'ai vû un jeune masturbateur qui passoit les nuits dans l'insomnie la plus inquiète, & qui étoit baigné tous les matins dans des sueurs colliquatives; la nuit qui suivit le sixieme bain, il dormit cinq heures, & se leva le matin sans sueur & beaucoup mieux.

Le mars est un troisieme remede, trop employé dans tous les cas de foiblesse, pour qu'il soit nécessaire d'insister sur son efficace comme fortifiant; comme

me il n'a rien d'irritant il est extrêmement approprié à nos malades. On le donne ou en substance ou en infusion ; mais la meilleure préparation ce sont les eaux martiales préparées par la nature & surtout les eaux de Spa , l'un des plus puissans toniques qu'on connoisse , & un tonique qui bien loin d'irriter , adoucit tout ce que les humeurs peuvent avoir de trop acre. Les gommes , la mirrhe , les amers , les aromates les plus doux , sont aussi d'usage. Ce sont les circonstances qui doivent décider sur le choix entre ces differens remedes. Les premiers que j'ai indiqué méritent généralement la préférence ; mais il peut se trouver des cas qui en exigent d'autres ; on peut en général les choisir sur toute la classe des nervins , en prenant pour boussole dans ce choix , les précautions que j'ai indiqué plus haut. C'est une maladie de nerfs , on doit la traiter comme telle , & souvent on l'a fait & on a réussi , sans en connoître la cause ; il est vrai , & des observations incontestables me l'ont démontré , que l'ignorance de cette cause , & par là même la négligence des précautions qu'elle exige , a

d'autres fois rendu infructueux les traitemens les mieux indiqués en apparence, sans que les Médecins pussent pénétrer la cause de ce peu de succès.

J'ordonnai au jeune homme dont le cas est décrit dans un fragment de ses lettres (p. 37.) des pilules, dont la mirrhe faisoit la base, & une décoction avec le Kina, qui eurent le plus heureux succès (g). *Je m'apperçois chaque jour, m'écrivait-il seize jours après avoir commencé ces remèdes, du grand bien qu'il me font; mes maux de tête ne sont plus ni si fréquens, ni si violens; je ne les ai plus que lorsque je m'attache trop; l'estomac va mieux, je n'ai plus que rarement les douleurs dans les membres. Au bout d'un mois la guérison fut complète, à cela près qu'il n'avoit pas, & n'aura peut-être jamais les forces qu'il auroit eu sans la mauvaise*

(g) *℞. Mirrb. elect. unc. S. gum. galban. extr. trifol. fibr. terr. Japon aa dr. II. Sir. cort. aur. q. β. f. pil. gr. III. sept, une heure avant le déjeuner, le diner & le souper avec trois onces de la boisson. ℞. cort. peruv. unc. II. cort. rad. capp. unc. I. cinnam. acut. dr. II. limat. mart. in nodul. lax. unc. β. S. cum aq. font. lib. II. β. l. a. f. decoct.*

vaïse conduite. L'échec que la machine reçoit dans le tems de l'accroissement a des consequences qui ne se reparent point. Pût cette vérité être bien imprimée dans l'esprit des jeunes gens ; elle a été depuis peu fortement prêchée. *La jeunesse*, dit M. LINNEUS, *est un tems important pour se former une santé robuste. Rien n'est plus à craindre que l'usage prématuré ou excessif des plaisirs de l'amour : il en naît des foiblesses dans la vue, des vertiges, la diminution de l'appetit, & même l'affoiblissement de l'esprit & de la raison. Un corps énervé dans la jeunesse n'en revient plus ; sa vieillesse est prompte & infirme & sa vie courte* (b). Seize cent ans avant ce grand Naturaliste, PLUTARQUE dans son bel ouvrage sur l'éducation des enfans avoit recommandé la formation de leur temperament comme une chose extrêmement importante. *L'on ne doit, dit-il, négliger aucun des soins qui peuvent contribuer à l'élégance & à la force du corps ;*

H 6

Les:

(b) Ce morceau est tiré d'une dissertation de ce savant Medecin, sur les fondemens de la santé ; voyez *Mercuré Danois* Juillet 1758. P. 25.

(les excès dont je traite nuisent autant à l'une qu'à l'autre ,) *car* , ajoute-t-il , *le fondement d'une vieillesse heureuse c'est une bonne constitution dans la jeunesse ; la tempérance & la moderation à cet âge sont un passeport pour vieillir heureusement (i).*

A l'observation précédente , dont le succès paroît dû au Kina , j'en joindrai une autre dans laquelle les bains froids furent le principal remède. Un jeune homme d'un temperament bilieux , instruit au mal dès l'âge de dix ans , avoit toujours été dès ce tems là , foible , languissant , cacochime ; il avoit eu quelques maladies bilieuses qui avoient eu beaucoup de peine à se guerir ; il étoit extrêmement maigre , pâle , foible , triste. Je lui ordonnai les bains froids & une poudre avec la crème tartre , la limaille & très peu de canelle , dont il prenoit trois fois par jour. Dans moins de six semaines il acquit une force qu'il n'avoit jamais connu auparavant.

Un grand avantage des eaux de Spa & du Kina , c'est que leur usage fait passer

(i) *De puerorum institut. ch. 10.*

passer le lait. Les eaux de Spa partagent cet avantage avec quelques autres eaux. L'on a vû plus haut que M. HOFMAN ordonnoit le lait d'aneffe avec un tiers d'eau de Selter. M. de la METTRIE nous a conservé une belle observation de M. BOERHAAVE, *ce Duc aimable, je traduis mot à mot, s'étoit mis hors du mariage, je l'ai remis dedans par l'usage des eaux de Spa avec le lait* (k).

La foiblesse de l'estomac qui rend la digestion trop lente ; les acides ; le peu d'activité de la bile ; les engorgemens dans les viscères du bas ventre, sont les principales causes qui empêchent la digestion du lait & qui n'en permettent pas l'usage. Les eaux qui remédient à toutes ces causes, ne peuvent qu'en faciliter la digestion ; & le Kina qui remplit les mêmes indications doit aussi se marier très bien au lait. L'on peut employer ces remèdes, ou avant, pour préparer les voyes, ce qui est presque toujours nécessaire, ou en même tems.

Les

(k) *Supplement à l'ouvrage de Penelope*
ch. 1. p. 35.

Je rétablis parfaitement, en 1753, un étranger qui s'étoit tellement épuisé avec une courtisane, qu'il étoit incapable d'aucun acte de virilité ; son estomac étoit aussi extrêmement affoibli ; & le manque de nutrition & de sommeil l'avoient réduit à une grande maigreur. A six heures du matin il prenoit six onces de décoction de Kina à laquelle on ajoutoit une cuillerée de vin de Canarie : une heure après, il prenoit dix onces de lait de chevre qu'on venoit de tirer, & auquel on ajoutoit un peu de sucre, & une once d'eau de fleur d'orange. Il dinoit d'un poulet roti froid, de pain & d'un verre d'excellent vin de Bourgogne avec autant d'eau. A six heures du soir il prenoit une seconde dose de Kina ; à six heures & demi il entroit dans un bain froid, dans lequel il restoit dix minutes, & au sortir duquel il entroit dans son lit. A huit heures il reprenoit la même quantité de lait ; il se levoit depuis neuf jusqu'à dix. Tel fut l'effet de ces remedes, qu'au bout de huit jours il me cria avec beaucoup de joye, quand j'entrai dans sa chambre, qu'il avoit recouvré *le signe extérieur*
de

de la virilité, pour me servir de l'expression de M. de BUFFON. Au bout d'un mois il avoit presque entièrement repris ses premières forces.

Quelques poudres absorbantes ; quelques cuillerées d'eau de menthe ; souvent la seule addition d'un peu de sucre ; quelques pilules avec l'extrait de Kina & le mastic qui est lui même un remède utile dans ce cas , peuvent aussi contribuer à prévenir la dégénération du lait. L'on pourroit substituer au mastic ou au sang dragon , cette gomme , nouvellement introduite dans quelques endroits d'Angleterre , sous le nom de *Gummi rubrum Gambiense* , & sur laquelle on trouve une petite dissertation dans l'excellente collection que publie la nouvelle Société de Médecins formée à Londres (1) ; elle fortifie , & elle adoucit , ce sont les deux grandes indications dans les maladies dont il est question.

Enfin , si quelque soin qu'on prit , il étoit impossible de soutenir le lait , on pourroit essayer le lait de beurre ;
je

(1) *Medical observations and inquiries* T. I. p. 361.

je l'ai conseillé avec succès à un jeune homme pour lequel un principe d'hypocondrialgie me faisoit craindre le lait entier. Les bilieux le boivent avec plaisir & s'en trouvent toujours bien ; on doit le préférer au lait toutes les fois qu'il y a beaucoup de chaleur, un peu de fièvre, une disposition érépélateuse, & il est surtout d'un très grand usage quand les excès vénériens produisent une fièvre aiguë, telle que celle dont mourut RAPHAEL. Malgré la foiblesse, les toniques nuiroient ; la saignée est dangereuse ; le fameux JONSTON mort Baron de Zieboldorf il y a plus de quatre vingt ans l'avoit déjà défendue positivement dans ce cas (m). Les cures trop rafraichissantes ne réussissent pas, comme l'observation de M. VANDERMONDE le prouve, & comme je l'ai vû moi-même ; mais le lait de beure réussit très bien, pourvû qu'il ne soit pas trop gras. Il calme, il délaye, il adoucit, il desaltere, il rafraichit, & en même tems il nourrit & il fortifie, ce qui est bien.

(m) *In febre ex venere cavendum a V. S.*
Syntagma L. I. tit. 2. c. 1.

bien important dans ce cas , dans lequel les forces se perdent avec une promptitude dont on n'a point d'idée. M. GILCHRIST qui ne fait pas grand cas du lait dans l'étiſie , loue extrêmement le lait de beure dans la même maladie (n).

Il feroit inutile d'entrer dans de plus grands détails ſur la cure ; quelque étendue que je leur donnaſſe , ils ne pourroient jamais ſervir à guider les malades ſans le ſecours d'un Médecin pour qui ils ſeroient inutiles. Je me ſuis plus étendu ſur le régime , parce que , quand le mal n'a pas fait de grands progrès , joint à la ceſſation de la cauſe , il peut ſeul operer la guérifon , & que chacun peut ſ'y aſtreindre ſans aucun danger. Il ne me reſteroit pour terminer cette partie qu'à joindre la cure préſervatoire ; je ſentis que cet article manquoit à la première édition de cet ouvrage , & que c'étoit un vuide eſſentiel. Un homme , célèbre dans la République des lettres par ſes ouvrages , & plus respectable encore par ſes talens , ſes connoiſſances & ſes qualités perſonnelles , que par ſon nom & par les emplois qu'il rem-

(n) *Qn. ſea. voyage* p. 119.

remplit si dignement dans une des premières Villes de Suisse, M. ISELIN Secrétaire d'Etat à Basle, (il voudra bien me permettre de le nommer) m'a fait sentir ce vuide d'une manière bien polie. Je rapporterai le fragment de sa lettre avec d'autant plus de plaisir qu'il marque précisément ce qu'il faudroit faire. *Je souhaiterois, m'écrivit-il, de voir de votre main un ouvrage dans lequel vous expliquiez les moyens les plus sûrs & les moins dangereux, par lesquels les parens, pendant le tems de l'éducation, & les jeunes gens, lors qu'ils sont abandonnés à leur propre conduite, pourroient le mieux se préserver de cette violence des desirs, qui les porte à des excès dont naissent des maladies si horribles, ou à des desordres qui troublent le bonheur de la Société & le leur propre. Je ne doute pas qu'il n'y ait une diete qui favorise particulièrement la continence; je crois qu'un ouvrage qui nous l'enseigneroit, joint à la description des maladies produites par l'impureté, vaudroit les meilleurs Traités de morale sur cette matiere.*

Il a sans doute bien raison; rien ne seroit plus important que cette adjonction

tion qu'il désire ; mais rien de plus difficile en la separant des autres parties de l'éducation, non seulement médicale mais morale. Pour traiter cet article à part , si l'on vouloit le traiter bien , il faudroit établir un grand nombre de principes , qui prolongeroient beaucoup trop ce petit ouvrage , & qui lui sont d'ailleurs très étrangers. Quelques préceptes généraux , isolés des principes & des divisions nécessaires , non seulement seroient peu utiles mais pourroient même devenir dangereux ; ainsi , il vaut mieux renvoyer ce traité , à faire partie d'un plus considerable , sur les moyens de former un bon temperament , & de donner aux jeunes gens une santé ferme ; matiere qui quoique traitée par d'habiles gens , n'est pas encore épuisée tant s'en faut ; & sur laquelle il y a une foule de choses extrêmement importantes à ajouter , aussi bien que sur les maladies de cet âge. Ainsi malgré moi je ne toucherai point ici cet article. Tout ce que je puis dire c'est que l'oisiveté , l'inaction , le trop long séjour au lit , un lit trop mol , une diete succulente , aromatique , salée , vineuse , les amis suspects , les ouvrages licentieux ,

tieux, étant les causes les plus propres à porter à ces excès, on ne peut les éviter avec trop de soin. La diete est surtout d'une extrême importance, & l'on n'y fait pas assez d'attention. Ceux qui élèvent les jeunes gens devroient avoir présente la belle observation de S. JEROME, *Les forges de Vulcain, les Volcans du Vesuve, & le mont Olimpe, ne brulent pas de plus de flammes que les jeunes gens nourris de mets succulents & abreuvés de vin.* MENJOT, l'un des Medecins de LOUIS le grand dès le milieu jusqu'à la fin du siecle dernier, parle de femmes que l'excès d'hipocras jetta dans une extase vénérienne. L'usage du vin & des viandes est d'autant plus facheux, qu'en augmentant la force des éguillons de la chair il affoiblit celle de la raison qui doit leur résister. *Le vin & les viandes hebetent l'ame* dit PLUTARQUE dans son traité *du manger des viandes*, ouvrage qui devroit être généralement lû. Les plus anciens Medecins avoient déjà connu l'influence du régime sur les mœurs, il avoient l'idée d'une Médecine morale; & GALIEN nous a laissé sur cette matiere un petit ouvrage, qui est peut-

peut être ce que l'on a de mieux jusques à présent. L'on sera convaincu après l'avoir lû de la réalité de sa promesse.

» Que ceux , qui nient que la difference
 » des alimens rend les uns temperans ,
 » les autres dissolus ; les uns chastes , les
 » autres incontinens ; les uns coura-
 » geux , les autres poltrons ; ceux ci
 » doux , ceux là querelleux ; d'autres
 » modestes , des derniers présomptueux ;
 » que ceux dis-je qui nient cette vérité
 » viennent vers moi , qu'ils suivent
 » mes conseils pour le manger & pour
 » le boire , je leur promets qu'ils en
 » retireront de grands secours pour la
 » Philosophie Morale ; ils sentiront aug-
 » menter les forces de leur ame ; ils
 » acquerront plus de génie plus de
 » mémoire , plus de prudence , plus
 » de diligence. Je leur dirai aussi quel-
 » les boissons , quels vents , quelle tem-
 » perature de l'air , quels pais ils doi-
 » vent éviter , ou choisir (o). H I P-
 » POCRATE , PLATON , ARIS-
 » TOTE , PLUTARQUE nous avoient
 » déjà laissé de très bonnes choses sur
 » cette

(o) *Quod animi mores corporis tempera-
 menta sequantur* Ch.9. CHARTERIUS t.5.
 p. 457.

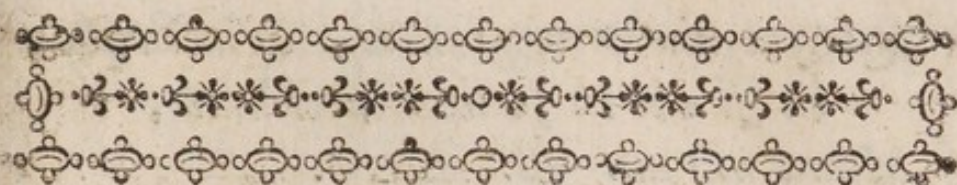
cette importante matiere ; & parmi les ouvrages qui nous restent du Pithagoricien PORPHYRE ce zélé Antichrétien du troisieme siecle , il y en a un *de l'abstinence des viandes* , dans lequel il reproche à FIRMUS CASTRICIUS , à qui il l'adresse , d'avoir quitté la diete végétale , quoiqu'il eut avoué qu'elle étoit la plus propre à conserver la santé & à faciliter l'étude de la Philosophie ; & il ajoute , depuis que vous mangez de la viande , votre experience vous a appris que cet aveu étoit bien fondé ; il y a de très bonnes choses dans cet ouvrage.

La peinture du danger , quand on s'est livré au mal , est peut-être le plus puissant motif de correction ; c'est un tableau effrayant bien propre à faire reculer d'horreur. Rapprochons-en les principaux traits. Un déperissement général de la machine ; l'affoiblissement de tous les sens corporels & de toutes les facultés de l'ame ; la perte de l'imagination & de la mémoire ; l'imbécillité ; le mépris , la honte , l'ignominie qu'elle entraîne après soi ; toutes les fonctions troublées , suspendues , douloureuses ; des maladies longues , fâcheuses , bisarres , dégoutantes ; des dou-

douleurs aiguës & toujours renaissantes ; tous les maux de la vieillesse dans l'âge de la force ; une ineptitude à toutes les occupations pour lesquelles l'homme est né ; le rôle humiliant d'être un poids inutile à la terre ; les mortifications auxquelles il expose journellement ; le dégoût pour tous les plaisirs honnêtes ; l'ennui ; l'aversion des autres & de soi qui en est la suite ; l'horreur de la vie , la crainte de devenir suicide d'un moment à l'autre ; l'angoisse pire que les douleurs ; les remors pires que l'angoisse , remords qui croissant journellement , & prenant sans doute une nouvelle force , quand l'ame n'est plus affoiblie par les liens du corps , serviront peut-être de supplice éternel , & de feu qui ne s'éteint point ; voilà l'esquisse du sort réservé à ceux qui se conduiront comme s'ils ne le craignoient pas.

Avant que de quitter l'article du traitement. Je dois avertir les malades & cet avis regarde également tous ceux qui ont des maladies chroniques surtout quand elles sont accompagnées de foiblesse , qu'ils ne doivent point espérer que l'on puisse réparer dans quelques jours des maux qui sont le produit des erreurs de quelques années. Ils doi-

doivent s'attendre aux ennuis d'une cure longue, & s'astreindre scrupuleusement à toutes les regles du régime ; si quelques fois elles leur paroissent minutieuses, c'est parce qu'ils ne sont pas en état d'en sentir l'importance ; & il faut qu'ils se répètent sans cesse que l'ennui de la cure la plus rigide est fort inférieur à celui de la maladie la plus légère. Qu'il me soit permis de le dire, si l'on voit des maladies qui ne guerissent point parce qu'elles sont mal traitées, l'on en voit aussi un grand nombre que l'indocilité du malade rend incurables malgré les secours les mieux indiqués de la part du Médecin. HYPOCRATE exigeoit pour s'assurer du succès, que le malade, le Médecin, & les assistans fissent également leur devoir : si ce concours étoit moins rare, les issues heureuses seroient plus fréquentes. J'ai vu les maladies les plus rebelles céder à l'établissement de cette harmonie ; & des observations très récentes, m'ont démontré que la férocité même des maladies cancéreuses cédait à des cures, ordonné peut être avec quelque prudence, mais surtout exécutées avec une docilité & une régularité dont les succès font l'éloge.



A R T I C L E I V.

Maladies analogues.

S E C T I O N X I.

Les pollutions nocturnes.

J'AI montré les dangers d'une évacuation trop abondante de semence par les excès vénériens & par la masturbation, & j'ai dit au commencement de cet ouvrage qu'elle se perdoit aussi par les pollutions nocturnes dans des songes lascifs, & par cet écoulement connu sous le nom de gonorrhée simple ; j'examinerai brièvement ces deux maladies.

Telles sont les loix qui unissent l'ame au corps, que lors même que les sens sont enchainés par le sommeil, elle s'occupe des idées qu'ils lui ont transmises pendant le jour.

*Rex, que in vita usurpant homines,
cogitant, curant, vident,*

I

Quaque

*Quæque aiunt vigilantes, agitantque,
 ea si cui in somno accidunt,
 Minus mirum est. A C C.*

Une autre loi de cette union, c'est que sans troubler cet enchainement des autres sens, ou, pour ôter toute équivoque, sans leur rendre la sensibilité aux impressions externes, l'ame peut dans le sommeil, faire naître les mouvemens nécessaires à l'exécution des volontés que les idées dont elle s'occupe lui suggerent. Occupée d'idées relatives aux plaisirs de l'amour, livrée à des songes lascifs, les objets qu'elle se peint, produisent sur les organes de la génération, les mêmes mouvemens qu'ils y auroient produit pendant la veille, & l'acte se consomme physiquement s'il se consomme dans l'imagination. L'on sait ce qui arriva à H O R A C E dans un des gîtes de son voyage à Brindes.

*Hic ego mendacem stultissimus usque
 puellam.*

*Ad mediam noctem expecto: somnus
 tamen aufert*

*Intentam veneri: tum immundo som-
 nia visu* *Noctur-*

*Nocturnam vestem maculant, ventrem-
que supinum.*

Ces organes , à leur tour , irrités les premiers ne reveillent quelques fois que l'imagination , & suscitent des songes qui se terminent comme les précédens. Ces principes servent à expliquer les différentes especes de pollutions.

La premiere est celle qui vient d'une surabondance de semence ; c'est celle des gens à la force de l'âge , qui sont sanguins , vigoureux , chastes. La chaleur du lit venant à rarefier les humeurs , & la liqueur spermatique étant plus susceptible de rarefaction qu'une autre , les vésicules irritées entraînent l'imagination , qui dénuée des secours qui lui feroient voir l'illusion , s'y livre toute entiere ; l'idée du coït en produit l'effet dernier , l'éjaculation. Dans ce cas cette évacuation n'est point une maladie , c'est plutôt une crise favorable , un mouvement qui débarasse d'une humeur , qui trop abondante & trop retenue pourroit nuire ; & quoique quelques Médecins , qui n'ajoutent foi qu'à ce qu'ils ont vû , l'aient nié , il n'en est pas moins vrai que cette liqueur peut par

son abondance produire des maladies. Qu'on me permette une courte digression sur cette question, elle n'est pas étrangère à mon sujet.

GALIEN nous a conservé l'histoire d'un homme & d'une femme, que l'excès de semence rendoit malades & qui furent guéris l'un & l'autre en renonçant à la continence qu'ils s'étoient imposé (p); & il regarde la retention de cette humeur comme capable de produire des accidens très facheux. J'ai vû à Montpellier une observation semblable en tout à celle de la femme dont ce grand homme parle. Une veuve très robuste, âgée de près de quarante ans, qui avoit joui très souvent pendant longtems du physique de l'amour, & qui en étoit privée depuis quelques années, tomboit, de tems en tems, dans des accès hyfteriques si violens, qu'elle perdoit l'usage de ses sens; aucun remede ne pouvoit dissiper les accès; on ne pouvoit les faire finir que par de fortes frictions des parties génitales, qui lui procuroient un tremblement

con-

(p) *De locis affectis* L. 6. c. 5. CHARTER. t. 7. p. 549.

convulsif suivi d'une abondante éjaculation ; & dans le même instant elle recouvroit ses sens. Un Médecin respectable par son savoir & par son âge, qui a suivi long tems les armées Autrichiennes en Italie, m'a dit avoir remarqué, que ceux des soldats Allemands qui n'étoient pas mariés, & qui vivoient chastement étoient souvent atteints d'accès d'épilepsie, de priapisme, ou de pollutions nocturnes ; accidens qui venoient d'une sécrétion plus abondante de semence, & peut-être de ce que cette semence avoit plus d'acreté, dans un pays plus chaud & où la diète est plus succulente.

L'on a du même Docteur J A Q U E S, que j'ai cité dans le second article de cet ouvrage, une these (q), dont M. de la M E T T R I E a donné la traduction (r), dans laquelle il cite beaucoup de maladies produites par la privation des plaisirs vénériens; & M. de la M E T T R I E en indique une autre, du D. R E N E A U M E, sur la *virginité claustrale*, dont l'objet est le même.

I 3

M.

(q) *An ex negato veneris usu morbi* 1722.

(r) *Penelope* ch. 8. des *qualités nécessaires au Médecin.*

M. ZINDEL a publié à Basle il y a quinze ans, une dissertation dans laquelle il a recueilli les observations éparpillées des maladies produites par une trop grande chasteté (s). Enfin, sans parler de quelques autres, M. GAUBIUS met la continence excessive dans la classe des causes de maladie. Il est rare, dit-il, qu'elle produise quelques maux, on l'a vû cependant dans quelques hommes nés avec beaucoup de temperament & qui forment beaucoup de semence & dans quelques femmes (t); il fait ensuite l'énumération de ces maux. L'on ne doit donc point en nier l'existence, mais l'on peut en affirmer la rareté, surtout dans ce siècle qui paroît être celui de la foiblesse, & l'on se trompe tous les jours, en attribuant indistinctement à cette cause, toutes les maladies qui attaquent les personnes nubiles du sexe, & en leur conseillant le mariage pour tout remède; remède souvent mal indiqué & souvent nuisible, parce qu'il ne peut par détruire les vices qui entretenoient la maladie, & qu'il ne fait qu'a-

(s) *Nicolaus ZINDELIUS de morbis ex castitate nimia oriundis* Basle 1745.

(t) *Institutiones pathologicae* §. 563.

qu'ajouter aux maux passés ceux que la grossesse & les couches produisent ordinairement dans les personnes languissantes. Je reviens aux pollutions.

L'on a vû que la premiere espece produite par une surabondance de semence qu'elle évacue, n'étoit pas un mal en elle-même; mais elle peut le devenir, en revenant trop fréquemment, & lors même qu'il n'y a plus de surabondance nuisible. J'ai déjà observé qu'une évacuation dispoit à une autre, tant est grande la force de l'habitude, qui consiste en ce que la réiteration des mouvemens les rend plus faciles, & qu'ils se reproduisent par la plus légère cause; observation d'une grande utilité pour l'intelligence de l'économie animale, sur laquelle GALIEN & surtout M. MATY (u) ont dit

(u) GALENUS *libro de consuetudinibus* CHARTER. t. 6. p. 541.

M. MATY *dissertatio de consuetudinis efficacia in corpus humanum* Leid. 1740. M. PUJATIA aussi donné de très bonnes reflexions sur cette matiere dans son traité de la diete des fievreux p. 57. &c. les Métaphysiciens qui paroissent l'avoir le mieux saisie sont M. LOCKE *Essay* &c. L. II. c. 32. M. de CONDILLAC *Traité des animaux* p. 2. c. 2. & 9. & l'Auteur
L 4. anonyme

dit d'excellentes choses , mais qui n'a cependant pas encore été pleinement traitée ; & il en résulte cet inconvénient, c'est que les évacuations en deviennent une suite indépendamment du besoin , & lors même qu'il n'existe pas. Alors elles sont très facheuses , & elles ont tous les dangers de l'évacuation excessive procurée par d'autres moyens. *Satyrus* surnommé *Gragropilex* demeurant à *Thafus* , eut dès l'âge de vingt cinq ans de fréquentes pollutions nocturnes ; quelques fois même la semence s'écouloit pendant le jour. Il mourut de consommation dans sa trentième année (5).

M. ZIMMERMANN me parle d'un homme d'un très beau génie , à qui les pollutions avoient fait perdre toute l'activité de son esprit & dont le corps étoit exactement dans l'état décrit par B O E R H A A V E. L'on a vu page 11. les maux que M. HOFMAN observa après des pollutions nocturnes.

anonime des *Elemens de Psychologie* c. 61. 62. 63. 64. Je connois un homme , qui ayant été éveillé , il y a plus de vingt ans , à une heure après minuit , par le bruit d'un incendie , s'est constamment réveillé toutes les nuits , dès cette époque , précisément à la même heure.

(x) *Epidem. L. 6. S. 8. n. 52.* F O E S. 1201.

pollutions. Les symptômes les plus ordinaires , quand le mal n'a pas fait encore de bien grands progrès , c'est un accablement continuel , plus considerable le matin & de vives douleurs de reins. L'on me consulta il y quelques mois pour un vigneron âgé de cinquante ans , très robuste auparavant , & que des pollutions fréquentes depuis trois ou quatre mois , avoient si prodigieusement affoibli , qu'il ne pouvoit travailler que quelques heures par jour , souvent même il en étoit empêché par des douleurs de reins , qui le retenoient au lit & il maigrissoit journellement. Je donnai quelques conseils , dont j'ai ignoré l'exécution & l'effet.

L'on peut mettre dans cette première classe , les pollutions de ceux qui ayant été accoutumés à de fréquentes émissions , les suspendent tout à coup. Telles étoient celles d'une femme dont parle G A L I E N ; elle étoit dans le veufage depuis quelque tems , & la retention du sperme lui procuroit des maladies de l'uterus ; elle eut dans le sommeil des mouvemens des lombes , des bras & des jambes , qui étoient convulsifs , & qui furent accompagnés d'une

émission abondante de sperme épais, avec la même sensation que dans le tems du coït (y). Une danseuse fut blessée par hazard près du sein gauche, fort légèrement; le Chirurgien lui prescrivit une diette assez severe, & lui défendit des plaisirs dont elle étoit en usage de jouir souvent. La troisième nuit de cette privation, à laquelle elle se soumit en négligeant la diette, elle eut une pollution qui revenant plusieurs fois toutes les nuits suivantes la maigrissoient à vue d'œil, & lui causoient de violens maux de reins. La playe ne laissoit pas que de guerir, & l'eut été tout à fait, si elle s'étoit ménagée pour les alimens & la boisson. Le Chirurgien ferme dans ses principes, continuoit son interdiction, la saignoit & la purgeoit. Ennuyée & affoiblie, elle laissa les remedes, reprit son ancien train, la foiblesse & les douleurs se dissiperent bien vite.

Mais qu'on se garde bien de conclure de cette observation, l'inutilité du précepte des plus grands Maitres en chirurgie.

(y) *De semine. l. 2. ch. 1. CHARTER.*
t. 3. p. 213.

rurgie , qui fondés sur d'autres observations , interdisent sévèrement le coït aux blessés ; il n'y a point de praticien qui n'ait pu se convaincre par soi-même combien il leur est nuisible. J'en rapporterai un seul exemple dans lequel la masturbation fut mortelle , & dont G. FABRI de *Hilden* nous a conservé l'histoire. *Cosme* SLO TAN avoit coupé la main à un jeune homme qui l'avoit eu meurtrie par un coup de feu ; comme il le connoissoit très ardent , il lui défendit sévèrement tout commerce avec sa femme qu'il avertit aussi du danger. Mais quand tous les accidens furent dissipés & que la guérison étoit en bon train , le malade se sentant des desirs auxquels sa femme ne voulut pas répondre , il se procura sans coït une émission de semence , qui fut immédiatement suivie , de fièvre , de délire , de convulsions & d'autres accidens violens , dont il mourut au bout de quatre jours (2). J'ai vu un jeune marié qui se jettant étourdiment du siège d'un cabriolet tomba à côté ; la roue de derrière lui passa sur le pied entre le talon

(2) *Observat. Chirurg. cent. L. obs. 22.*

& la cheville; il n'eut ni fracture ni luxation mais une forte contusion; se trouvant bien au bout de cinq jours, il se conduisit comme s'il n'eut point eu d'accident. Deux heures après, toute la jambe enfla avec des douleurs inouïes & une forte fièvre qui dura près de trente heures. Revenons.

Il est important de prévenir de bonne heure les progrès de l'habitude; &, quelle que soit la première cause des pollutions, de ne pas les laisser invéterer. Quand elles ont duré long tems, elles se guérissent très difficilement. *Il n'y a point de maladie, dit M. HOFMAN, qui tourmente plus les malades, & donne plus de peine aux Médecins, que les pollutions nocturnes qui ont duré long tems & qui sont devenues habituelles, surtout si elles reviennent tous les jours. L'on employe les meilleurs remèdes presque toujours inutilement, souvent même ils font plus de mal que de bien (a). Tous les Médecins qui ont écrit sur cette maladie en ont dit la guérison très difficile, & tous les Médecins qui ont eu occasion de la traiter l'ont éprouvé eux-mêmes.*

C O E.

COELIUS AURELIANUS a rassemblé tout ce que les anciens ont dit de mieux sur le traitement. Il veut 1°. que le malade évite autant qu'il est possible toute idée vénérienne. 2°. Qu'il soit couché sur un lit de matiere dure & rafraichissante ; qu'il applique sur les reins une mince plaque de plomb ; qu'il applique sur toutes les parties qui sont le siege de la maladie , des éponges trempées dans de l'eau & du vinaigre , ou des choses rafraichissantes comme les balauftes , l'acacia , l'hipociste , le psilium. 3°. Qu'il ne fasse usage que d'alimens & de boisson qui rafraichissent & qui resserrent. Il lui conseille 4°. les fortifiants. 5°. L'usage du bain froid. 6°. De ne jamais se coucher sur le dos , mais toujours sur le côté ou sur le ventre. Ce conseil est plein de bonnes choses ; mais voyons plus distinctement quelle est l'indication qui se présente. C'est de diminuer la quantité de la semence , & de prévenir les rêves. La diete & le régime en général sont beaucoup plus propres à la remplir que les remedes. Les alimens les plus convenables sont ceux qui sont tirés du regne vegetal , les légumes & les fruits. Parmi

mi les viandes celles qui contiennent le moins de substance. Dans l'une & l'autre classe, il faut faire choix de ceux qui n'ont aucune acreté. L'on a déjà vu plus haut l'influence de ce régime sur la tranquillité du sommeil ; on ne peut trop le recommander aux personnes affligées de pollutions nocturnes, à qui cette tranquillité est si nécessaire. Elles doivent surtout renoncer au souper, ou au moins ne souper que très légèrement ; cette seule attention contribue plus à operer la guérison que tous les remèdes.

J'ai vu il y a plusieurs années un jeune homme qui avoit presque toutes les nuits une pollution nocturne, & qui avoit déjà eu quelques accès de *cochemar*. Un Chirurgien barbier, lui ordonna de boire en se couchant quelques verres d'eau chaude, qui, sans diminuer les pollutions, augmentèrent la dernière maladie ; les deux maux se réunirent & revinrent toutes les nuits ; le fantôme du *cochemar* étoit une femme qui occasionnoit en même tems la pollution. Affoibli par cette double maladie, & par la privation d'un sommeil tranquille, il marchoit à grands pas

vers

vers une consommation. Je lui ordonnai de ne prendre à souper qu'un peu de pain & quelques fruits crus, de souper de bonne heure, & de prendre en entrant au lit un verre d'eau fraîche avec quinze gouttes de liqueur anodine minérale d'Hofman. Il ne tarda pas à reprendre un sommeil tranquille; les deux maladies se dissipèrent entièrement & il recouvra bientôt ses forces.

Les viandes indigestes, les viandes noires, surtout le soir, sont un véritable poison pour ce mal; &, je le repete, sans la privation d'un souper surtout animal, les autres remèdes ne sont d'aucune utilité. Le vin, les liqueurs, le café nuisent par plusieurs endroits. La meilleure boisson est l'eau pure, sur chaque bouteille de laquelle on dissout avec succès une dragme de nitre.

Le précepte que donne COELIUS d'éviter les lits mols est de la plus grande importance; il n'y faut point souffrir de plume; la paille seroit de beaucoup à préférer au crin, & j'ai vu quelques malades qui se sont bien trouvés de couvrir le matelas d'un cuir. Le conseil de ne pas se coucher sur le dos est éga-

également nécessaire ; cette situation nuit en contribuant à rendre le sommeil plus agité , & en échauffant d'avantage les parties genitales. Enfin comme l'habitude a ici une très grande influence , & qu'il importe de la rompre , l'observation suivante pourra fournir un moyen d'y réussir. Je la tiens d'un Italien respectable par ses vertus , & l'un des plus excellens hommes que je me rapelle d'avoir vû. Il me consultoit pour une maladie très différente ; mais afin de mieux m'instruire il me fit toute l'histoire de sa santé. Il avoit été incommodé , cinq ans auparavant , de pollutions fréquentes qui l'épuisoient totalement. Il resolut fortement le soir de se reveiller au premier moment où une femme fraperoit son imagination , & s'occupa long tems de cette idée avant que de s'endormir. Le remede eut le plus heureux succès ; l'idée du danger & la volonté de se reveiller unies étroitement la veille à l'idée d'une femme , se reproduisirent au milieu du sommeil en même tems que cette derniere ; il se reveilla à tems ; & cette précaution répétée pendant quelques soirs dissipa le mal.]

Mais

Mais que ces deux derniers cas n'inspirent pas trop de sécurité, il en est contre lesquels les meilleurs remèdes échouent ; celui que M. HOFMAN rapporte (b) en est un exemple ; & l'on doit d'avance donner aux malades l'avis qu'il donnoit au sien ; c'est que sans une longue persévérance dans l'usage des remèdes, on ne doit en attendre aucun effet, ou plutôt, dans ce cas où le régime est l'essentiel, ce n'est souvent qu'en l'observant long tems qu'on peut éprouver un soulagement sensible. Si l'on emploie des remèdes ils doivent être fondés sur la même indication que le régime. Il n'y a pas long tems que j'ai vû une saignée assez abondante emporter le mal. Les poudres nitreuses, la limonade, les esprits acides, les laits d'amande peuvent être d'usage.

M. HOFMAN employa pour le masturbateur qui après avoir quitté ses infamies tomba dans des pollutions, la poudre suivante.

R. C.C. pphicè ppati. ossis sepiæ aa unc. S. succini cum instillat. olei tartar. per deliquum ppat. dr. II. cascar. dr. I. dont il prenoit une dragme le soir avec
de

(b) Cas. 102.

de l'eau de cerifes noires ; le matin les eaux de selter & le lait ; pour boisson une tisane de santal , de racines de chine , de chicorée , de scorfeneraire & de canelle. Moyennant ces secours , & une diete convenable le malade guerit en quelques semaines. M. ZIMMERMANN a guerit par l'usage de la même poudre , *des pollutions très fréquentes suivies des langueurs ordinaires & qui avoient duré quelques années , chez un jeune homme de vingt un ans.*

Une autre espece de pollution ce sont celles des hypochondriaques. La circulation chez eux se fait lentement , surtout dans les veines du bas ventre ; par là même , les parties d'où elles rapportent le sang sont souvent engorgées ; les nerfs sont aisément mis en mouvement ; leurs humeurs ont un caractere d'acreté très propre à irriter ; leur sommeil est ordinairement troublé par des songes ; voilà bien des raisons de pollution ; aussi ils y sont extrêmement sujets. *L'imagination , dit M. BOERHAAVE , produit souvent pendant le sommeil des émissions de semence. Les gens de lettres les plus assidus & les rateleurs sont sujets à cet accident , & l'écoulement de*
la

la semence est souvent si considerable qu'ils tombent dans l'atrophie (c). Cette maladie a pour eux des suites d'autant plus facheuses qu'ils ne se livrent jamais à quelques excès dans ce genre sans en être extrêmement incommodés, comme M. FLEMING l'a heureusement exprimé.

*Non veneri crebro licet unquam impune
litare.*

Il n'y a qu'un moyen de curation, c'est d'attaquer la maladie principale. L'on commence par détruire les engorgemens, ensuite l'on employe les bains froids & cette salutaire écorce que Dieu veuille nous conserver. C'est alors véritablement le cas de ces deux puissans remèdes, auxquels on peut quelquefois allier le mars. Si les attentions sur le choix des alimens sont nécessaires dans tous les cas, elles le sont plus particulièrement dans celui-ci. Les hypochondriaques font généralement très mal les digestions; les alimens mal digérés produisent des gonflemens flatueux, qui troublant la circulation les disposent aux pollutions.

(c) *Institut.* §. 776.

pollutions de deux façons : 1°. en gênant le retour du sang dans les veines genitales ; 2°. en troublant la tranquillité du sommeil & en disposant par là même aux rêves. L'on sent par là la raison de la défense que PITHAGORE faisoit à ses disciples de manger des alimens flatueux , qu'il regardoit avec raison comme nuisibles , tant à la netteté & à la force des fonctions de l'ame , qu'à la chasteté. Outre les deux raisons que j'en ai donné pourrois-je hazarder d'en indiquer une troisieme , que j'ai eu fortement lieu de soupçonner chez deux malades ? C'est l'expansion de l'air , dégagé des fluides , dans les corps caverneux , ce qui produisoit une érection & le prurit vénérien. Personne n'ignore que toutes nos liqueurs sont imprégnées de ce fluide , mais que tant qu'elles sont parfaitement saines il y est comme incarcéré & privé de toute élasticité. De grands Physiciens avoient cru qu'il n'y avoit que deux moyens de la lui rendre ; un degré de chaleur plus considerable qu'on ne l'observe jamais dans le corps animal , & la putrefaction. Mais une foule d'observations de maladies produites par l'air

ainsi

ainsi dilaté , ont prouvé qu'indépendamment de ces deux causes il y avoit d'autres alterations dans les fluides qui opéroient le même effet ; & ces alterations paroissent plus fréquentes chez les hypochondriaques : ainsi il n'est point étonnant que les corps caverneux soyent le siege de ce développement d'air maladiif ; il n'y a au contraire point de partie qui paroisse devoir y être plus exposée , & si l'on n'y a pas fait attention plutôt , c'est vraisemblablement manque d'observateurs plutôt que d'observations. Celles ci font sentir toute la nécessité d'éviter ces alimens qui plus chargés d'air que les autres , incommodent , & par celui qui s'en separe dans les premieres voyes , & par celui qu'ils portent dans le sang. Tout le monde fait que la biere nouvelle qui est extrêmement flatueuse occasionne de violentes érections.

SECTION XII.

Gonorhée simple.

LA Gonorrhée, dit GALIEN, qui ne connoissoit que la simple, est un écoulement de semence sans érection. Plusieurs auteurs de tous les siècles en parlent, & Moïse le plus ancien de tous. L'on trouve dans les observations d'HIPPOCRATE, l'exemple d'un montagnard dont la maladie paroît avoir été un marasme & qui avoit un écoulement involontaire d'urine & de semence (d). M. BOERHAAVE paroît cependant mettre cette maladie au nombre des choses douteuses. On lit, dit-il, dans quelques livres de médecine que la semence s'est quelquefois écoulée sans qu'on l'ait senti. Mais cette maladie doit être très rare, & je ne sache pas que la semence se soit écoulée sans quelque chatouillement, ou ce n'étoit pas de la vraie semence séparée dans les testicules & accumulée dans les vésicules seminales, quoique j'aie vu la liqueur des prostates s'écouler

(d) Epid. L. 6. S. 3. n°. 13. F O B S 1173.

ler (e). Cette autorité est sans doute bien respectable ; mais outre que M. BOERHAAVE ne décide point positivement , il a contre lui tous les Médecins ; & pour ne point sortir de son école , l'un de ses plus illustres disciples , M. GAUBIUS , admet l'évacuation de semence sans sensation. Mes propres observations ne me laissent pas douter de l'existence de l'une & de l'autre maladie. J'ai vû des hommes qui après une gonorrhée virulente , après des excès vénériens , ou des masturbations , avoient un écoulement continuél par la verge , mais qui ne les rendoit pas incapables d'érection & d'éjaculation : ils se plaignoient même , qu'une seule éjaculation les affoiblissoit plus qu'un écoulement de quelques semaines ; preuve évidente que la liqueur de ces deux évacuations n'étoit pas la même ; & que celle qui sort par la gonorrhée ne vient que des prostates , de quelques autres glandes qui entourent l'urethre , des follicules repandus dans toute sa longueur , ou enfin des vaisseaux exhalans dilatés. J'en ai vû

(e) Ibid. La METTRIE T. 7. p. 214.

vû d'autres qui avoient comme les premiers un écoulement continuë, mais un écoulement qui les affoiblissoit beaucoup plus, qui les rendoit incapables de tout prurit vénérien, de toute érection & par là même de toute éjaculation, quoique les testicules ne parussent point hors d'état de fonctionner. Il me paroît démontré que dans ces derniers la vraie semence testiculaire s'écouloit sans sensation. Et quand on connoit la structure des parties genitales, l'on se persuadera aisément que la première maladie doit être beaucoup plus fréquente que la dernière, mais l'on comprendra très bien l'existence de celle-ci. Les Auteurs exacts ont appelé gonorrhée vraie celle dans laquelle ils ont cru que la matière de l'écoulement étoit la vraie semence; & l'autre gonorrhée *batarde ou catharrale*.

Les dangers de cet écoulement sont très considérables; l'on a vû page 6. le tableau qu'ARETE'E en fait; *comment*, dit-il au même endroit, *ne seroit-on pas foible quand ce qui fait la force de la vie se perd continuellement. La seule semence est ce qui fait la force de l'homme.* CELSE, qui vivoit avant ARETE'E

TE'E, dit positivement que l'écoulement de semence sans sensation vénérienne mène à la consommation (f). Jean, fils de ZACHARIE, plus connu sous le nom d'ACTUARIUS, dans l'ouvrage qu'il composa en faveur de l'ambassadeur que l'Empereur de Constantinople envoyoit dans le nord, pense comme les Auteurs que j'ai déjà cité. Si l'écoulement de semence qui se fait sans érection & sans sensation dure quelque tems, il produit nécessairement la consommation & la mort; parce que la partie la plus balsamique des humeurs, & les esprits animaux se dissipent (g).

Les Auteurs les plus modernes pensent comme les anciens. Tout le corps maigrit, dit SENNERT, & surtout le dos; les malades deviennent foibles, secs, pales, ils languissent, ils ont des douleurs de reins, les yeux se creusent (h). Et l'on trouve dans une dissertation très bonne & très récente des observations fort intéressantes (i). Cette maladie

K

peut

(f) *De Medicina* L. 4. c. 21.

(g) *Medicus, sive de methodo medendi* L. I. c. 22.

(h) *Praxis medica* L. 3. part. 9. sect. 2. c. 4.

(i) G. L. KOEMPF *de morbis ex atrophia* Basl. 1756.

peut dépendre de plusieurs causes éloignées. La cause prochaine est presque toujours combinée d'un vice dans les liqueurs qui s'écoulent, qui sont trop tenues & souvent trop acres; & d'un grand relâchement des parties. Le vice des liqueurs dénote un défaut d'élaboration, qui dépend d'une foiblesse générale, qui exige les toniques, que la foiblesse des organes indique aussi; les circonstances concourantes décident sur le choix. Il seroit hors de place d'entrer ici dans tous ces détails, sur lesquels on trouvera de bonnes choses dans plusieurs Auteurs & surtout dans S E N N E R T, l'auteur du meilleur abrégé de médecine pratique qu'on ait.

Les mêmes remèdes, indiqués dans le courant de cet ouvrage contre les autres suites de la pollution, le sont contre celle-ci; le bain froid, le Kina, le mars, les autres roborans. M. B O E R H A A V E dit que l'hépatique produit d'excellens effets, (*egregios sane præstat usus*) dans la gonorrhée invétérée qui dépend du relâchement des organes (*k*). Quelques fois pour détourner la tendance que l'habitude donne aux humeurs

(k) *Historia plantarum* &c. p. 51.

roit donné lieu à des obstructions dans le bas ventre & fait dégénérer toutes les humeurs, sans que les solides eussent encore reçu d'atteintes bien considérables, & il n'a eu en vue que ce cas, car s'ils avoient reçu une atteinte un peu considérable, les purgatifs devroient nécessairement être aidés par les roborans. Tel étoit la gonorrhée que REGIS observa, & dont CRAANEN nous a conservé le détail. Un homme, dit-il, d'un tempéramment pituiteux ayant fait long tems usage d'alimens humectans fut attaqué d'un écoulement d'une humeur aqueuse crue, visqueuse, qui sortoit sans sentiment. Il maigrissoit, ses yeux se cavoient, il perdoit tous les jours ses forces. REGIS commença par les purgatifs pour évacuer ces humeurs pituiteuses; ensuite il lui ordonna les fortifiens, & des alimens desséchans; enfin si cela ne suffisoit pas il conseilloit un caustic à chaque jambe (m). Mais cette méthode des purgatifs ne peut jamais convenir quand cette maladie est la suite des excès vénériens, & qu'elle dépend, comme dit SENNERT, de la foiblesse que les vésicules seminales ont contracté par les

(m) Voyez J. J. MANGETI *Bibliotheca medico practica* T. 2. p. 625.

les alternatives si fréquentes de repletion & d'inanition.

Le détail de quelques cas fera mieux saisir la véritable curation.

TIMÉE en fournit un qui ne peut être mieux placé qu'ici. Un jeune homme, dit il, étudiant en droit, d'un tempéramment sanguin, se polluoit manuellement deux ou trois fois par jour, & quelques fois plus souvent : il tomba dans une gonorrhée, accompagnée d'une foiblesse de tout le corps. Je regardai la gonorrhée comme une suite du relâchement occasionné dans les vaisseaux seminaux, & la foiblesse dépendoit de la fréquente effusion de semence, qui avoit dissipé la chaleur naturelle, amassé des crudités, lésé le genre nerveux, abruti l'ame & affoibli tout le corps. Il lui ordonna un vin fortifiant avec les astringens & les aromatiques infusés dans le gros vin rouge ; un opiate de même nature ; & un onguent composé d'huiles de rose, de mastic, de nitre, de bol d'arménie, de terre figillée, de balaustes & de cire blanche. Le malade fut guéri au bout d'un mois de ce mal honteux, & je l'avertis de s'abstenir à l'avenir de cette infame débauche, & de se souvenir de la menace

de l'ÉTERNEL qui exclut les mols du Royaume du cieux Cor I. c. 6. (n).

Un des meilleurs Médecins que nous ayons en Suisse, me marque M. ZIMMERMANN, M. G. M. WEPFER de Schaffouse, dont l'autorité ne peut être que d'un très grand poids, assure avoir guéri un écoulement continuel de semence, suite de la masturbation, par le secours de la teinture de mars de LUDOVICI M. WESTIN de Zurzach m'a confirmé la même chose sur sa propre expérience. Pour moi, ajoute mon ami, je n'en ai pas vu d'aussi bons effets.

M. le Professeur STEHELIN, parle d'un homme lettré qui étoit affligé d'une effusion involontaire de semence, sans idées vénériennes, & qu'il a guéri par l'usage d'un vin avec le mars & le Kina. Les remedes, & entr autres les eaux de Swalbach, & la douche d'eau froide sur le pubis & le périnée, n'eurent pas les mêmes succès chez un jeune homme qui s'étoit attiré ce mal par la masturbation. Il ajoute que M. le Dr. BONGARS, fameux praticien à Maseck, a guéri deux personnes attaquées d'une débilité des vesicules seminales, en leur faisant prendre trois fois
par

par jour huit à dix gouttes de laudanum liquide de Sidenham dans une tasse de vin de Pontac, & en leur faisant boire une décoction de falsépareille. M. STEHELIN remarque que quoique l'opium soit un remède contraire aux indications, il a cependant été conseillé par ETMULLER contre l'éjaculation trop prompte qui dépend d'une semence trop spiritueuse. Qu'il me soit permis d'ajouter, qu'en examinant attentivement le conseil de ce fameux praticien, & en comparant la nature du mal dans certains cas avec les effets de l'opium, on concevra aisément que ce remède peut quelquefois être utile, mais non pas dans le cas dans lequel il le conseille. Il distingue avec beaucoup de soin les différentes espèces d'écoulement, il assigne les causes & le traitement de chaque espèce, & passant ensuite à l'éjaculation qui vient dès le commencement de l'érection, *nimis citam*, il en donne deux causes; 1°. le relâchement des vésicules féminales; 2°. une liqueur féminale trop bouillante, trop spiritueuse, & trop abondante; c'est dans ce cas qu'il ordonne l'opium (o). Mais à quel titre? L'opium,

K 4

dont

(o) Colleg. pract. speciale c. 2. T. I. p 459.

dont la vertu aphrodisiaque est si bien démontrée, vertu qu'ETMULLER lui-même indique & dans son petit ouvrage sur ce remède, & dans l'endroit même où il donne ce conseil, ne peut qu'augmenter la cause de la maladie, & par là même en aggraver les symptômes. Les cas où il est utile, c'est, au contraire quand les humeurs sont crues, ténues, aqueuses, & les nerfs en même tems excessivement mobiles. L'on fait qu'il remédie à ces différens accidens, qu'il suspend l'irritabilité, & qu'il arrête toutes les évacuations excepté la transpiration. Mais, & on ne peut trop le redire, l'on doit être attentif à ne l'ordonner qu'à propos sans quoi il deviendrait nuisible. M. TRALLES, dans son excellent ouvrage, nous fournit une observation, & l'on en trouve de semblables ailleurs, qui doit nous obliger à beaucoup de circonspection. Un homme, dit-il, qui dès sa jeunesse avoit eu du penchant aux pollutions ce qui l'avoit rendu extrêmement foible, ne prenoit jamais de l'opium, soit pour moderer une toux ou une diarrhée, ou dans quelque autre but, qu'il n'eut pendant la nuit & à son grand

grand dommage des songes lascifs accompagnés d'une émission spermatique (p). Qu'on me permette une réflexion qui se présente naturellement ; c'est que l'erreur d'ETMULLER prouve bien évidemment, 1°. combien une théorie exacte a d'influence sur la pratique, qui sans son secours ne peut être que très-souvent fautive & erronée. 2°. Combien par là même un homme, qui réunit l'une & l'autre, doit avoir d'avantages sur celui qui n'est guidé que par quelques observations, ou qui se livre à une théorie systématique ; enfin 3°. combien la lecture des meilleurs Auteurs de pratique, qui ont été dénués de cette théorie exacte due à notre siècle, peut tromper ceux qui en les lisant ne peuvent avoir qu'une foi implicite, & qui ignorent ces principes, qui doivent servir de pierre de touche, pour discerner en médecine ce qui est de bon ou de mauvais aloi.

Je finirai par deux de mes observations, un plus grand nombre feroit superflu.

Un jeune homme de vingt ans, qui avoit eu le malheur de se polluer, étoit attaqué depuis deux mois d'un écoulement muqueux continu, & de pollutions

K 5

tions

(p) *Usus opii salubris & noxius* p. 134.

tions nocturnes , de tems en tems , accompagnées d'un épuisement considerable ; il avoit de fréquens & violens maux d'estomac , il se sentoît la poitrine extrêmement foible & suoit très aisément ; je lui ordonnai l'opiate suivant.

Rx. condit. rosar. rubr. unc. III. conditi anthos. cort. peruv. aa unc. I. mastices dr. II. cath. dr. I. olei cinnam. gtt. III. sirup. cort. aur. q. S. f. electar. solid.

Il en prenoit un quart d'once deux fois par jour. Au bout de trois semaines il se trouva bien à tous égards ; & l'écoulement n'avoit plus lieu qu'après les pollutions nocturnes qui étoient beaucoup moins fréquentes ; la continuation du même remede pendant quinze jours le remit tout à fait.

Deux époux étrangers , que je n'ai jamais connu , attaqués presque dans le même tems , & bien sûrs qu'il n'y avoit point de virus , d'un écoulement , accompagné de foiblesse & de douleurs tout le long de l'épine du dos , ne pouvoient accuser que des excès conjugaux ; l'écoulement étoit beaucoup plus considerable chez le mari. Ils avoient essayé differens remedes très inutilement , & entr'autres des pilules mercurielles qui avoient

avoient augmenté l'écoulement; ils me firent consulter. Je leur ordonnai les bains froids; un vin de Kina, d'acier & de fleurs de roses rouges; ils prirent régulièrement le remède; c'étoit dans l'Eté de 58, les pluyes continuelles rendoient l'usage des bains de riviere très difficile; la femme n'en prit que deux ou trois; le mari une douzaine; au bout de cinq semaines ils me firent dire qu'ils étoient presque totalement rétablis; j'ordonnai la continuation jusques à parfaite guérison, qui ne tarda pas.

Ces succès heureux, ne peuvent point servir à fonder un prognostic général & favorable; cette maladie est le plus souvent extrêmement rebelle, quelques fois même incurable. Je n'en donnerai qu'un seul exemple mais démonstratif. Un des plus grands praticiens qu'il y ait aujourd'hui en Europe, & qui enrichit la Médecine par des ouvrages tous excellents, est affligé depuis plus de quinze ans d'une gonorrhée simple, que tout son art & celui de quelques autres Médecins qu'il a consulté n'ont pu dissiper; cette triste incommodité le consume peu à peu, & fait craindre de le perdre longtemps avant le terme auquel il seroit à souhaiter qu'il parvint, & auquel il pourroit

roit parvenir dans le cours ordinaire des choses.

Il seroit inutile de m'étendre d'avantage ; j'ai tâché de ne rien omettre de ce qui peut ouvrir les yeux des jeunes gens sur les horreurs de l'abîme qu'ils se préparent. J'ai indiqué les moyens les plus propres à remédier aux maux qu'ils se font attirés ; je finis par réitérer ce que j'ai déjà dit dans le cours de cet ouvrage ; que quelques cures heureuses ne servent pas à leur faire illusion : le mieux guéri rattrape difficilement sa première vigueur , & ne conserve une santé passable qu'à force de ménagement ; le nombre de ceux qui restent dans la langueur est decuple de ceux qui guérissent , & quelques exemples de gens ou qui n'avoient été que peu malades , ou chez lesquels un tempéramment plus vigoureux a pu se relever plus aisément , ne doivent point être regardés comme faisant une règle générale.

— — *non bene ripæ creditur*
Ipse aries etiam nunc vellera siccet.

F I N.

T A B L E

T A B L E

D E S A R T I C L E S.

A R T I C L E I.

L'Histoire de la Maladie.

Introduction. pag. I

SECTION I. *Les Symptomes tirés des
meilleurs Auteurs.* 5

SECT. II. *Observations communiquées.*
20

SECT. III. *Tableau tiré de l'Onania.*
24

SECT. IV. *Observations de l'Auteur.*
29

SECT. V. *Suites de la masturbation
chez les femmes.* 44

A R T I C L E II.

Les Causes.

SECT. VI. *Importance de la liqueur
seminale.* 54

L

SECT. VII.

SECT. VII. *Examen des circonstances
qui accompagnent l'émission.* 67

SECT. VIII. *Causes de danger particu-
lières à la masturbation.* 84

A R T I C L E I I I.

La Curation.

SECT. IX. *Moyens de guérison pro-
posés par les autres Médecins.* 104

SECT. X. *Pratique de l'Auteur.* 119

L'Air. 123

Les Alimens. 129

Le Sommeil. 151

Les Mouvements. 155

Les Evacuations. 158

Les Passions. 162

Les Remèdes. 164

ARTICLE IV.

*Maladies analogues.*SECT. XI. *Les pollutions nocturnes.* 193SECT. XII. *Gonorhée simple.* 214

P. S. N'ayant pas pu corriger les deux premières feuilles, qui sont imprimées depuis dix mois, il s'y est glissé quelques fautes; il y en a une très grossière à la p. 20. note (e) qu'il faut changer en entier & lire, *Institutiones pathologiæ medicinalis*, auctore H. D. GAU-
BIO Leid. 1758.

F I N.

1800

1800

1800

1800

1800

1800

1800

1800

1800

1800

1800

1800

DU TOIT DE MAMBRINI